



**QUELQUE**



**PART**



**EN FRANCE**



Chroniques  
de l'agence MYOP

What's up  
Hors-série

**QUELQUE**

**PART**

**EN FRANCE**

# Grande commande photojournalisme



Les photographies publiées dans ce recueil ont été produites dans le cadre de la grande commande nationale « Radioscopie de la France : regards sur un pays traversé par la crise sanitaire » financée par le ministère de la culture et pilotée par la BnF.

# What's Up

HORS-SÉRIE

CHRONIQUES DE L'AGENCE MYOP



*MYOP est une agence française qui défend une photographie engagée et subjective. Elle produit des sujets documentaires diffusés dans la presse, des expositions et des livres. Depuis près de 20 ans, les photographes de MYOP écrivent ensemble une histoire vivante et sensible de notre temps.*

*La série auto-éditée et indépendante « What's Up », entièrement réalisée par les photographes du collectif, est disponible sur le site de l'agence (myop.fr). Ce hors-série est consacré aux productions réalisées dans le cadre de la grande commande de photojournalisme.*

Il y a quelques années, l'agence MYOP avait eu l'occasion de diffuser une publicité dans un magazine d'art hollandais. Le slogan en était : « MYOP, International but French ». Au-delà du trait d'esprit, la phrase exprimait une interrogation sur l'identité de notre photographie. Existe-t-il, dans les pratiques de notre collectif, une manière caractéristique de travailler, une esthétique ou une éthique particulières ? Peut-on y déceler une certaine « French touch » photographique ?

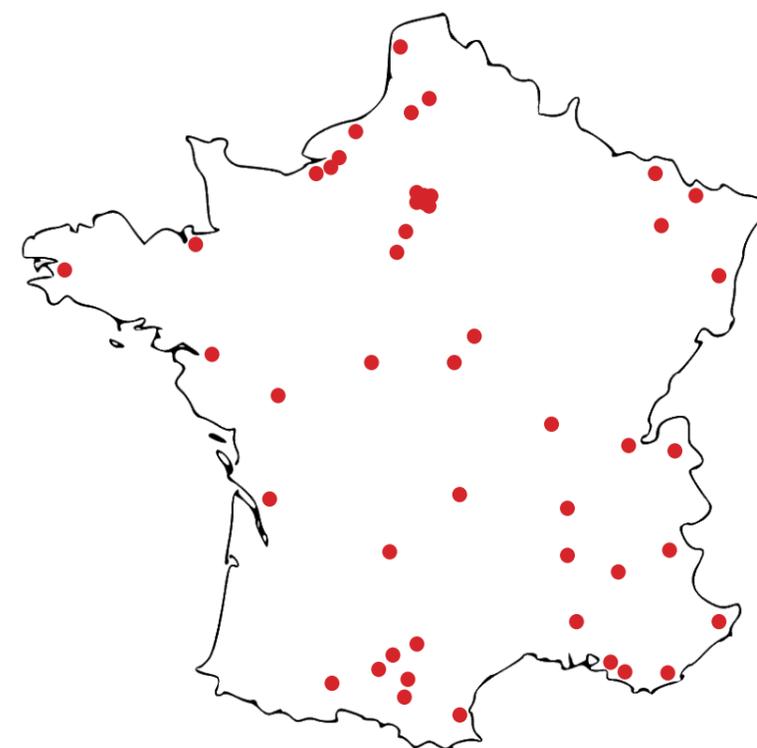
Cette grande commande de photojournalisme nous a naturellement poussés à nous ressaisir de cette problématique – formulée dans le titre de l'exposition de la BnF, « La France sous leurs yeux ». Les 16 reportages réalisés par les photographes de MYOP et rassemblés dans ce recueil parlent de nous toutes et tous, de nos aspirations et de nos peurs, de ce qui nous touche et nous importe. Ils documentent les grands enjeux qui travaillent la France d'aujourd'hui : l'écologie à travers la question de l'eau, le sujet des féminicides, l'importance des rites en exil, le parcours de migrants qui ont rejoint la France et forment notre pays, la question du nucléaire, l'inhumanité des data centers, le quotidien de celles et ceux qui retournent à la terre pour mieux la cultiver... et prendre soin de notre futur.

« International but French ». S'il y a une universalité dans les causes à défendre et dans la nécessité de les incarner, il nous semble qu'il existe également une approche bien française dans la manière d'y répondre. En portant sur ce qui nous entoure un regard franc et précis : celui de l'engagement. C'est cet engagement que portent les photographes de MYOP, et qu'affirme notre manifeste : « Nous photographions pour montrer, pour vivre et nous souvenir. Pour rencontrer, prolonger, témoigner, et parfois pour nous taire. Nous avons été les témoins zélés des fragilités du monde. Nous avons pointé des injustices, nous avons offert des échantillons d'un réel hasardeux que nous ne pouvions laisser disparaître sans trace. Nous nous sommes faits les relais de celles et ceux qui luttent pour un monde plus juste, avons ouvert des fenêtres sur leurs causes. Nous sommes les réceptacles et les passeurs des soubresauts du monde et des espoirs des hommes. »

Avant-propos

# Table des matières

8	<b>Éloge de la lenteur</b> <i>Les sentinelles de la terre</i>	Olivier Laban-Mattei
44	<b>Plastics Vallée</b>	Pierre Hybre
72	<b>Data center</b>	Olivier Monge
92	<b>Partout et nulle part</b>	Zen Lefort
114	<b>Le deuil impossible</b>	Laurence Geai
136	<b>Les femmes du coin</b>	Agnès Dherbeys
166	<b>Au milieu coulerait la Drôme</b>	Jean Larive
200	<b>Sortie sèche</b>	Guillaume Binet
214	<b>À l'école de la mer</b>	Olivier Jobard
240	<b>Dieu n'habite plus ici</b>	Chloé Sharrock



258	<b>Le sport malgré tout</b>	Pascal Maitre
282	<b>Cultes congolais de France</b>	Stéphane Lagoutte
312	<b>Au service de la République</b>	France Keyser
330	<b>Zones à risque</b>	Ed Alcock
368	<b>Isabelle, Amandine et Matthew</b>	Ulrich Lebeuf
406	<b>Après une si longue absence</b>	Alain Keler

Olivier Laban-Mattei



# Éloge de la lenteur

*Les sentinelles de la terre*

**L**a pandémie de Covid-19, par sa durée, son intensité et ses effets néfastes sur tous les aspects de nos vies, a mis en lumière les failles et les limites de notre modèle économique, en particulier la dépendance alimentaire liée à l'importation massive de nos denrées de subsistance. La fermeture des frontières, un temps, a relancé le débat sur l'importance des circuits courts. S'en est aussitôt suivie la question d'une meilleure alimentation pour endiguer de futures maladies et une réflexion pour une plus grande sécurité alimentaire. De très nombreux Français, partout sur le territoire, commencent à réfléchir au « consommer mieux et moins », et se rapprochent davantage de la nature. L'idée d'un retour à la terre pour les uns, d'une vie plus simple pour beaucoup, germe peu à peu dans les esprits, même urbains. Sur ce point, la crise aura eu le mérite d'être le catalyseur d'une vraie prise de conscience citoyenne et collective. Mais cela suffit-il ?

Dans l'hiver froid de la Beauce, Florent Sebban arrache des poireaux dans sa ferme de Pussay.





Le système agro-industriel a été pensé au sortir de la Seconde Guerre mondiale pour installer une souveraineté alimentaire visant à s'émanciper de l'offre américaine et à nourrir une population française affamée et sans cesse grandissante. Mais il s'est vite fourvoyé, séduit par le chant d'un marché global dont le but avoué est d'engendrer d'abord d'immenses profits, au mépris des hommes de labour et des consommateurs. Raillés à l'aune des Trente Glorieuses, considérés comme des « gueux », des « ploucs », des « cul-terreux » par la population urbaine, jugés « pas assez rentables » par les dirigeants de l'époque malgré leur peine au travail, les paysans sont devenus agriculteurs, soumis dès lors au diktat des grands groupes industriels. Un pays développé ne pouvait se permettre en effet d'assumer une paysannerie dont la seule évocation le renvoyait au rang des nations tiers-mondistes. Il fallait entrer de plain-pied dans l'ère de la modernité pour devenir « un grand pays ». La nouvelle donne a ainsi obligé ces « exploitants agricoles », chefs d'entreprise d'un genre nouveau, à obéir aux lois du marché européen et mondial, de l'offre et de la demande, abandonnant *de facto* leur fonction nourricière première. Mais l'étau financier, l'endettement, le stress de produire toujours davantage, le devoir aussi d'être toujours plus compétitif, ont amené nombre d'entre eux à abandonner leur terre. Et certains même de commettre le sacrifice ultime. Les statistiques sont éloquentes et effrayantes : un agriculteur se suicide chaque jour en France<sup>1</sup>, tandis que le nombre d'exploitants a été divisé par quatre ces quarante dernières années.

Par la mécanisation à outrance, par l'usage de pesticides et d'engrais chimiques, par la monoculture extensive et intensive, par la pauvreté nutritive de l'alimentation des bêtes d'élevage, ce modèle de développement est notamment responsable, selon les scientifiques, de nombreuses maladies animales (dont certaines transmissibles à l'homme), de l'appauvrissement des sols, de la désertification des espaces, de la disparition des espèces, de la pollution des eaux, et, pour terminer ce sombre tableau, d'une partie du dérèglement climatique (l'énergie dépensée dans le transport maritime des denrées

agricoles produit 25% des gaz à effet de serre). Rien que ça. De tels phénomènes dramatiques mettent ainsi en péril notre avenir et la vie des générations qui nous succéderont.

Il est donc grand temps de changer de paradigme, de changer de dogme. Par chance, comme une lueur d'espoir au milieu de ce constat terrifiant, des paysans, sentinelles de la terre, veillent au grain.

De nos jours, le mot « paysan » retrouve peu à peu ses lettres de noblesse, grâce au combat quotidien mené par celles et ceux qui considèrent notre terre comme notre dernier trésor, notre bien commun.

Les « petits paysans » – comprendre ceux qui développent une agriculture raisonnée et mesurée –, pâtissent pourtant toujours d'un manque de considération politique et doivent, souvent par eux-mêmes, trouver les ressources nécessaires au développement de leurs projets.

Partout en France, ils sont les premiers à avoir pris conscience de l'urgence de repenser notre société dans son ensemble. Et ainsi de recréer du lien social, de l'entraide autour de leur activité, de remettre de la vie dans la terre et autour d'eux. Ils sont paysans-boulangers, bergers, permaculteurs, vigneron, éleveurs, ils sont les garants d'un monde meilleur.

Pour réaliser leur dessein, les petits paysans se défont des techniques agraires brutales imposées ces dernières décennies et reprennent le contrôle de leur production. Le chimique s'efface au profit de l'organique, le couvert végétal s'impose peu à peu, les écosystèmes se reforment, tout éclot, au rythme des saisons. Les fermes, à taille humaine, accueillent en leur sein toute la sensibilité et la passion d'autrefois. On redonne des noms aux bêtes, les vaches allaitantes ne sont plus seulement des « moules à veaux ». Sans être passéistes, les petits paysans se tournent vers le savoir ancestral pour inventer l'agriculture de demain. La terre est choyée, protégée, nourrie de multiples cultures qui valorisent la biodiversité. On délaisse les grosses machines, on observe la nature, on apprend d'elle, on expérimente









**Page 13 :** Claire Bernard, maraichère bio en début d'activité à la ferme des Sailles sur la commune du Vigen dans le Limousin, monte la serre qu'elle utilisera pour ses plantations.

**Page 14-15 :** Maison de la famille Sebban-Guillot, à Pussay, en Beauce. Florent Sebban et Sylvie Guillot exploitent 3,5 ha de terres maraichères en bio. Ils vendent leur production dans les AMAP de la région.

**Page 16-17 :** Aux alentours de 5h du matin, Manuel David nourrit avec des céréales bios sa quarantaine de cochons, sur sa propriété à proximité de Rosnoën en Bretagne.

**Page 18 :** Dimitri Roulleau-Gallais et son fils de deux ans, Lou, observent la tonte de leurs brebis par deux jeunes apprentis, dans leur propriété du domaine viticole de Lorient, près de Saint-Péray en Ardèche.

sans cesse. La qualité des récoltes, la tendresse de la viande, les valeurs nutritives des légumes, des fruits, du lait, attestent déjà de l'intelligence de telles pratiques. Et les Français de manger mieux, à la faveur des circuits courts. Ainsi, le précepte de « droit des peuples à une alimentation saine et culturellement appropriée produite avec des méthodes durables et développée avec leurs propres systèmes agricoles » n'est peut-être plus une utopie : la souveraineté alimentaire<sup>2</sup>, de l'avis des spécialistes, est possible, si on s'en donne les moyens. Mais le chemin reste long. En effet, s'il peut se targuer d'être en constante progression, le « bio » ne représente seulement aujourd'hui que 8,5% de la surface agricole française, tandis que les importations subventionnées d'aliments de mauvaise qualité continuent de malmener l'économie des agriculteurs et la santé des Français.

Une nouvelle révolution paysanne est en marche. Je l'ai documentée, en noir et blanc, à l'instar des photographes américains des années 1930 répondant alors à la commande de la Farm Security Administration sur l'état du monde rural pendant la Grande Dépression aux États-Unis. Sur deux saisons, j'ai ainsi voulu montrer l'abnégation, le courage et la passion des travailleurs de la terre, jusqu'à l'intimité de leur foyer, mais aussi la fragilité et la détresse de certains face aux difficultés financières et aux contraintes économiques.

S'intéresser aux petits paysans, c'est d'abord honorer la mémoire et l'histoire de ces femmes et de ces hommes qui, tout au long des siècles, ont fait vivre le pays, à la sueur de leur front, à l'image de mon arrière-grand-père, Charles Battesti, muletier dans un petit village de Corse dont je garde un souvenir puissant. S'intéresser aux petits paysans, c'est mettre en lumière celles et ceux qui s'inscrivent dans cette filiation, qui revendiquent avant tout leur fonction nourricière, leur rôle de « premières lignes » qu'ils ont si bien tenu pendant la crise du Covid. S'intéresser aux petits paysans, c'est enfin, par extension, penser un manifeste pour une société responsable, plus équilibrée, plus éthique et plus juste, dans le respect de notre environnement, pour le bien des générations futures.

1. *Suicides en agriculture : mieux prévenir, identifier et accompagner les situations de détresse :*  
<http://www.senat.fr/rap/r20-451/r20-4513.html>

2. *La souveraineté alimentaire est une condition de la durabilité du modèle français, non son opposé :*  
<http://www.senat.fr/presse/cp20210525.html>

19 janvier 2022. Un air d'Oklahoma en Beauce

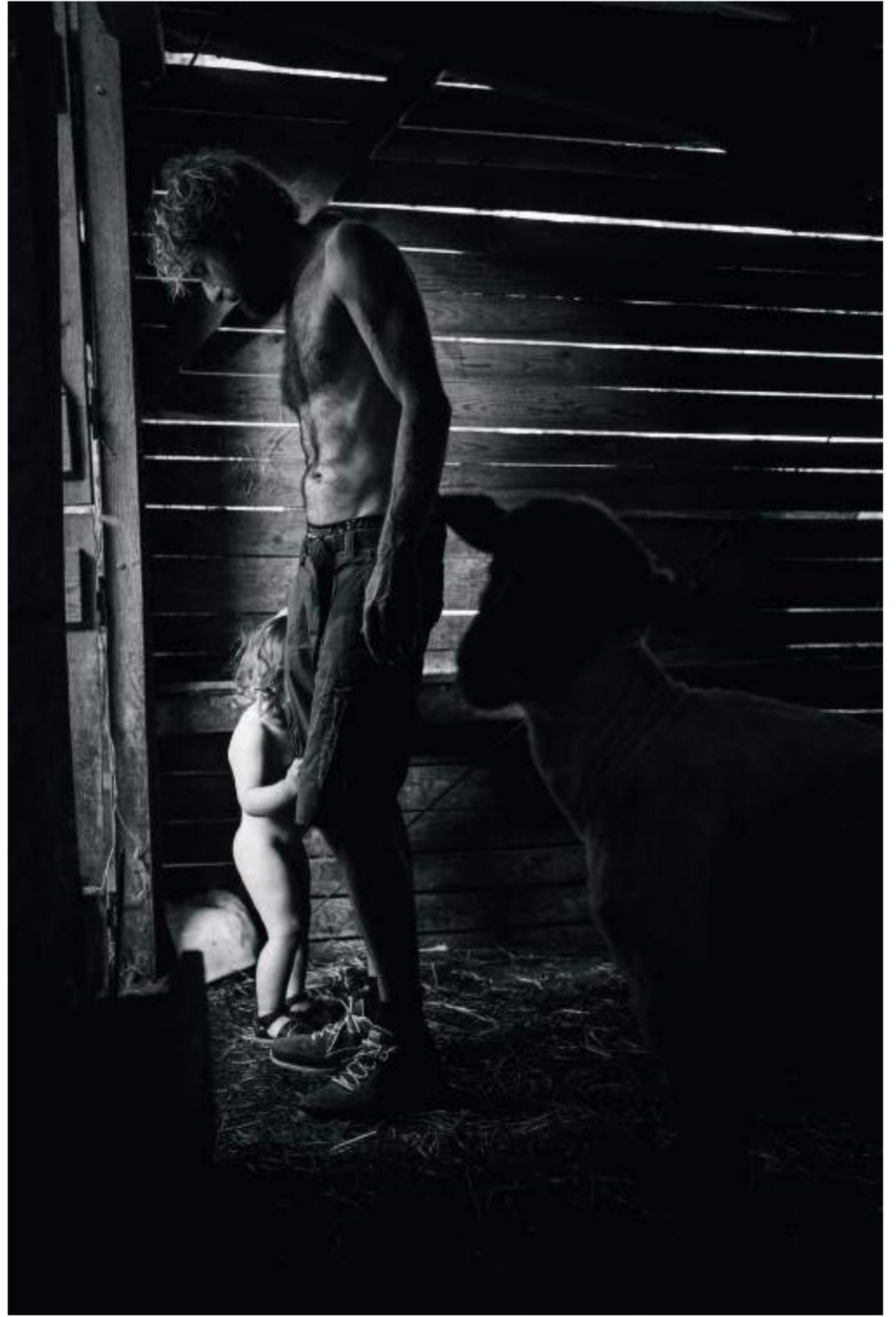
J'arrive à la tombée de la nuit sur la ferme 'Sapousse' à Pussay, en plein coeur du "grenier" de la France. Un petit chemin de terre révèle en son bout les volumes de la petite maison en bois de la famille Sebban-Guillot. Tout est calme autour, à l'intérieur aussi semble-t-il, pas une lumière par les fenêtres. Seule l'ampoule du auvent discrètement dessine les angles du fronton. Au téléphone, Florent, le père, m'explique qu'il n'est pas encore rentré de l'entraînement de football de ses filles. C'est ainsi, le mercredi. Sylvie, la mère, est sortie elle aussi. Je profite de ce moment solitaire pour m'imprégner des lieux, dans le noir de janvier. Une étrange atmosphère s'en dégage, froide et paisible. Ce que je discerne de la maison m'invite à un court voyage dans l'Histoire. Nous sommes en 1932, quelque part en Oklahoma, devant l'une de ces fermettes abandonnées après l'expulsion de ses occupants par un vil propriétaire soucieux de les remplacer par ses machines. Le marqueur brutal d'un monde nouveau, déshumanisé. La poussière de sable, partout au sol, a terminé de boire les larmes des damnés. J'y devine, à son couvert, Steinbeck et Agee griffonner leur carnet devant le désolant spectacle. Et le déclencheur de l'appareil photo d'Evans de rompre brièvement le silence de ce nouveau désert. Dans le lointain, le grondement sourd d'un puissant tracteur déchire les enfers pour s'épuiser sur les immenses surfaces céréalieres usées par le Dust Bowl. Le bruit se rapproche, se fait plus distinct. C'est Florent avec les enfants. Ils m'extirpent de mon errance temporelle. Les phares de la vieille Dacia break rouge éclairent maintenant l'entièreté de la maison et en dévoile sa structure récente. Nous sommes en 2022, les paysans sont de retour chez eux.

20 janvier 2022. L'arracheur de poireaux

Ses bras semblent prisonniers du sol dur de l'hiver. Au prix d'un certain effort, l'homme parvient tout de même à les en extraire. Stupeur. En lieu et place de ses mains, des racines terminent ses membres supérieurs. Quelle étrange créature que voilà, engoncée dans d'épaisses couches de tissus usés, le visage buriné par des années d'extérieur. Un personnage de Tim Burton peut-être, fusse ce dernier de passage dans la région. Assurément, les nouveaux paysans s'ancrent dans la terre, courbent l'échine, suent. Ils ne sont plus les supplétifs des machines, ils s'en sont émancipés et s'inclinent à nouveau devant la noblesse du monde. Reprenant la main sur les fruits de leur labeur, ils sont les garants d'une société plus raisonnable, plus lente. Ce matin-là, le soleil point timidement à l'horizon et peine encore à réchauffer les corps. Le froid s'invite par la semelle de nos chaussures et ralentit nos gestes. Florent Sebban, tout à sa tâche, se confie. "Je travaillais pour une coordination d'ONG avant, j'étais chargé des plaidoyers, je devais trouver des financements, mais je n'en voyais jamais les effets sur le terrain". La frustration a fini par l'emporter sur les convictions et Florent s'en est allé, avec sa femme, chercher du sens à sa vie, le hasard les conduisant sur les terres de Beauce. "Devenir paysan, c'était agir directement sur la vie des gens. Nourrir, créer du lien, rencontrer, partager, ça signifiait quelque chose pour nous". Je l'observe longuement, un sourire complice au coin des lèvres. Son constat résonne en moi. Souvent, je doute de la portée de mon travail dans ce monde boulimique d'images. La tentation m'est grande de déposer mon appareil photo et de le rejoindre à sa besogne. Mais à 45 ans, je dois admettre l'évidence, je ne serai jamais de cette paysannerie. Puissé-je au moins en devenir un messager.









---

« S'intéresser aux petits paysans, c'est d'abord honorer la mémoire et l'histoire de ces femmes et de ces hommes qui, tout au long des siècles, ont fait vivre le pays, à la sueur de leur front. »





---

« S'intéresser aux petits paysans, c'est mettre en lumière celles et ceux qui s'inscrivent dans cette filiation, qui revendiquent avant tout leur fonction nourricière, leur rôle de « premières lignes » qu'ils ont si bien tenu pendant la crise du Covid. »



# Planning de la semaine

Maison

sol sdb / cloison sdb + porte  
 hauteur plafond + toile verte  
 joint plafond / porte  
 joint d'angle

Repas	AM	PM
Lu ☉	Programme série + clips	Faire cage
Ma ☉	Gedimat / Pate vert	PAIV / Livraison
Me ☉	Herse / Plantation	
Je ☉	Arrose / Program	Serir famille
Ve ☉		PAIV / Vestage
Sa ☉	Serir	
Di ☉		

## ACCUEIL WOOFERS

- ▲ Organisation et lieux et des repas
- ▲ Rangement des outils divers
- ▲ Cleaning au fin de séjour  
 ▲ pip. toilettes sèches
- ▲ Nuka - Ø sauto  
 Ø ma d'aller  
 Ø panier jouet

## FOOD

- irrigation série / 16/0/0/0/0/0
- série / 16/0/0/0/0/0
- faire lavage  
 sdb + charbon  
 sac ciment
- Mangon / Lait
- table basse
- plancher bois / 16/0/0/0/0/0
- Plaque / 16/0/0/0/0/0
- plancher / 16/0/0/0/0/0
- plancher / 16/0/0/0/0/0
- joint vert / 16/0/0/0/0/0



**Page 22 :** Le chat de la famille Sebban-Guillot se faufile entre les rangées de poireaux, sur la ferme de Pussay, en Beauce.

**Page 23 :** Gaël Le Coz, paysan boulanger à la ferme des Sailles sur la commune du Vigen dans le Limousin, utilise de la paille pour protéger les jeunes plantations de sa compagne, Claire Bernard, maraichère bio en début d'activité.

**Page 24 :** Les cochons de Manuel David, sur sa propriété à proximité de Rosnoën en Bretagne, jouissent à l'année de la vie en extérieur.

**Page 25 :** Florent Sebban maraicher bio à Pussay, en Beauce, charge son camion de sa récolte du jour qu'il distribuera aux AMAP locales le soir-même. Ce fonctionnement lui assure, avec sa femme, un revenu annuel respectable. Ils se versent chacun un salaire mensuel de 1800 €.

**Page 26 :** Deux chiens de garde de l'éleveuse et bergère Mary André jouent ensemble dans le vallon des lacs du Marinnet, dans la vallée alpine de l'Ubaye, à proximité du troupeau de brebis et de chèvres.

**Page 27 :** Dimitri Roulleau-Gallais et son fils de deux ans, Lou, rendent visite à leurs brebis dans la bergerie de leur propriété du domaine viticole de Lorient, près de Saint-Péray en Ardèche. Les brebis sont utilisées pour l'écopaturage et pour fertiliser les sols.

**Page 30 :** L'éleveuse et bergère Mary André se repose dans sa bergerie estivale du vallon Mary, dans la vallée alpine de l'Ubaye.

**Page 31 :** Vue de la ferme de Manuel David, éleveur porcin près de Rosnoën en Bretagne.

**Page 32-33 :** Sylvie Guillot, maraichère à Pussay, en Beauce, transporte dans sa grange la récolte de choux du matin. Elle utilise un chariot qu'elle et son mari ont construit eux-mêmes pour faciliter leur travail, grâce à une association spécialisée dans la fabrication de matériel agricole, « L'Atelier paysan ». Les nouveaux paysans reprennent la main sur leurs outils et n'utilisent que ce dont ils ont réellement besoin.

**Page 34-35 :** Claire Bernard, maraichère bio en début d'activité à la ferme des Sailles sur la commune du Vigen dans le Limousin, monte la serre qu'elle utilisera pour ses plantations.

**Page 36-37 :** Planning de travail hebdomadaire de Gaël Le Coz et Claire Bernard, respectivement paysan-boulangier et maraichère bio à la ferme des Sailles sur la commune du Vigen, dans le Limousin.

**Page 39 :** Les trois filles de la famille Sebban-Guillot rentrent de l'école. Elles ont grandi à la ferme et se sont familiarisées très tôt avec la nature.

**Page 40 :** Transhumance estivale dans la vallée de l'Ubaye.

---

« S'intéresser aux petits paysans, c'est, par extension, penser un manifeste pour une société responsable, plus équilibrée, plus éthique et plus juste, dans le respect de notre environnement, pour le bien des générations futures. »







**PIERRE HYBRE**

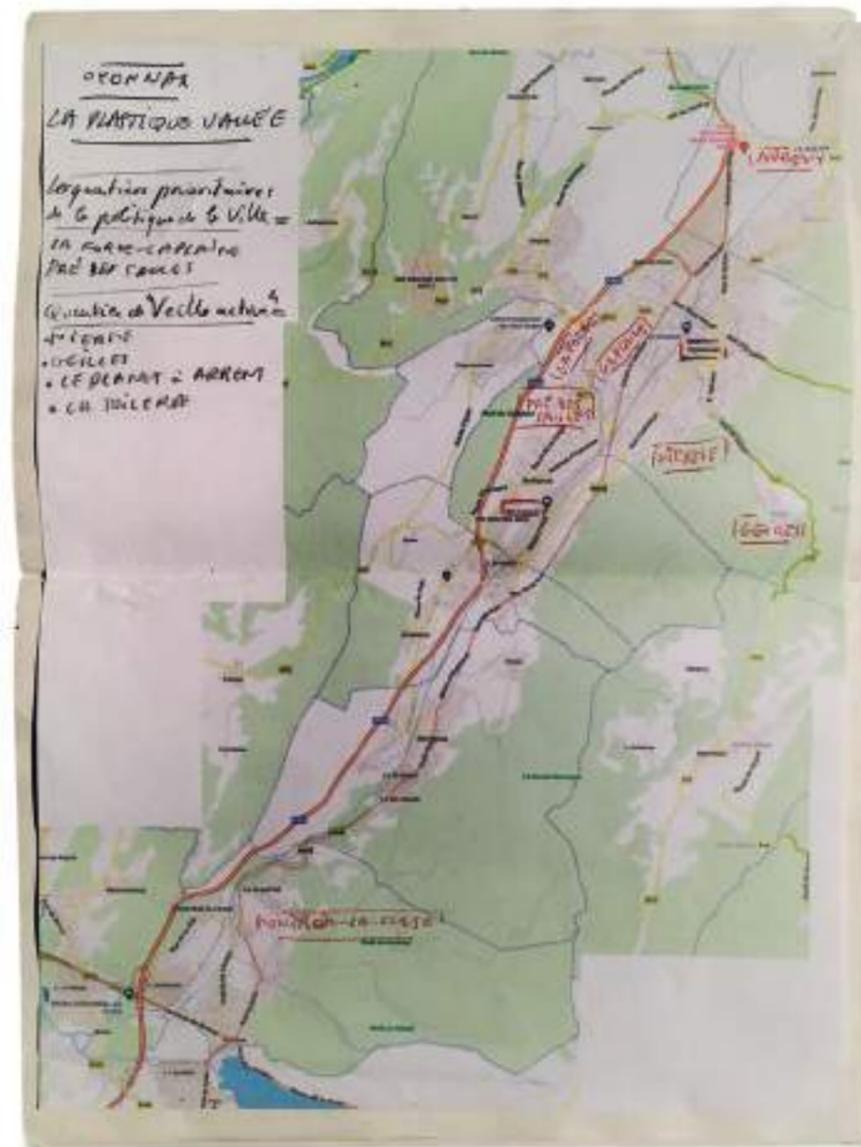
# **PLASTICS VALLÉE**



**A** partir des années 1950, le plastique a envahi nos magasins, nos appartements, nos voitures, nos téléphones, jusqu'à devenir incontrôlable et former un septième continent de déchets au milieu du Pacifique. La planète étouffe sous le plastique, et tout n'est pas *made in china*. C'est en France, dans un coin reculé, accolé aux montagnes du Jura, que prospère la première zone industrielle d'Europe en matière de plasturgie. La Plastics Vallée, ce sont 660 entreprises familiales disséminées autour de la petite ville d'Oyonnax, pour un chiffre d'affaires de plus de 20 milliards d'euros.

Cette richesse est arrivée d'un coup. Après la guerre, les Jurassiens abandonnent un à un la culture de la terre pour travailler le plastique. Les usines se multiplient, et des milliers de travailleurs portugais, turcs, marocains, algériens, posent leurs valises au pied des montagnes. Près des Saules, La Forge, La Plaine, des quartiers sortent de terre. Pendant des années, le travail a payé. Mais la crise de 2008 puis celle du Covid-19 ont poussé les entrepreneurs vers la robotisation. Les petites mains du plastique se retrouvent sur la touche. Le chômage des jeunes atteint 30%, et le taux de pauvreté dans les quartiers, 44%. À Oyonnax, la fracture se creuse. Les bourgeois, qui se saluent le dimanche sur les pistes de ski de fond et dans les tribunes du stade de rugby, ne croisent jamais les enfants de leurs ouvriers, qui préfèrent les terrains de football et rêvent d'un petit boulot de l'autre côté de la frontière, payé en francs suisses.

La production mondiale annuelle de matériaux plastiques est passée de 7 millions de tonnes en 1960 à 367 millions en 2020.







Friche de l'usine Convert,  
6,5 hectares dans la ville.

« Il y a une période où un nombre important d'usines a fermé. Avant, il y avait beaucoup plus d'entreprises à Oyonnax au niveau de la plasturgie. Par exemple, vous en aviez plusieurs qui faisaient des aiguilles à tricoter, aujourd'hui il n'y en a plus qu'une seule. Il y avait des entreprises qui fabriquaient des salons de jardin, des pots de fleurs, elles étaient nombreuses sur Oyonnax. Aujourd'hui, vous avez EDA, vous avez Grosfillex... voilà, c'est à peu près tout. Ces deux grosses entreprises familiales ont su se développer à l'étranger. Il y avait aussi une entreprise qui faisait des pièces pour bateaux, des planches de surf. Ça n'existe plus. Il y avait vraiment des spécificités régionales qui maintenant ont disparu. Autrefois, tout le monde dans la vallée travaillait à Oyonnax et dans les villages environnants. Ce n'est plus le cas désormais, beaucoup de gens vont travailler ailleurs, sur Lyon, sur Bourg-en-Bresse, sur Saint-Claude. Il reste beaucoup d'entreprises, mais plus ça va moins il y a de salariés dans ces entreprises. Et puis, il y a des entreprises qui ouvrent, il y en a qui ferment, d'autres qui restent implantées... Le bassin oyonnaxien a été impacté plusieurs fois par les crises, et, du coup, la précarité s'est installée. »

Marie-Louise Mathieu  
présidente de la Croix-Rouge d'Oyonnax



JURA-LES OUBLIES DE  
LA PLASTIC VALLEY

PIERRE MYBRE

COMMANDE PHOTOGRAPHIQUE BNF

- 2022 -



MONMAY - SURMÈRE LA PLAINÉ

- 2 SEPTEMBRE 2021 -

JE SUIS À PARIS DANS MON ATTELAGE - J'AI PRIS  
LA ROUTE DE NIZA À ROYAN, A MOINS  
LES MOTS QUE J'AVAIS CONQUIS À LA  
SUITE -  
A ZAFFE DÉTENIR UN JOURNAL DE LA VIE DE LA  
L'EST QU'UNE CHOSE QUE TOUJOURS LA VIE  
J'AI EN MAINTENANT J'AI  
J'AI DANS MON ATTELAGE TOUJOURS LA VIE DE  
LA VIE CONQUIS LA VIE -  
REVENIR D'ENFIN LA VIE DE LA VIE  
DANS TRAPÈRE D'ENFIN LA VIE DE LA VIE  
DE LA VIE - ET LA VIE DE LA VIE

4 - LES MOTS CONQUIS

Interview de Benoit Faillard, mars 2022.

professeur de EPS à Oyonnax  
contact  
me propose d'être mon « point d'entrée à Oyo »

« Oyonnax est situé à la fin d'une vallée, la fin géographique d'un secteur, à la fin de l'autoroute, au pied du Jura. Tout autour, les sapins sur les hauteurs.

La Plastic vallée va vers le sud jusqu'à une quinzaine de km de Oyonnax et s'étend un peu au nord vers St-Claude.

Personne ne sait où situer Oyonnax. La vallée s'est construite autour du plastique à partir des années 50, avec une arrivée en masse d'une main d'œuvre étrangère, avec un gros boom dans les années 70 qui a créé cette ville à deux vitesses. Avec d'un côté les grandes familles oyonnaxiennes qui possèdent les entreprises et la ville, comme Grofilax ... ces noms de famille que l'on entend partout ... et à qui appartiennent la ville et puis de l'autre côté tous les immigrés, les enfants d'immigrés et aujourd'hui les petits enfants, cette cheville ouvrière qui a permis le développement de Oyonnax, mais qui aujourd'hui n'ont pas tous accès à la réussite sociale. Cette grande différence entre les industriels et leurs familles et les autres, cela se voit géographiquement, le centre est déserté et les villes sont dans la banlieue. Ça se voit également à travers le rugby. On y va pour se montrer, on va dans les loges, on est partenaire du club qui est un peu la renommée locale, de l'autre côté, il y a le foot, et là c'est le peuple qui y va. Cette fracture est aussi visible dans la ville avec les magasins où tout le monde se connaît, les gens des quartiers ne penseraient pas pousser la porte des boutiques du centre. Il y a une rue commerçante, Oyonnax est une petite ville, elle compte environ 20000 habitants. Il y a des quartiers comptant 4 citées ouvrières, petites aussi, avec une dizaine de bâtiments chacune. Elles ont été construites dans les années 50, ce sont des cités HLM. Elles sont en cours de réhabilitation.

Ce sont les grandes familles qui tiennent la ville. Comme la famille Lugrand, une famille toute puissante, propriétaire d'une usine qui fabrique des moules en acier. Elle est aussi propriétaire d'une bijouterie en centre ville, et de Monsieur Bricolage, ils ont le monopole du bricolage sur Oyonnax, c'est le seul magasin de ce type.

Toutes ces entreprises ne sont pas de grosses boîtes, ce ne sont pas des multinationales, plutôt des petites PME, disséminés dans la ville et aux

alentour  
plastique  
Aujourd'  
poluton,  
Il y a une  
d'Oyonna  
Es offrent  
suite à la  
Pour cont  
en miroir  
d'Oyonna  
deux ann  
Actuellem  
d'électro  
recherche  
Pour reve  
son de ce  
L'évolutio  
vient d'eu  
Autour d'  
beles ma  
On est de  
est pas à  
100m à p  
Les lieux  
club de br  
Argon, u  
moyenne  
Dans les  
La fractur  
Le club de  
des jeune  
peuvent p  
sympos -

« Pour évoluer, ici, ça dépend de beaucoup de choses. Si vous êtes, comme moi, d'origine maghrébine, c'est très compliqué. Oyonnax, c'est petit, on se connaît pratiquement tous. Il y a des Portugais, il y a des Marocains, il y a des Algériens, il y a un peu de tout, des Espagnols aussi... Mais c'est vrai qu'en étant Portugais ou Espagnol, vous avez plus de facilité. Être Européen, c'est plus simple que de venir du Maghreb. Être maghrébin restera toujours un handicap, ça a toujours existé, ça existera toujours.

Indépendant, à Oyonnax, c'est galère. Du coup, tous mes chantiers sont sur Annecy, sur Annemasse, dans le Pays de Gex. C'est pas le même prix qu'à Oyonnax.

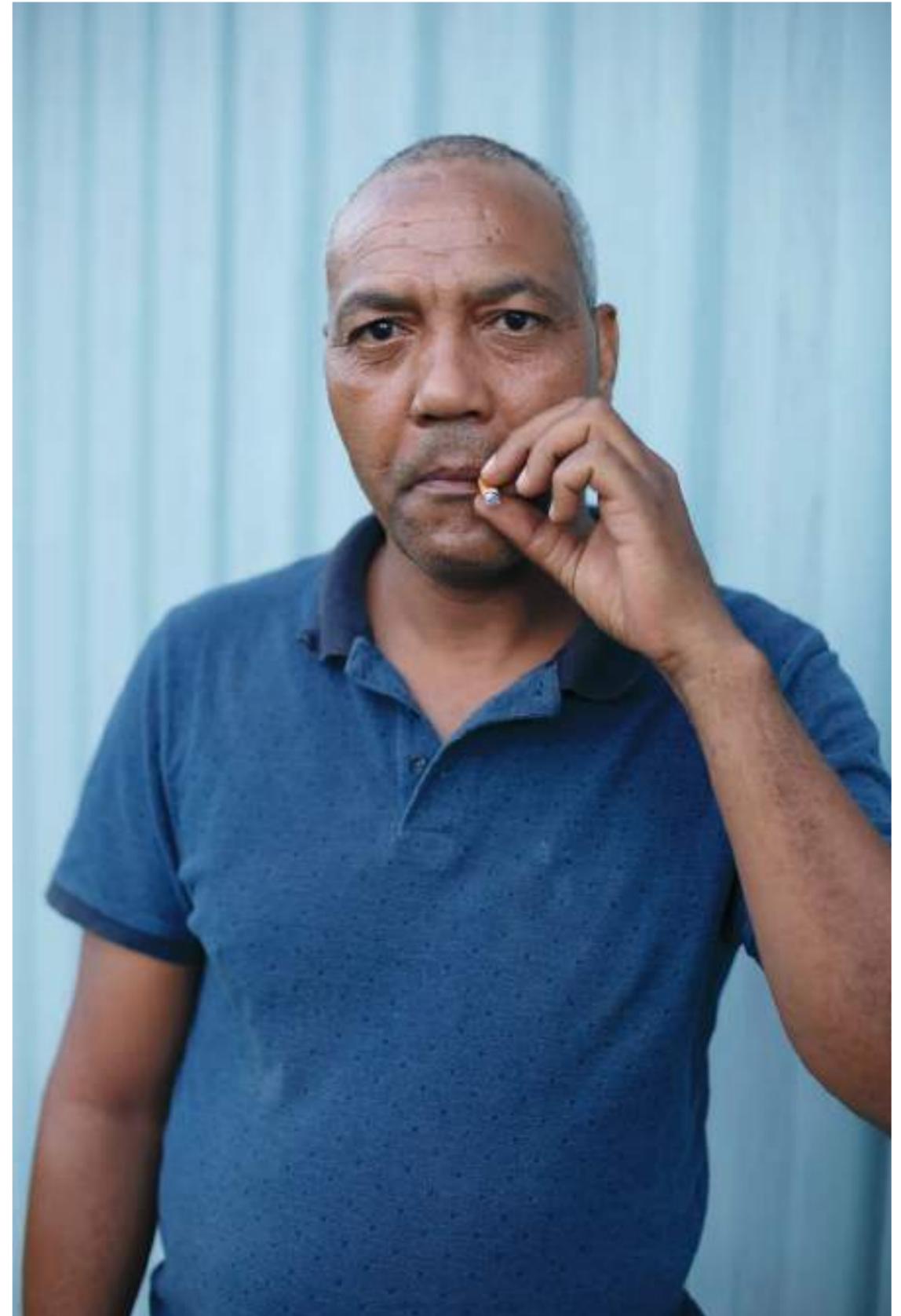
Je m'explique : pour poser du carrelage, je suis à 20 € le m<sup>2</sup>, et c'est pas cher. Le problème, c'est qu'ici, à Oyonnax, il y a beaucoup de gens sans papiers qui travaillent au black. Nous, quand on arrive avec nos 20 € le m<sup>2</sup> et que le gars arrive derrière à 10 €, et bien, hop..... on peut pas suivre. »

*Lahcen est arrivé du Maroc en 1993 à l'âge de 17 ans. Il y a quelques années, il a quitté le travail en usine pour s'engager comme artisan auto-entrepreneur dans le BTP. Ses chantiers se situent souvent à la frontière Suisse.*

---

## Lahcen

(habite avec sa famille  
dans un quartier prioritaire  
sur les hauteurs d'Oyonnax)







« À Oyonnax, il y a beaucoup de communautés. Pourquoi ? Et bien parce que travailler derrière une presse, c'était comme travailler à la mine. Dans les années 1960, quand les mines fermaient, on a demandé aux familles du Nord de venir : ils ont construit la ZUP pour ça. Mais, finalement, sur les deux cents familles qui devaient venir, il n'y en a que cinq qui sont arrivées. Les Français ne voulaient pas faire ce travail. Donc, à un moment donné, il a bien fallu trouver de la main d'œuvre. Les Italiens et les Espagnols ont été les premiers, puis ils sont allés chercher des Marocains, des Algériens. La communauté turque est arrivée ensuite. Il y a aussi eu des Cambodgiens, des Vietnamiens...

Et puis, malheureusement, comme dans tout pays et comme dans toute région industrielle, ils ont fait ce que j'appelle des blocs, des cages à poules. Et ils les ont mis dedans. »

Aurélie  
Commerçante, Oyonnax.

« J'habite dans le vieux centre d'Oyonnax. Là derrière, c'est tous les vieux quartiers. La voie de chemin de fer coupe la ville en deux. Avant, là-bas, de l'autre côté, c'était des marais, des terrains vagues. C'est là où ils ont construit le quartier de la Plaine. Il y a deux Oyonnax, il y a Oyonnax la ville et Oyonnax la Plaine. La population de La Plaine, c'est plus des étrangers. Je pense que 80% des vrais oyonnaxiens habitent la ville. C'est pas deux mondes différents, mais un peu quand même, je pense. »

Bernard  
Retraité, Oyonnax.

<< Le chantier d'extension de Gergonne industrie à Arbent. Fondé en 1962 à Oyonnax au cœur de la Plastics Vallée, Gergonne industrie est un groupe familial français indépendant, comptant parmi les leaders européens de la fabrication de rubans adhésifs et de pièces auto-adhésives. L'entreprise emploie 130 personnes en France et 400 autres dans le monde, à travers ses propres filiales (Slovaquie, Pologne, Roumanie, République Tchèque, Espagne, Maroc, Mexique, Chine et Etats-Unis). En 2021, le groupe a réalisé un chiffre d'affaires de 80 millions d'euros, dont les trois quarts à l'export.

< Le quartier prioritaire de Geilles est isolé, à la limite de la ville. Accolé aux immeubles de la cité, l'ancien foyer Saint-Léger a hébergé des travailleurs étrangers pendant 40 ans. Depuis sa fermeture en 2012, il est laissé à l'abandon.

*Les friches industrielles sont nombreuses à Oyonnax, dans le cœur même de la ville ou dans ses alentours. Depuis le début du développement de la plasturgie, les ateliers se sont montés partout où l'on pouvait en installer. De nombreuses petites entreprises étaient aménagées dans les maisons ou dans leurs dépendances attenantes. C'était une autre époque. Un certain nombre de bâtiments restés à l'abandon sont toujours là, traces d'une époque florissante où tout le monde ici s'était « mis » dans le plastique.*

*L'usine Convert, du nom de la famille qui l'a créée, a vu le jour à l'époque du celluloïd. En déclin depuis le milieu des années 1990, elle est aujourd'hui en friche (page 50). Construite en plein cœur de la ville, ses 6,5 hectares attendent un nouveau projet. Les coûts de dépollution et de démolition de ces friches industrielles sont colossaux.*

« À Oyonnax il y a le collège Ampère où vont ceux des quartiers comme nous et le collège Lumière où vont les Français d'Oyonnax. Ça ne se mélange pas. Le respect, ici, ça n'existe pas. Tout le monde se juge, sur sa couleur de peau, sur ses habits, sur sa manière d'être. Depuis que je suis petit, je suis confronté au racisme. À Oyonnax, on te met dans un panier. Dans l'un des paniers, il y a les Français, et dans l'autre, les étrangers. Si un étranger fait une erreur, c'est toute la communauté qui trinque. C'est ce que l'on appelle le racisme moderne. »

[...]

« Ma mère a grandi en Turquie. Mon père est français comme moi. C'est mon grand-père qui a quitté la Turquie [...] Quand j'étais gamin, en me voyant avec un ami marocain, ma mère me disait : "je ne veux pas que tu traines avec des maghrébins". J'avais honte. »

Ahmet  
18 ans, Oyonnax.

« Il y a des fortunes personnelles, mais ça a toujours été. Les chefs d'entreprise du coin, ils ont leur Ferrari garée dans un garage à Lyon. Ils viennent parfois le week-end et passent dans la grande rue pour faire les malins. Oyonnax, ça a toujours été ça. Il y a quelques années, la ville comptait son lot de millionnaires. On n'est pas loin de la Suisse, donc dans les années 1970, les mallettes de petites coupures traversaient la frontière tranquillement. Il y a des gens qui se sont fait des fortunes colossales comme ça. Aujourd'hui moins, parce que les enfants qui ont repris sont parvenus à tenir leur boîte en gardant les pieds sur terre. Ils sont moins délirants que leurs parents. Ça c'est pas mal ».

Franck Guilley  
Directeur général  
du Groupe Solid'Aire



« Oyonnax fonctionne encore beaucoup grâce à l'interim. À un moment, il y avait plus d'intérimaires que de salariés, c'était de la folie ! Les jeunes de 30 balais, de 40 balais ont été face à ça. Du coup, ils ont trouvé le truc, ils bossaient en intérim pendant 4 mois, 5 mois, et puis faisaient une pause. Voilà, après, forcément, ça fait des parcours hachés. On en revient aussi à la valeur travail, celle qui était pour nous assez fondamentale, dans le bon sens du terme, celle du "je prends conscience, je suis capable de faire des choses et je les fais". Cette valeur a un peu disparu, les gens ne veulent plus bosser. Le Covid a vraiment fait du mal aussi. En ce moment, le rapport au travail est vraiment étrange. Tous les gens qui viennent ici, notamment ceux qui ont déjà goûté à la plasturgie, me disent "Non, non, non, moi je ne veux pas retourner en plasturgie, ah non, je préfère encore couper du bois en forêt, faire n'importe quoi, mais non, je veux plus de la plasturgie". Voilà, maintenant, la plasturgie se dit "Oups, on a plus personne, on arrive pas à recruter". Les boîtes commencent donc à augmenter un peu les salaires. À une époque, on pouvait trouver des ouvriers sans problèmes. »

---

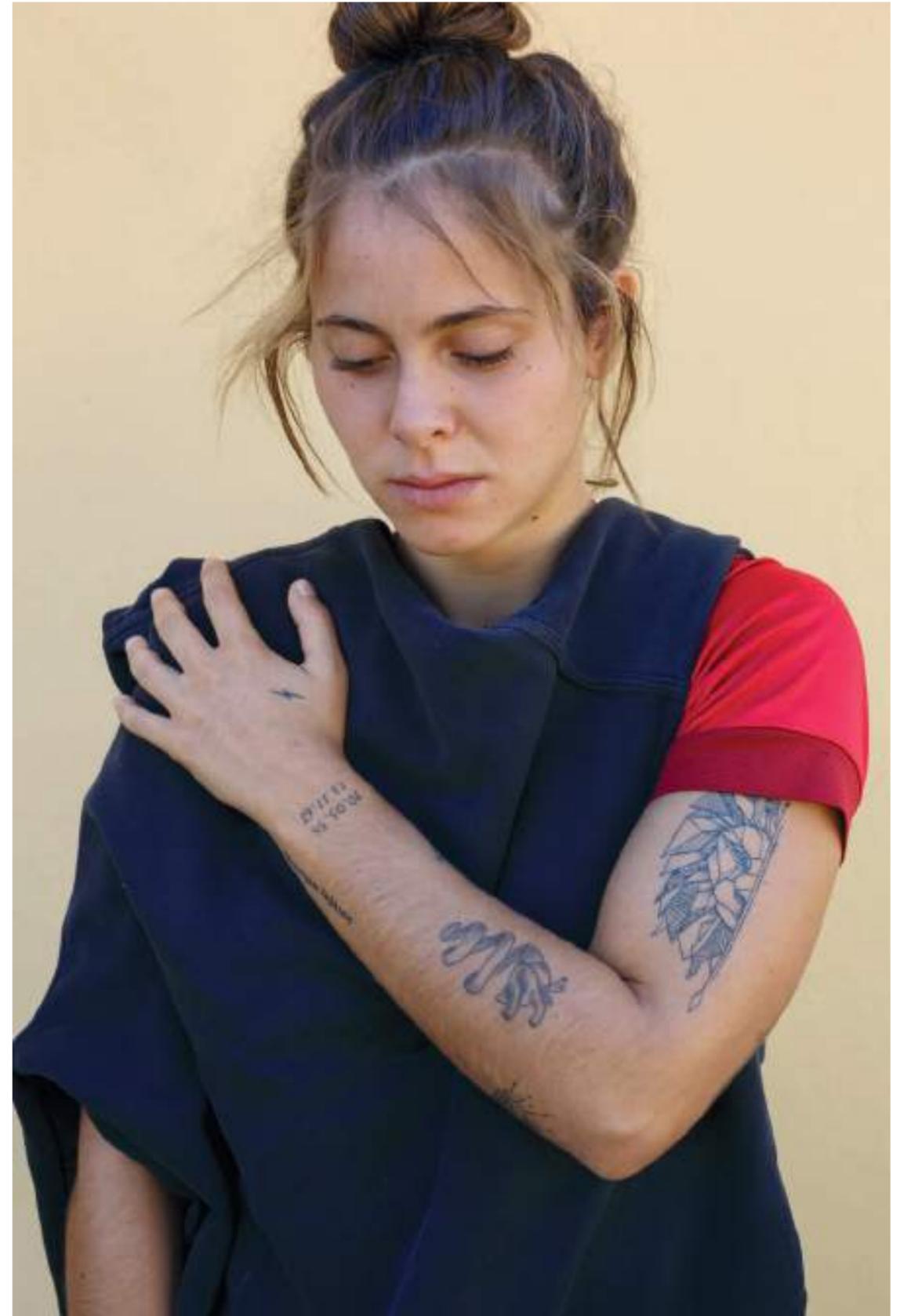
**Franck Guilley**  
Directeur général  
du Groupe Solid'Aire,  
centre d'insertion  
par l'activité économique

« J'ai 23 ans et j'ai toujours habité à côté d'Oyonnax, à Dortan, chez mes parents. Ma mère est portugaise, originaire de Lisbonne, et mon père est de Nantua. Sans moi, mes parents sont bloqués. Mon père a fait un AVC en 2017 et il est resté handicapé. Depuis que j'ai 17 ans, je suis là. C'était un peu le bordel, ma mère a dû quitter son emploi pour s'occuper de lui. Comme il n'y avait plus de rentrées d'argent à la maison, j'ai décidé d'arrêter mes études pour travailler. Je devais aller à Annecy faire un BTS en management des unités commerciales, mais avec le problème de manque d'argent, je suis partie à l'usine. Donc depuis que j'ai 18 ans, je bosse. Et voilà, je suis restée avec mes deux petits vieux.

Ici il y a beaucoup de boîtes d'intérim. Nous les jeunes, on est des bouche-trous. On t'appelle pour deux jours, trois jours, parfois pour un peu plus longtemps. Après, on te dit : "On vous rappellera s'il y a du boulot". C'est ça l'intérim. Si tu as de la chance, on t'appelle pour une mission longue, pour un, deux ou trois mois. Si on veut du boulot, on n'a pas le choix. Nous aussi on a besoin de gagner notre pain, on va pas faire de chichis. J'ai bossé dans des usines, à la chaîne, debout pendant sept heures, à empiler des pièces. La cadence ne me plaisait pas du tout. Il y a d'autres usines où je pouvais m'asseoir, où je pouvais bouger, ça me plaisait plus. Sept heures à la chaîne, ça fait un peu mal au niveau du dos, des jambes... c'est compliqué. »

---

**Joana**  
23 ans  
Dortan





« Je suis un pur produit local, j'ai grandi dans les quartiers. À un moment, je me suis retrouvé à devoir faire un choix : soit l'usine, soit la délinquance. Mais mes grands frères ont bien fait leur boulot. Ça fait vingt-deux ans maintenant que je travaille dans le social. Je suis attaché au quartier de la Forge. Voici ce que m'a confié un ancien commandant de police :

*« Rachid, c'est vraiment grave ce que je vais te dire. Chez nous, la police dépend des subventions. Si la ville meurt, si rien n'est fait, des postes vont sauter et certains d'entre nous vont être mutés, loin d'ici. Alors, c'est simple, on va aller secouer l'arbre : on va aller voir les jeunes - ils sont bêtes, c'est du pain béni pour nous. On va un peu les chauffer, les provoquer en faisant des contrôles tout le temps. Pas des contrôles du genre "bonjour monsieur, on va vous fouiller", non ! Des contrôles du style "bonjour monsieur [clap, clap]. Ho doucement ! Chut ! Tais-toi, ferme ta bouche !" »*

C'est comme ça qu'ils bousculent les jeunes, ils ramènent les chiens. Et s'ils veulent mettre plus de pression, ils prennent une maman, ils la contrôlent, et l'affichent devant tout le monde, avec les menottes. Et là, les jeunes pètent les plombs, parce que pour nous, le respect des mamans, c'est énorme. Du coup, les jeunes se réunissent entre quartiers : "venez les gars, on va tous les éclater, on va prendre les poubelles, les mettre au milieu de la route et les cramer pour les faire venir. Dès qu'ils arrivent, on les caillasse". Ils achètent des mortiers, c'est la mode en ce moment dans tous les quartiers. Moi, je suis un travailleur social, un acteur de terrain, donc je vois bien comment la police se comporte. Quand Damien Abad est là et qu'on lui dit : "regardez tous ces problèmes d'incivilités" et que le maire se plaint, alors les subventions arrivent. L'année dernière, Darmanin est venu à Oyonnax pour annoncer qu'il allait rajouter des policiers. Et voilà, on a six agents de nuit en plus, et des caméras partout. Moi, je voudrais bien lui rappeler qu'Oyonnax, c'est seulement 22 000 habitants. A-t-on besoin de tout ça, d'une BAC [brigade anti-criminalité], d'une police municipale, d'une police nationale ? Oyonnax, c'est comme un quartier. C'est incroyable quand même de mettre tout ce paquet de pognon dans la sécurité, au lieu de le mettre ailleurs, comme dans l'éducation. Moi, je suis un peu un Che Guevara, je dis ce que je pense, mais ça m'empêche d'évoluer dans la société. Du coup, je reste un outil de terrain. »

Rachid  
Travailleur social,  
quartier de La Forge,  
Oyonnax.



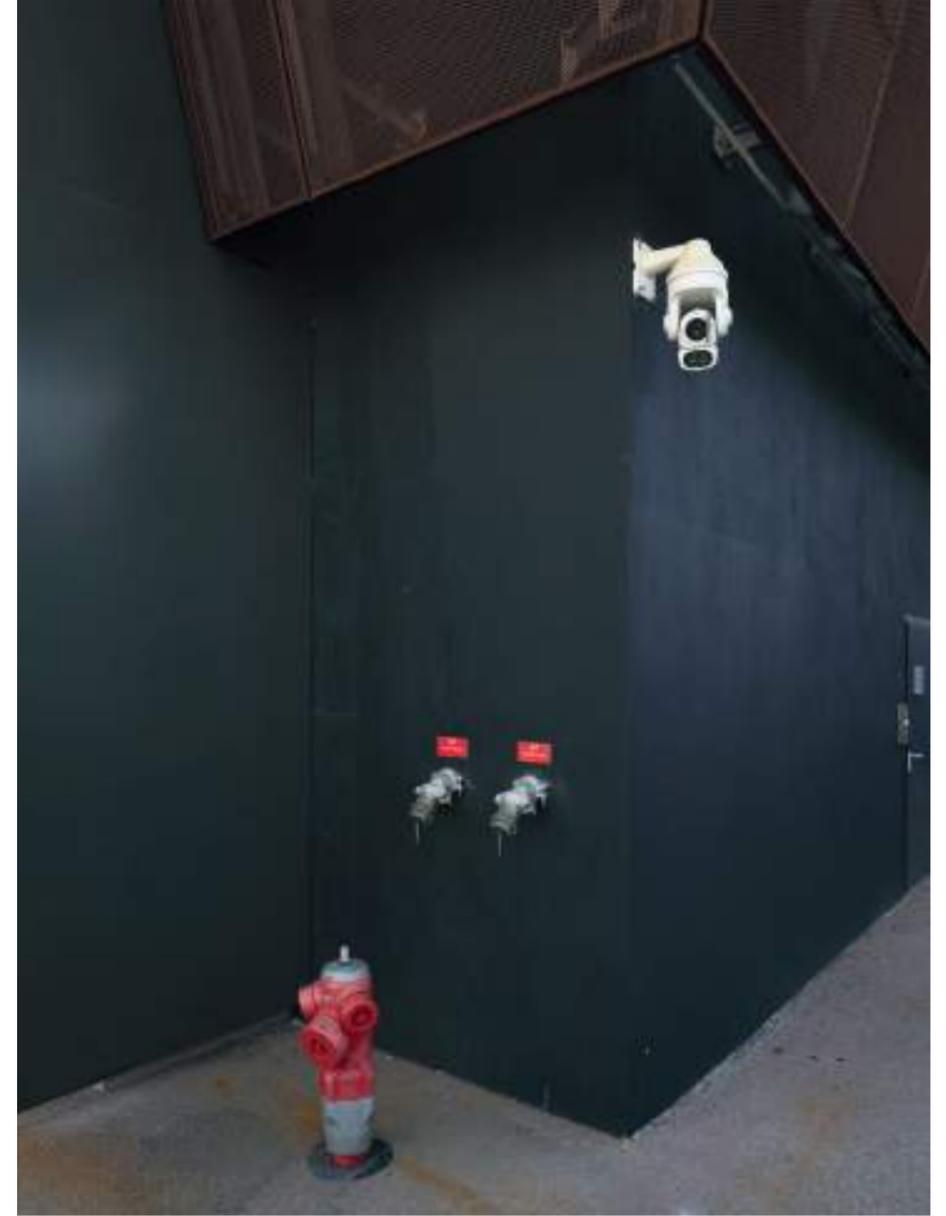




# DATA CENTER

Olivier Monge









La crise sanitaire et les épisodes de confinement successifs ont confronté nos sociétés à une dépendance grandissante aux outils numériques. Les réunions de travail se firent sur ZOOM, les courses alimentaires sur UBER, le cinéma se consuma sur NETFLIX, le petit matériel sur AMAZON. La pandémie de Covid-19 a impacté nos modes de vie de manière pérenne, les rendant de plus en plus digitales.

Les data centers hébergent l'internet mondial et sont les premiers maillons de l'accès aux services et aux données en ligne. Répartis sur tous les continents, ces bâtiments, de plus en plus grands pour optimiser leur gestion thermique, sont situés, de manière stratégique, au plus proche de l'arrivée des données (Marseille reçoit directement les fibres optiques sous-marines des quatre continents, Strasbourg est reliée aux pays voisins), ou au plus près des clients (comme ceux positionnés en région parisienne, comme sur le plateau de Saclay). En France, les plus grands centres de données sont donc naturellement concentrés en région parisienne, en Région Sud/PACA, dans les Hauts-de-France et dans la région Grand Est.

Le stockage se doit d'être le plus fiable possible (pour éviter les pertes de données), avec un temps d'accès le plus rapide possible (pour répondre aux demandes des clients), pour un coût de fonctionnement le plus faible possible. Pour tourner de manière optimale, les serveurs doivent être maintenus à une température fixe, aux alentours de 20° celsius, alors qu'ils dégagent beaucoup de chaleur comme tout matériel informatique. Les data centers sont ainsi des espaces extrêmement énergivores. Pour exemple, ceux de la base Martha, opérés par l'entreprise Interxion sur le port de Marseille, consomment à eux seuls l'équivalent d'une ville de 35 000 habitants. Tous les efforts sont donc mis en œuvre pour augmenter l'efficacité énergétique des unités, afin de réduire au maximum la facture d'électricité tout en valorisant la chaleur produite, en chauffant des appartements, des piscines, des entreprises.





La sécurité physique du site est, aussi, éminemment importante. L'implantation géographique des data centers prend en compte les risques naturels, et leurs accès sont hautement contrôlés. Ouverts sur le monde comme des bibliothèques via des milliers de câbles réseaux, leurs infrastructures principales sont sécurisées comme des banques, ce qui leur confère un aspect extérieur et intérieur très particulier.

### **Les enjeux économiques, écologiques, et de souveraineté nationale**

Les acteurs privés internationaux ont très vite pris conscience des enjeux de développement liés aux stockages et aux traitements des données. Les plus grosses entreprises investissent dans ces infrastructures, soit pour bénéficier au mieux de leurs services – c'est le cas des GAFAM et notamment d'Amazon avec son puissant Amazon Web Services –, soit pour en faire leur cœur de métier (Interxion, OVH). Les fonds d'investissements et autres multinationales font aussi leur marché. La dernière vente record en date : les investisseurs KKR et Global Infrastructure Partners viennent d'acquérir les data centers de CyrusOne pour 15 milliards de dollars.

L'apparition des *clouds* ainsi que la délocalisation de toute la gestion informatique dans les data centers accentue cet engouement. Pour les États, il est extrêmement problématique que les données des administrations, des impôts ou de la santé de leurs citoyens soient détenues par des entreprises étrangères.

Si un accident survient au sein d'un data center, ce sont toutes ses données qui peuvent être à tout jamais perdues (comme en mars 2021 à Strasbourg, lorsqu'un incendie s'est déclaré au sein d'un data center opéré par OVH). En cas de panne générale et donc de coupure d'internet, il est essentiel que les services régaliens puissent continuer à fonctionner, ce qui ne peut pas se faire sans data center autonome et indépendant – l'ensemble des systèmes informatiques étant de plus en plus basés sur un *cloud* qui nécessite une connexion internet continue. Se pose donc un réel problème de souveraineté nationale.

Le développement des data centers soulève par ailleurs un problème écologique important. De 2015 à 2030, la consommation électrique des data centers dans le monde pourrait être multipliée par quinze, pour atteindre 8% de la demande mondiale en électricité. Par ailleurs, le matériel informatique utilisé consomme énormément de métaux rares. Localement, les climatisations géantes génèrent du bruit, et certains riverains ont déjà poursuivis les opérateurs de data centers pour nuisance sonore.

Comme nous venons de le voir, les enjeux cachés derrière l'utilisation des données numériques sont vastes et ancrés dans des problématiques de société très contemporaines.

### **Forme photographique**

Ces structures, essentielles à notre quotidien, sont encore très méconnues du grand public. J'ai réalisé un travail documentaire sur et autour d'un des plus grands data centers français, pour donner à voir les nouvelles matrices de nos vies modernes.

Ici, c'est l'entreprise Interxion sur le site de Marseille qui a accepté de m'ouvrir ses portes.

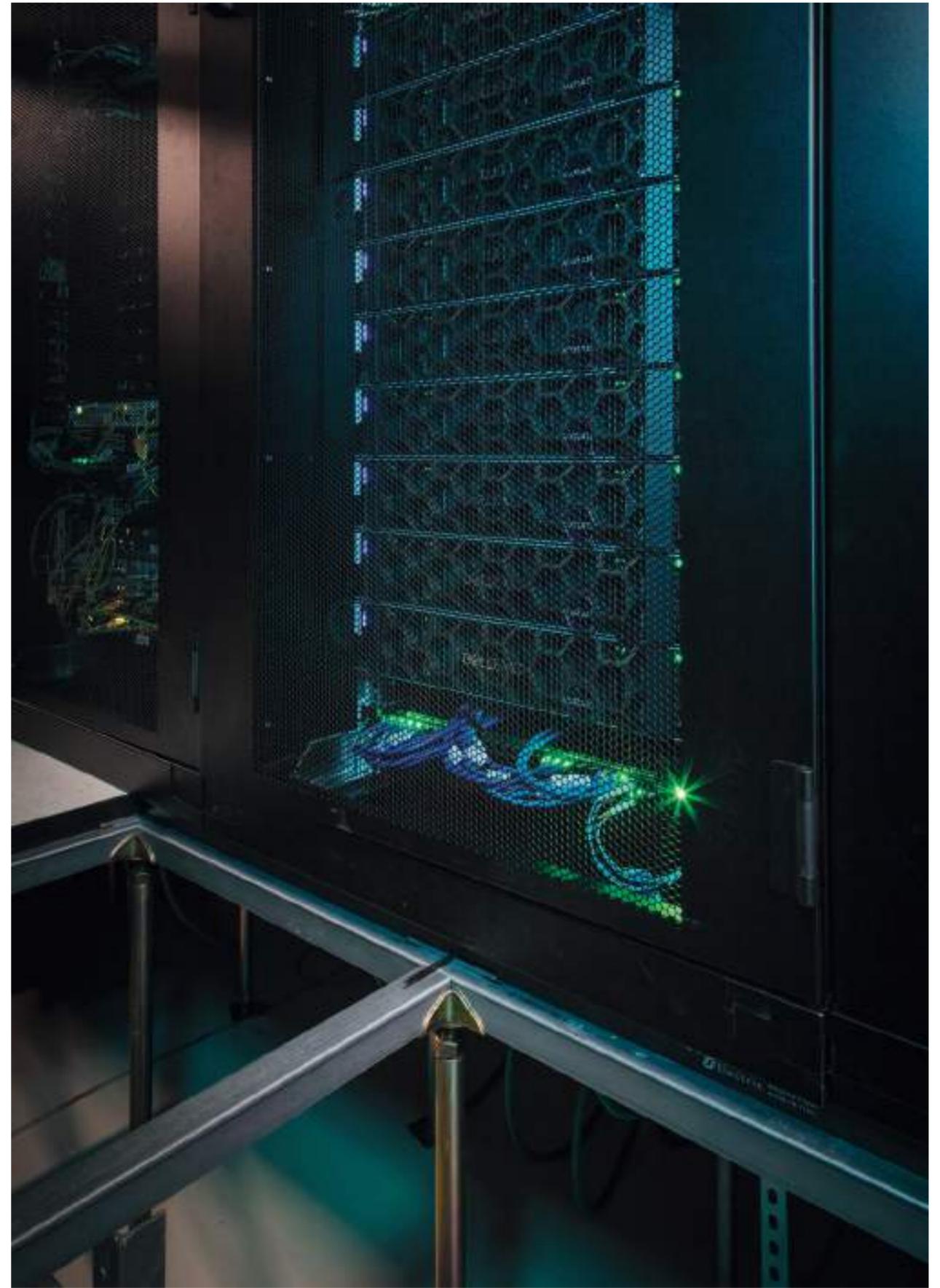
Le but de ce travail photographique est de montrer ce qui est invisible, et de rendre perceptible les enjeux de cette course numérique. Sur la forme, le projet associe deux types de photographie en couleur :

- Des vues de l'intérieur des data centers, montrant le cœur de l'activité : les serveurs, la climatisation, les salles de batteries, les infrastructures.
- Des vues d'architectures en extérieur montrant le contexte et les spécificités des bâtiments.

Ces images, d'un rendu très descriptif avec une volonté d'objectivité, rendent honneur à la fonction, à la découverte de l'installation. Elles décrivent chaque maillon d'une industrie qui, pour des raisons de sécurité et de secret industriel, demeure très difficile d'accès.









Jeu 9 juin 2022, Clessé (71260), Emma, 13 ans, tuée de plusieurs dizaines de coups de couteau portés par son petit ami âgé de 14 ans.



## ZEN LEFORT

Le féminicide à travers  
les paysages français



# PARTOUT ET NULLE PART

**T**ous les trois jours, une femme meurt en France, tuée par son conjoint ou son ex-conjoint. En tant qu'homme, et en tant que photographe, j'ai voulu contribuer au mouvement militant actuel qui tente de faire connaître ce fléau. Mon projet est de recenser et de documenter les lieux dans lesquels des féminicides ont été commis ces trois dernières années. Pour mener à bien ce travail, j'ai épluché la presse quotidienne régionale, enquêté pour trouver les lieux exacts des crimes, puis me suis rendu sur place muni d'une chambre photographique afin de réaliser des paysages et des natures mortes qui témoigneront, dignement, de ces drames quotidiens. Cette série m'a emmené dans les treize régions métropolitaines françaises, dans des grandes villes et des hameaux reculés, car il me semble nécessaire de montrer que les féminicides ne connaissent ni frontière géographique ni classe sociale. En me confrontant à ces lieux de mort, j'ai voulu documenter ce fait social qui souligne les inégalités persistantes entre les femmes et les hommes en France, et, ainsi, prendre part à la prise de conscience collective.



# Alisha

**Lundi 8 mars 2021,  
Argenteuil (95100)**

Alisha, 14 ans, battue  
puis jetée dans la Seine  
par son ex-petit copain  
et sa nouvelle amie,  
tous deux âgés de 15 ans.  
Elle est morte noyée.



Elles s'appelaient Marie, Valérie, Louise, Nadia. Elles étaient postière, comptable et chef d'entreprise. Elles habitaient la capitale ou des petits villages disséminés à travers la France. Elles avaient 28, 35, 52 et 60 ans. Un jour, leur nom est apparu dans les pages du Parisien, d'Ouest France ou de Var Matin. Le titre, en gras, annonçait : « Féminicide, le compagnon en détention provisoire ». Les articles étaient parfois accompagnés d'une photographie sur laquelle on pouvait voir des véhicules aux gyrophares bleus tournoyant dans les airs, des cordons de sécurité et des agents de la police scientifique. Le lendemain, ce « fait divers », que l'on appelle encore trop souvent « crime passionnel », était chassé par un autre. Toutes ces femmes ont un point commun : celui d'avoir été assassinées par leur compagnon ou leur ex-compagnon. Les chiffres sont effrayants, révoltants : 113 féminicides en France en 2021. Souvent, la victime a déposé une main courante ou même une plainte au commissariat, avant le drame ultime. Il est évident que la menace n'est encore que trop rarement considérée avec sérieux et qu'une prise de conscience collective suivie de réformes concrètes du système peuvent – et doivent –, à l'avenir, sauver ces vies. Durant le deuxième confinement, les signalements pour violences sexuelles ou sexistes ont augmenté de 60%. Sensibilisé par les campagnes des associations féministes et touché par les témoignages qui se multiplient, j'ai été particulièrement marqué par la hausse des féminicides durant le confinement. C'est durant cet isolement forcé que j'ai commencé à réfléchir à un projet au long cours sur ces crimes à la nature très particulière. Les premières questions auxquelles je me suis confronté étaient les suivantes : comment documenter le féminicide avec respect et dignité à l'égard des victimes grâce au médium photographique ? Sur quoi porter mon regard pour éviter le trivial, le vulgaire ou l'obscène ? L'idée de photographier les lieux des crimes m'est rapidement apparue comme une réponse adéquate. Muni de cartes routières détaillées et d'un bon GPS, j'ai ainsi pu retrouver la position précise de chaque meurtre. Mon témoignage, en images, de ce qui s'arrête trop souvent à l'état de brèves et de statistiques dans la presse.

Une chambre d'hôtel, un parking de supermarché, une aire d'autoroute, une forêt de pins. Les endroits que j'ai trouvés au bout du chemin sont simples et ordinaires. Les premières photographies de repérage que j'ai réalisées ont été prises à l'aide d'une chambre photographique 4x5. Ce choix du grand format s'est imposé à moi. Je crois que le poids et la taille de cet appareil m'ont semblé en faire le médium le plus digne pour entreprendre ma démarche. La chambre me contraint à prendre le temps, à m'imprégner du lieu, à réfléchir bien plus que si j'étais équipé d'un appareil portable rapide et numérique. Les photographies prises lors de ces voyages ont toutes révélé l'invisible. Ce vide volontaire au centre du cadre renvoie à la disparition de chaque victime, à son absence, à un silence. Avec l'aide de ma femme, j'ai accompagné les images de légendes inspirées par les articles de la presse régionale et nationale. Je crois que la répétition de ces textes caractérisés par leur anonymat, leur froideur et leur banalité, forme une litanie qui ajoute du poids au constat que je veux contribuer à dresser. À première vue, les photographies peuvent ressembler à des natures mortes, à des paysages *lambda*. Mais, après lecture des légendes, un sens nouveau apparaît. Comme si la photographie s'était développée dans la conscience du public pour montrer que le féminicide ne connaît pas de frontière, qu'il touche tous les territoires, mais aussi toutes les classes sociales. *In fine*, j'ai voulu rendre visible cet invisible et parler de ces femmes, tuées parce qu'elles étaient des femmes.

**Olivia**



**Mardi 28 avril 2020,  
Saint-Martin-la-Méanne  
(19320)**

Olivia, 33 ans, meurt après avoir été renversée par la voiture de son conjoint sur la départementale D18.

## Meriyam



**Mardi 30 mars 2021,  
Arnouville (95400)**

Meriyam, 40 ans, égorgée  
par l'homme marié avec  
lequel elle entretenait une  
relation. Son corps a été  
retrouvé au pied d'un arbre,  
près d'un champ.

## Gabrielle



**Jeudi 10 juin 2021,  
Portel-des-Corbières  
(11490)**

Gabrielle, 24 ans, frappée puis noyée par son compagnon qui a ensuite lesté son corps de pierres pour le laisser sombrer au fond d'une rivière.



## **Florence**

**Samedi 16 novembre 2019,  
Chaingy (45380)**

Florence, 55 ans, frappée puis tuée par strangulation par son mari. Son corps a été retrouvé dans une forêt proche d'Orléans.



**Dimanche 1er août 2021,  
Calmont (12450)**

Myriam, 48 ans, poignardée à mort par son mari. Son corps a été retrouvé dans le lit d'une rivière, le Viaur.

## **Myriam**

## Elga



**Jeudi 10 juin 2021,  
Saint-Sigismond (49123)**

Elga, 47 ans, morte  
percutée par la voiture  
de son compagnon dans  
une exploitation agricole  
abandonnée.



## **Doriane**

**Dimanche 18 juillet 2021,  
Le Plan-de-la-Tour (83120)**

Doriane, 32 ans, mère d'une petite fille, tuée d'une balle dans la tête à l'entrée de sa résidence par un prétendant éconduit.



**Dimanche 6 octobre 2019,  
Saint Philbert-sur-Risle (27290)**

Marie-Claire, 72 ans, tuée par arme à feu par son ex-compagnon alors qu'elle s'était réfugiée dans la propriété d'une amie, ciblée et décédée elle aussi.

## **Marie-Claire**



## Peggy

**Dimanche 14 mars 2021,  
Folschviller (57730)**

Peggy, 45 ans, tuée à son domicile d'un coup de revolver tiré par son ex-compagnon.



**Lundi 13 février 2023, Paris  
(75019)**

Le corps d'Assia, 46 ans, démembré par son mari, est retrouvé dans le parc des Buttes-Chaumont.

## Assia

**Stéphanie**



**Dimanche 23 mai 2021,  
Hayange (57700)**

Stéphanie, 22 ans, mère d'une petite fille, tuée de cinq coups de couteau par son compagnon dans une rue près de leur domicile, et à dix mètres d'un commissariat alors fermé.



# LE DEUIL IMPOSSIBLE

LAURENCE GEAI

**L**a première vague de Covid en France a causé la mort de 30 000 personnes en l'espace de quelques semaines. Les vagues suivantes ont fait plus de 80 000 victimes supplémentaires.

Tous les soirs, au plus fort de la crise, à la télévision, les Français ont assisté au décompte macabre du nombre de décès quotidiens. Jusqu'à 605 morts par jour en moyenne en avril 2020. Chaque jour, dans les colonnes des journaux régionaux, les pages « carnet » étaient remplies d'annonces de disparitions. La crise a été telle que les hôpitaux, puis les pompes funèbres, ont été débordés dans les régions les plus touchées.

Jamais, depuis la guerre, la société française n'avait été confrontée à un tel choc, à une telle crise sanitaire. Et pourtant, les morts sont restés invisibles, inaccessibles, intouchables, au sens propre. Parce qu'il fallait à tout prix éviter les risques de contamination, les familles n'ont pas pu accompagner leurs proches malades dans leurs derniers jours, leurs dernières heures, ni prononcer des mots qui apaisent, être là, donner de l'amour ou de la chaleur. Certaines ont pu, tout de même, prononcer d'ultimes mots, parfois par visioconférence, grâce au téléphone d'une infirmière, au milieu d'un service de réanimation, dans le bruit des respirateurs. Mais la plupart a dû se contenter du silence et de l'effroi.



**Saint-Pierre-du-Val, Normandie,  
le 26 juillet 2022.**

Brigitte Beneteau, 62 ans, cadre supérieure à la retraite, a perdu sa mère, Marie-Thérèse, contaminée par le Covid, le 2 avril 2020. Elle était âgée de 89 ans et vivait en Ehpad, en Seine-Saint-Denis.

« Je n'étais pas préparée, elle était en super forme. J'ai pu la voir juste avant qu'on sache qu'elle avait attrapé le Covid. Elle avait des difficultés respiratoires, elle n'était pas tellement consciente. Les jours suivants, j'ai pu lui parler par téléphone, je ne voulais pas lui dire au revoir, je lui disais de s'accrocher. Puis, un jour, suite à l'appel d'un médecin qui m'a dit qu'il n'y avait plus aucune chance, j'ai changé de discours et je lui ai dit : « Tu peux partir. » Elle est morte le lendemain. Ma mère a été mise dans un sac mortuaire, et placée dans un container. Nous étions quatre à l'enterrement, l'un des membres des pompes funèbres a pleuré avec nous. J'ai beaucoup pleuré. J'ai fait beaucoup de cauchemars. Je reste sur cette fin inachevée, c'est vraiment injuste. »

*REPOSE*

*EN*

*PAIX*

Parce qu'il fallait protéger les soignants comme les personnels des pompes funèbres, les corps ont été transportés, puis enterrés, dans des sacs plastiques, sans les soins funéraires que les hommes et les femmes donnent à leurs morts depuis toujours. Parce que les rassemblements collectifs étaient interdits, les familles n'ont pu se retrouver pour enterrer leurs défunts, leur rendre hommage, prier, pleurer, parler ensemble dans ces rituels du deuil qui font les sociétés humaines depuis des millénaires. À deux, à cinq, à dix au maximum autour des cercueils, les proches ont tendu leurs téléphones portables pour partager les cérémonies, ils ont lu des textes par procuration, ils se sont rapprochés les uns des autres à défaut de pouvoir se prendre dans les bras. La société française n'a pas pu honorer ses morts, dans ce qui restera l'un des traumatismes majeurs de notre histoire collective.

J'ai souhaité documenter cette crise sanitaire, sociétale, anthropologique en racontant cette mort omniprésente, cette mort invisible.

Dans les départements les plus meurtris, en particulier dans le Grand Est et en Ile-de-France, j'ai rencontré des familles qui ont perdu des proches. Je les ai interrogées sur leur deuil, sur ces jours et ces nuits de larmes qu'elles ont traversés. Je suis retournée avec elles sur les tombes de leurs parents ou de leurs amis. Je partage leurs photos aujourd'hui. Leurs souvenirs. Les lieux de mémoire de ces vies emportées sans rituels.

J'ai aussi voulu faire témoigner ces soignants, en première ligne sur le front de l'empathie et de la compassion.

J'ai, enfin, montré ces employés des pompes funèbres qui, par leurs gestes improvisés, ont su redonner une âme aux hommes et aux femmes promptement enterrés ou incinérés devant une poignée de proches.

À travers ce reportage, j'ai cherché à laisser une trace en images de ce traumatisme collectif.





**CHRU de Nancy, le 20 janvier 2022.**  
**Service de réanimation, unité Covid.**

Après avoir contracté le Covid, un homme d'une cinquantaine d'années, non vacciné, est placé sous ECMO.



L'homme vient de mourir. Sa famille a pu l'accompagner jusqu'à son dernier souffle. En fin de vie, l'hôpital autorise les visites, ce qui n'était pas le cas lors de la première vague de Covid. De nombreuses personnes n'ont pas pu faire leur deuil. Karine, une infirmière, a pris soin de lui jusqu'au bout, avec les premiers soins mortuaires.

**Funérarium du CHRU de Brabois, Nancy, le 19 janvier 2022.**

Céline, 35ans, est aide-soignante au funérarium du CHRU. Elle s'occupe des défunts.

« Ici, on est de l'autre côté, on a le temps de prendre soin des gens et de les présenter correctement aux familles. On est à la fin, mais c'est le début d'autre chose, avec les familles.

<

Je trouve que c'est une autre façon de faire notre métier. On a une satisfaction qui est autre qu'en service de soins. Pendant le Covid – surtout pendant la première vague –, on a vécu beaucoup de frustrations. C'était dur pour les familles qui ne pouvaient pas voir leurs défunts, ne pouvaient pas se recueillir auprès d'eux. Tout cela était très, très compliqué. »



**CHRU de Brabois, Nancy, le 19 janvier 2022.**

Une patiente est décédée dans cette pièce ce matin.  
Un nettoyage approfondi est de rigueur entre deux patients. Tout est désinfecté.



**Pompes funèbres Santilly, Pantin,  
le 29 juillet 2022.**

Thomas, maître de cérémonie, s'occupe  
d'une défunte, sans la présence de la famille.



**CHRU de Brabois, Nancy, le 19 janvier 2022.**

William Divoux est brancardier depuis trois ans.  
« Je me posais des questions sur la mort. En  
observant mes collègues s'occuper des corps,  
j'ai compris qu'on allait prendre soin de moi  
quand je mourrai. Pendant le Covid, il n'y a pas  
eu de soins mortuaires, il m'est arrivé de fermer  
la bâche directement. Je pense pourtant que c'est  
important pour les familles de voir le corps pour  
faire son deuil. »





### Saint Germain en Laye, le 19 juin 2022.

Elyane Rosselo et son frère Jean Robert ont perdu leur mère lors de la première vague. Elle a attrapé le Covid dans une maison de repos dans laquelle ils pensaient qu'elle était en sécurité.

« On m'appelle à la maison. On me dit : "Vous voulez des nouvelles de madame Rosello ?" Je réponds "oui, c'est ma mère". La femme au téléphone : "Oui, bah, elle est morte. Si vous voulez la voir c'est maintenant". Maman s'était cassée le col du fémur. Elle s'est faite opérer à l'hôpital. Déjà, là-bas, on ne nous disait rien. Ils l'ont mise en centre de repos qui faisait aussi centre d'amaigrissement. Elle a attrapé le Covid, peut-être à cause d'un soignant contaminé. Une médecin m'avait appelée : "Votre mère a fait un malaise, on lui a fait un test. Elle a le Covid". La médecin avait tout de suite raccroché en me disant : "J'ai une urgence". On ne l'a plus jamais vue après son transfert au centre de repos. On est allé sur place, c'était quelques jours avant le confinement, mais on est resté devant la baie vitrée. On voyait un kiné qui faisait marcher une patiente, mais on n'a jamais pu entrer, jamais pu voir maman. Elle avait un téléphone à la clinique, mais elle ne savait pas le faire marcher. Toute la semaine, je l'ai appelée mais ça n'a jamais marché. C'est pas le fait qu'elle soit décédée. Elle avait le bel âge, elle a eu une belle vie. Mais c'est cette façon violente de ne pas pouvoir l'accompagner. On a demandé à rencontrer les responsables, mais c'est des salopards. Il n'y avait pas d'humanité, ils s'en foutaient. Quand elle est morte, elle a été mise dans un coin. Elle n'a pas eu de toilette mortuaire. Ils ont expliqué que c'était une instruction de l'État. Après, ils l'ont mise dans un sac mortuaire, comme les GI au Vietnam. Est-ce qu'ils l'ont habillée ? Est-ce qu'elle avait des vêtements ? Je n'ai jamais revu ma mère. Je ne sais même si c'est ma mère qui est dans la tombe à Saint-Germain, au cimetière. Le centre nous a appelé un jour pour demander cinquante euros pour sa prise en charge. Un an plus tard, ils nous ont envoyé une lettre d'huissier. Pour cinquante euros. Je ne sais pas ce qui est le pire, l'incompétence ou l'inhumanité. C'est quand même des salopards. Seul un médecin parmi tous a fait preuve d'humanité. »



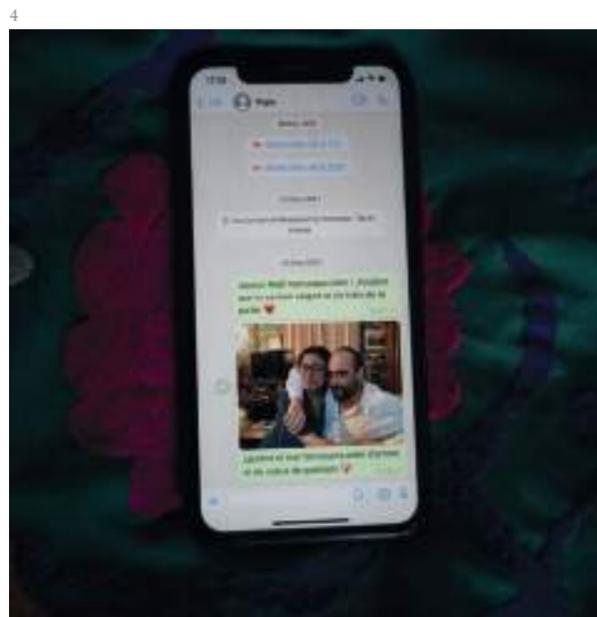
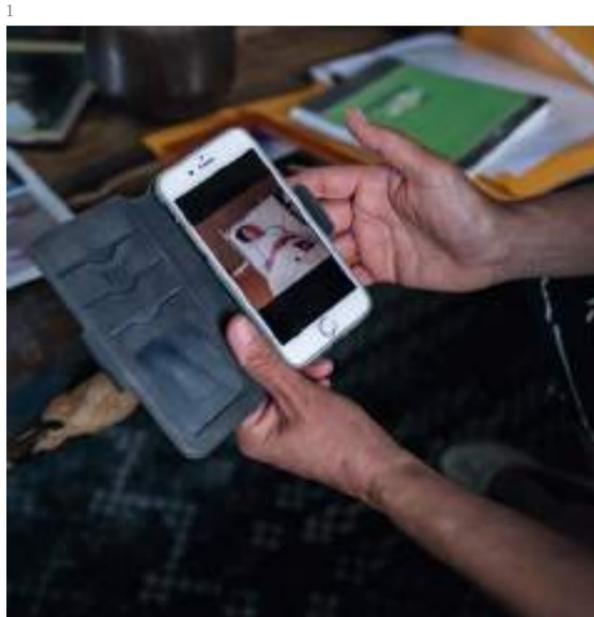
Micheline Rosello



**Ehpad du Petit Chateau, Beblenheim,  
le 18 juillet 2022.**

Beci, 42 ans, est assistante de vie depuis 2003.

« Je suis la lingère de la maison. J'ai été sur le terrain du début à la fin pendant le Covid. On garde en tête les images des résidents qu'on a perdus. Des fois, j'ai des flashes, je revois des résidents avec qui j'étais dans les services, des personnes avec qui j'ai créé une affinité. Je pense à la maman d'une collègue. Tu avais un petit creux, tu allais chez elle, elle était adorable cette mamie. Elle est morte du Covid. Je n'étais pas là quand ça s'est passé parce que c'était mon seul jour de repos, mais j'étais présente au moment où les pompes funèbres l'ont emmenée. Je garde en tête cette image des pompes funèbres qui n'arrivaient pas à la mettre dans le sac à cause de son poids. J'ai cette image alors que je l'ai connue hyper vivante, hyper rigolote. Elle était adorable. J'ai un caractère de chien mais je suis sensible, voilà. »



**1 et 2 :** Saint-Pierre-du-Val, Normandie, le 26 juillet 2022.  
Chez Brigitte Beneteau, 62 ans.

Cadre supérieure à la retraite, elle a perdu sa mère, contaminée par le Covid, le 2 avril 2020. Marie-Thérèse Beneteau, était âgée de 89 ans et vivait en Ehpad en Seine-Saint-Denis.

**photo 1 :** une des dernières photos de Marie-Thérèse Beneteau que sa fille Brigitte conserve sur son téléphone.

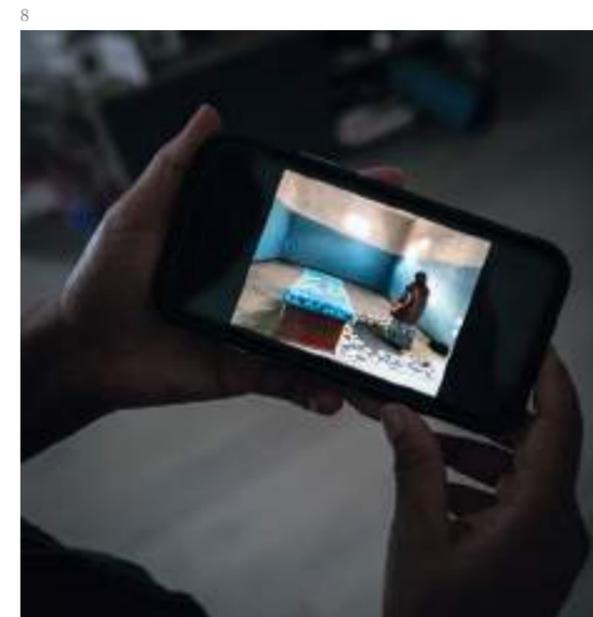
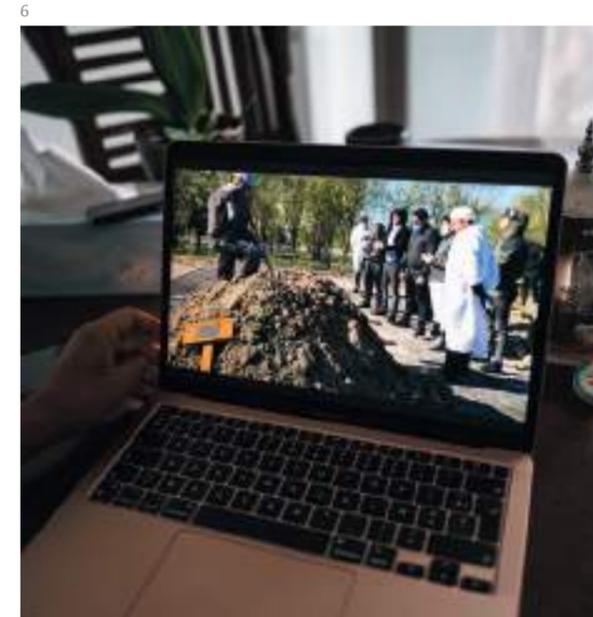
**photo 2 :** portrait de Marie-Thérèse Beneteau.

**3 et 4 :** Paris, le 29 septembre 2022. Chez Hélène Michalak, 31 ans.

Hélène : « Notre père s'appelait Jan, il avait 65 ans. Il est mort du Covid, seul (...) Je repense sans cesse aux derniers mots que nous avons échangés quelques jours avant son décès. Il m'avait demandé 200 euros pour l'aider, parce qu'il n'arrivait pas à toucher sa retraite française. J'avais attendu un peu parce que j'étais à découvert. "T'inquiète, t'inquiète, je te l'envoie bientôt", je lui ai dit. Je n'imaginai pas que cela serait nos derniers mots. J'ai fait le virement le lendemain, mais il ne l'a jamais touché. Je lui avais envoyé un SMS le jour de Noël. Il n'a jamais pu le lire. J'étais à Paris, il était dans un hôpital, en Pologne, à six heures de route de Varsovie, là où il vivait. »

**photo 3 :** photo de famille, Jan et ses deux filles, Hélène et Anna.

**photo 4 :** dernier message qu'Hélène a envoyé à son père, et qu'il n'a jamais pu lire.



**5 :** Gentilly, le 24 juin 2022.  
Chez Saida Bekkouche, 44 ans.

Saida Bekkouche a perdu son père durant la première vague de l'épidémie de Covid, fin mars 2020. Il avait 87 ans.

**7 :** Gentilly, le 24 juin 2022.  
Chez Saida Bekkouche, 44 ans.

Tombe de Mohammed Laid Bekkouche, pendant son transport vers l'Algérie.

**6 :** Gentilly, le 24 juin 2022.  
Chez Saida Bekkouche, 44 ans.

Tombe temporaire de Mohammed Laid Bekkouche, à Epinay Villetaneuse. Une douzaine de personnes a pu participer aux funérailles. En novembre 2021, le corps a été exhumé pour être rapatrié en Algérie, selon les souhaits du défunt.

**8 :** Gentilly, le 24 juin 2022.  
Chez Saida Bekkouche, 44 ans.

En novembre 2021, le corps du père de Saida a enfin pu rejoindre l'Algérie pour y être enterré.



# Les femmes du coin

Agnès Dherbeys

03 juin 2022,  
Fête de village à Pomportuzat.





« Les Femmes du Coin » raconte les trajectoires et les conditions de vie des femmes en milieu rural, par le prisme de l'accès à la santé sexuelle et reproductive. En matière de santé féminine, les inégalités y sont largement amplifiées et complexifiées. Le département du Tarn-et-Garonne a été mon terrain d'enquête. Des chiffres, avant tout : en France, trente-neuf départements – la plupart situés en zone rurale –, comptent moins de gynécologues par habitant que la moyenne nationale. Le Tarn-et-Garonne en fait partie, avec moins de sept gynécologues pour 100 000 habitants. À Paris, ce chiffre monte à 28,4, et jusqu'à 67,4 dans la ville la mieux dotée de France, Neuilly-sur-Seine (source : Le Monde / gynécologues toutes spécialités confondues).

Mais derrière ces statistiques se cachent d'autres problématiques, autant évidentes que délicates. En milieu rural, nombre d'études (notamment celle du Conseil économique, social et environnemental ou celle de la sociologue Yaëlle Amsellem Mainguy, à qui j'ai librement emprunté le titre de son ouvrage « Les filles du coin ») ont démontré que les entraves à la mobilité, liées à la faible desserte des transports collectifs, à la dépendance au véhicule personnel et à l'éloignement des services, constituent un frein à l'accès à l'information, à la contraception ou encore à l'avortement.

Par ailleurs, l'interconnaissance menace l'anonymat : il est tout autant difficile pour une jeune femme d'aller à la pharmacie pour obtenir une contraception qu'il est compliqué d'acheter des préservatifs au supermarché du coin. Dans les villages, « tout le monde se connaît », et il faut vivre avec les médisances et les réputations qui collent à la peau, parfois à vie. Le patriarcat exerce un contrôle social fort sur le corps des femmes et il compromet la

réputation des femmes et leur accès à la santé sexuelle.

Le recours à l'interruption volontaire de grossesse (IVG) dépend en grande partie de la carte hospitalière. Chantal, de l'antenne du planning familial de Montauban, dans le Tarn-et-Garonne, me confiait : « Un avortement chirurgical dans ma zone, c'est le parcours du combattant. Les femmes se disent : à la limite, on garde le bébé. »

La crise sanitaire liée à l'épidémie de Covid-19 et les confinements successifs ont aggravé les questions d'accès aux droits à la santé sexuelle et reproductive – déjà difficiles en période ordinaire. De nombreux dysfonctionnements dans la prise en charge des personnes souhaitant réaliser une IVG ou se faire délivrer une contraception ont été enregistrés par la confédération des antennes départementales du planning familial. Par rapport à 2019, sur le même temps, les appels signalant ces faits ont augmenté de 322% pendant le premier confinement ! À cette même période, on relève aussi 141 fiches de demandes d'informations pour une IVG au-delà du délai légal de douze semaines, soit plus du double qu'au printemps 2019. Dans les campagnes, les femmes sont d'autant plus isolées, et, *de facto*, davantage privées d'accès à la santé sexuelle.

Enquêter sur ce sujet primordial, c'est d'abord porter le regard sur ceux qui agissent sur le terrain, ceux qui partent à la rencontre de ce public isolé et souvent précaire, victime de la désertification médicale. Chantal et « son » Solidar'ici Bus du planning familial du Tarn-et-Garonne sont les fils conducteurs de mon projet.

J'ai, en outre, décidé de traverser ces mondes ruraux pour raconter la vie affective et intime des femmes qui y vivent, afin de comprendre, en filigrane, la relation parfois conflictuelle que celles-ci entretiennent avec ces territoires. Plusieurs antennes départementales du

planning familial utilisent un bus itinérant pour sensibiliser et orienter les femmes des campagnes en matière de santé sexuelle. Les bus se « posent » dans des lieux stratégiques, comme les festivals, ou près des lieux de sociabilisation pour les plus jeunes. Ils offrent un espace de discussions discrètes et anonymes. Le Solidar'ici Bus du planning familial du Tarn-et-Garonne en est le précurseur : il existe déjà depuis plus de vingt ans. Sa mission, fraîchement réorientée, se concentre désormais sur des « femmes du coin » précaires et isolées. Chantal écoute, informe, sur la sexualité, sur la contraception, sur les infections sexuellement transmissibles (IST), sur l'IVG. Elle offre des serviettes hygiéniques, des tampons, des « cups », quand elle en a. Son réseau est ma porte d'entrée : elle retourne dans les mêmes villages en moyenne une fois par mois, à raison de quatre à cinq sorties par semaine. La relation de confiance qu'elle a construite au fil des ans est pour moi un atout inestimable pour approcher ces femmes. Sans Chantal, rien n'aurait été possible.

Sur les routes du Tarn-et-Garonne, en immersion avec le Solidar'ici Bus, j'ai ainsi pu raconter des quotidiens chaotiques, rendus plus difficiles encore depuis la pandémie de Covid-19. J'ai constaté l'ampleur des besoins. J'ai mesuré les contraintes liées au territoire, à sa culture, aux relations humaines, qui freinent l'accès à l'éducation et à la santé sexuelles. J'ai appris de cette géographie qui sculpte les expériences amoureuses de façon très particulière. J'ai découvert, aussi, l'entre-aide parmi ces femmes.

Documenter l'action du bus du planning 82, c'est aussi mettre en images les bienfaits de cette médecine itinérante recommandée dans les rapports publics (cf le rapport d'information du Sénat d'octobre 2021 sur la situation des femmes dans les territoires ruraux), que ce soit dans l'éducation, dans la prévention ou dans la vaccination contre le Covid-19.



Mon projet ne se veut pas exhaustif. M'arrêter en profondeur dans le Tarn-et-Garonne m'a semblé être une entrée pertinente pour appréhender les difficultés d'accès à la santé sexuelle et reproductive des femmes en milieu rural. Mes images sont ancrées dans le réel ; elles montrent des personnes, des lieux quasiment vides de toute action étatique. Le département n'est pas grand, mais la ruralité y est extrêmement diversifiée d'une frontière à l'autre. Vers Beaumont, Chantal rencontre de nombreuses travailleuses immigrées, des femmes locales aussi, très précaires. Autour de Saint-Antonin, le contexte est plus touristique, surtout l'été, où les femmes sont plus enclines à faire connaissance avec des personnes qui ne sont pas « du coin ». Autour de Varen, les néoruraux ont choisi leur précarité. Il y a beaucoup d'enfants, mais peu d'écoles ou de médecins sur place.

J'ai choisi de quitter le sentier des statistiques pour m'engager sur le chemin de l'humain, du personnel, en adoptant une approche délicate et intime, dans la durée. J'ai passé près de six semaines sur les routes avec Chantal, sur une période de six mois.

À travers le parcours de ces femmes, j'ai voulu documenter, avec pudeur, une France trop souvent oubliée ou « mal montrée », loin de tout misérabilisme. Je suis aujourd'hui convaincue que le difficile accès à la santé sexuelle et reproductive cache davantage de problèmes encore pour les femmes en milieu rural.

03 juin 2022,  
Fête de village à Pompertuzat.



## Journal de bord - extraits

### 9 mai 2022. Montauban

Première rencontre avec Chantal, que j'ai eue régulièrement au téléphone depuis quelques mois. Ce premier entretien en réel est à la hauteur de nos échanges précédents. Chantal est une petite femme ultra dynamique à l'accent extrêmement chantant. Nous préparons le programme de la semaine. Nous commencerons par la ville dans le rural, à savoir une cité de Montauban demain matin. La virée de mercredi matin du Solidar'ici Bus est annulée : une des intervenantes a contracté le Covid. Vendredi, nous irons le matin à Lafrançaise puis à Nègrepelisse dont « on ne sait jamais à quelle heure on revient, tu vas voir, là-bas, c'est rural de chez rural ! »

### 10 mai. Montauban / Beaumont de Lomagne

Nous déjeunons au planning familial. Je rencontre Sandy et Blandine.

S. a préparé du poulet. Elle vient de recevoir son récépissé pour son droit d'asile. Sandy parle d'une intervention dans un lycée, où la directrice a laissé entendre que si des filles tombent dans l'étau de relations abusives, c'est que, quelque part, elles le veulent bien. Les femmes du planning rient avec ironie, mais aussi avec bienveillance, avec l'humour propre à ceux qui vivent et voient des choses dures et qui abîment. L'humour de ceux qui, dans le travail, conservent malgré tout ce panache et cette pugnacité que leur quotidien exige.

Nous partons pour Beaumont de Lomagne. L'accueil aux Restos du Cœur est chaleureux. Les bénéficiaires restent, discutent. À la fin de la journée, tous les paniers de nourriture sont partis : 111 pour 300 personnes. Francine, la directrice du centre, explique aux bénéficiaires que ce n'est pas parce que le RSA vient de tomber qu'il ne faut pas venir chercher son panier. Selon elle, il faut étaler les dépenses dans le mois, gérer son argent, s'organiser, anticiper. J'échange quelques mots avec Bernard, 60 ans, qui est déjà arrière-grand-père depuis septembre 2021. Il a eu son fils à 22 ans, qui a été lui-même papa à 19 ans d'une fille qui vient d'accoucher.



### 11 mai. Montauban

Réunion d'équipe au planning familial à Montauban. Sont présentes Manon et Nadia, deux bénévoles, Chantal, animatrice-prévention, Greta, stagiaire, Blandine, Sandy et Monique, toutes trois conseillères conjugales et familiales (CCF), ainsi qu'Annie, la présidente.

Les femmes échangent sur les points à régler, l'abonnement pour les téléphones portables, la date d'inauguration du nouveau Solidar'ici Bus. Ce dernier n'est pas encore en service, car il manque une pièce au moteur qui n'a toujours pas été livrée en raison des pénuries de composants. Un carton d'archives sur les luttes fondatrices du planning familial est rangé au bas d'une étagère qui accueille également le jeu de rôle du « consentement », ainsi qu'un nuancier contraceptif. On cherche des moyens de financement. L'ambiance est bonne, les histoires sont parfois propices aux blagues.

< Chantal, du Planning Familial 82, en route pour Verfeil sur-Seye à bord du Solidar'ici Bus.

> Chantal intervient dans le cadre d'un programme éducatif. Des groupes d'une dizaine de jeunes suivis par la protection de l'enfance vont se succéder et échanger avec Chantal sur les questions du corps, de l'IVG, de la contraception, des violences. Ils sont mineurs pour la plupart.

▼ Le bus de Chantal est garé dans l'enceinte du foyer de Duton, à Castelsarrasin (Tarn-et-Garonne), où vivent des jeunes mineurs placés par l'ASE (Aide Sociale à l'Enfance). Chantal reçoit deux jeunes filles dans l'intimité du camion.



La charge de travail des conseillères conjugales et familiales, comme celle de Chantal, est immense. Le planning donne notamment des formations, intervient en milieu scolaire (1er et 2e cycle), travaille avec le procureur sur des ateliers de prises de parole pour les victimes et les auteur.es de violences conjugales. La comptabilité du planning est en retard. Tant pis, ce n'est pas ça l'urgence. En revanche, les cas sur lesquelles les femmes échangent le sont. Les plaisanteries cessent face à la gravité des situations décrites.

Sandy et Monique prennent le temps de partager leurs expériences avec les volontaires. Elles les préviennent : « Si tu viens ici pour parler de toi, pour te faire du bien en aidant, ou pour régler tes problèmes avec les hommes, tu ne peux pas être claire avec les autres. » Sandy s'écarte du sujet de la conversation pour parler de « Ken et Barbie », un outil pour introduire la question de l'égalité femmes-hommes à l'école primaire.

On revient aux violences. Sandy conclut avec fermeté, sans même s'en rendre compte : « la violence, c'est le pire des fléaux. Elle contamine absolument tout. »



## Journal de bord - extraits

### 1er Juin. Verfeil-sur-Seye

Le Solidar'ici Bus ne se pose pas cette fois dans un lieu de distribution des Restos du Cœur, mais devant le café associatif de la « maison de la halle » à Verfeil-sur-Seye. Ce village s'est fait connaître à partir des années 1990, notamment grâce à Colette Magny, une artiste anar' aujourd'hui décédée qui y a créé le festival Des Croches Et La Lune. Aujourd'hui 400 personnes peuplent le village, dont 66 enfants.

La majorité sont « des néoruraux qui choisissent leur précarité ».

Le village n'est desservi par aucun bus, il n'y a pas de médecin, pas d'école, pas de pharmacie, mais beaucoup de praticiens de médecines alternatives (une femme qui arrête le feu, une acupunctrice, une ostéopathe pour femmes et enfants, un herboriste). Le prix des loyers est de six à sept euros le mètre carré, « mais il n'y a plus rien à louer dans le village ». La maison de la halle est une association ultra dynamique qui monte un grand nombre de projets dans lesquels je me perds.

Doriane a 49 ans, elle me questionne sur mon sujet, « les Femmes du Coin ». Elle veut me parler et être photographiée. Je me dis que c'est bien la première fois que c'est si « facile » de prendre contact, dans ce projet. Doriane vit à Verfeil-sur-Seye depuis 22 ans. Elle est arrivée ici « un peu par hasard ». « On visitait Saint Antonin avec le père de mes enfants. On s'est séparé, je suis restée. » Doriane a subi deux avortements dans sa vie. « À chaque fois, je suis tombée enceinte alors que j'étais sous contraception. »

La première fois, elle avait 17 ans et elle avait dépassé le terme légal pour se faire avorter. Son gynécologue de l'époque a fait une petite entoureloupe sur l'acte, et l'aspiration s'est passée dans une clinique privée. La seconde, c'était il y a douze ans. Elle est allée dans l'Aveyron, à Villefranche-de-Rouergue, « parce que c'était plus proche que Montauban ».

« On m'a donné les médicaments le matin. À midi, je n'avais rien expulsé, on m'a demandé de partir pour "libérer un lit". »

On lui explique qu'avec le trajet en voiture, ça va bientôt arriver. « Effectivement, en arrivant chez moi, j'ai évacué une masse. Mais pendant deux mois, je n'ai pas eu de règles. Je n'ai pas eu d'examen de contrôle, ni de rendez-vous à l'hôpital non plus. Au bout d'un moment, inquiète, je vais voir mon gynéco qui remarque à l'échographie que le fœtus est toujours là, mort. Le choc. Je suis retournée à Villefranche-de-Rouergue, avec un autre médecin, qui a aspiré. Quand je me suis plainte du manque de suivi, on m'a engueulée. C'est inadmissible. C'est pour ça que je vous parle. Il faut que ce genre de comportement cesse. »





11 mai 2022,  
W., à Larrazet.

### 11 mai. Larrazet

Je retrouve W., 27 ans, chez elle. Elle lance, dès le début de la conversation : « Les mecs à la campagne, ils voient pas beaucoup de nanas. Ils sont relous. Et puis ça jase vite ici, parce que moi, autant te dire que je n'ai jamais eu le projet d'être nonne. » Elle se marre. Son fils Antoine, 3 ans et demi, s'occupe seul dans sa chambre. Il descend et joue à la dinette avec nous. W. s'est séparée du père du petit.

Elle est aujourd'hui à nouveau en couple, totalement amoureuse. W. ne voit plus du tout celui qu'elle nomme son « géniteur », et elle voit peu sa mère. « Quand on habitait encore ici, ma mère était la seule mère célibataire à 30 kms à la ronde. Imagine ce qu'on disait d'elle. Finalement, elle est rentrée en Normandie, d'où elle vient. »

W. a arrêté l'école après le brevet, elle a suivi une formation en carrosserie, mais un accident de scooter l'empêche désormais de porter de lourdes charges. Elle est partie quelques mois en Normandie chez sa mère, mais elle est vite revenue dans le Sud-Ouest, quand elle a rencontré un mec : « Sa plus grande qualité, c'était d'être du coin. »

« Ici, c'est "wesh, wesh, pécore", un peu entre le mec de cité et le paysan. Sauf que les mecs, ici, ils ont jamais mis les pieds dans une cité. C'est plutôt le "wesh, wesh, du champ d'à côté", quoi ! » Elle rit encore. Nous sortons vers le lavoir du village avec son fils, car il y a là un petit toboggan. La lumière, en train de baisser, est canon, W. est lumineuse. Je la convaincs de la prendre en photo, de face. Nous prévoyons de nous revoir samedi matin.

## Journal de bord - extraits

### 14 mai. Larrazet

W. est réveillée depuis 7h du matin, « à cause d'Antoine », le petit. Nous reprenons notre discussion autour d'un très long café. Même si je ne prends pas de sucre, elle me propose une petite cuillère : sa copine fait ça, elle aime bien, « c'est psychologique ».

Elle me confie qu'elle veut se faire stériliser, mais que c'est compliqué : « Je n'ai pas 30 ans, je n'ai qu'un enfant. Ne pas en vouloir de second, c'est pas une raison suffisante pour les gynécos. » En revanche, W. n'utilise aucun moyen de contraception avec son amoureux, à part « la bonne vieille méthode du retrait ». Et si elle tombe enceinte, « il y aura neuf chances sur dix pour que j'avorte ». Je lui demande s'ils ont déjà parlé ensemble de ce risque. W. ne me répond pas. Elle m'explique seulement que tous les mois, si elle a 4h de retard pour ses règles, elle flippe.

### 15 juillet. Route du retour

W. m'envoie une photo du mur qu'elle refait actuellement chez elle, la nuit, car dans la journée, il fait trop chaud. Et il faut s'occuper pour ne pas penser aux 200€ qu'elle doit à l'État. Elle n'a pas encore de rendez-vous avec une assistante sociale, mais elle préfère ne pas y penser. « On verra après le week-end. »

### Août 2022.

J'ai W. au téléphone ou par texto, plusieurs fois dans le mois. Elle est fin prête pour ses vacances en Espagne. Son fils — chez son père —, lui manque terriblement. Son stérilet hormonal a été retiré. Elle ne ressent pas encore les effets positifs, « mais psychologiquement, y'a pas photo ». Je pose à nouveau la question des 200€, qu'elle évite à nouveau, gracieusement.

### 14 septembre 2022.

W. a choisi un restaurant portugais à côté d'un hypermarché de la zone industrielle de Montauban. La jeune femme est radieuse, surexcitée : elle a proposé à son amoureux de se marier, il a accepté. Ce n'est toutefois pas pour tout de suite, et il n'y aura pas de fête : « On ira à la mairie avec nos témoins et on ira manger dans un bon restaurant, comme celui-là par exemple. Et oui, Pourquoi pas ici ? »

Elle fait défiler sur son téléphone les photos des quelques jours en Espagne passées avec son futur époux, ses yeux brillent, tant elle est amoureuse. La relation que son petit entretient avec lui l'émeut énormément : « Antoine a deux papas. » Nous commandons rapidement un café après notre plat, il faut qu'elle file voir sa belle-mère et aider son homme à démonter un lit. « C'est pas officiel, officiel, mais il vient vivre chez moi ! Tous ses DVDs sont déjà à la maison, la plupart de ses fringues aussi. » On s'embrasse sur le parking de l'hypermarché. Les choses ont tellement bougé pour W. depuis que je l'ai rencontrée en mai. J'espère que son bonheur est réel.





31 mai 2022,  
W. tient dans ses mains une minuscule grenouille qu'elle montre à son fils Antoine, au bord du lac de Cordes Tolosannes, près de Larrazet. Elle s'y rend dès qu'elle peut, avec son compagnon ou avec son fils.



31 mai 2022,  
Lac de Cordes Tolosannes, près de Larrazet, dans le Tarn-et-Garonne.



#### 4 juin. Varen

Éline vit près de la rue de la Fontaine, à Varen, depuis octobre 2021. Elle a grandi juste à côté, à Caussade. Le décès d'un de ses amis l'a poussée à quitter le lycée et à commencer à travailler. Avant Varen, elle a vécu à Toulouse où elle a suivi des formations, a effectué son service civique dans une structure circassienne, a fait du babysitting. Mais elle « n'en pouvait plus de la ville ». Elle espère être embauchée par la communauté de communes pour travailler en centre de loisirs avec les enfants, mais elle n'a pas son BAFA.

Éline ne conduit pas. Elle a payé pour ses cours de conduite mais ça traîne. Elle attend sa date d'examen depuis des mois. Si elle est embauchée, elle ira travailler à 15 kms de Varen, en vélo probablement.

À Toulouse, elle était partie avec sa bande de copains, mais ils sont revenus peu à peu dans le coin. Ils vivent tous à quelques dizaines de kilomètres les uns des autres, à Verfeil ou à Saint-Antonin. Éline aime l'été, parce que ceux qui font des études reviennent pour les vacances. Elle rencontre des potes de potes. Il y a pas mal de fêtes, les gens viennent de loin pour ça.

Elle a pris la pilule contraceptive pendant treize ans, mais elle a arrêté il y a un an. C'était son médecin généraliste qui la lui prescrivait. « Un coup de fil suffisait. » Éline est très méfiante envers la profession en général : « J'ai des "errances médicales". Les médecins ne cherchent très loin. Pendant un temps, je n'ai plus pu utiliser mon bras. On m'a répondu que c'était dans ma tête. Maintenant ça va mieux, j'ai une copine herboriste qui a commencé à me traiter. Les médecins, ils ont trop de clients, ils ont vraiment plus ce truc de soigner. On s'occupe des symptômes, pas des maladies. »

Éline n'a pas non plus confiance en la police. C'est pour ça qu'elle n'a pas porté plainte quand son petit copain l'a violée. Elle n'a pas confiance non plus en sa mère : « Quand mes parents se sont séparés, ça n'allait pas très bien, mais je voulais gérer toute seule, prendre mon temps. Un jour où on revenait de vacances, elle m'a piégée. Elle avait pris rendez-vous pour moi chez le médecin et m'a forcée à aller à son cabinet. J'ai refusé. »

Dans vingt ans, Éline se voit bien « dans une maison un peu paumée, mais dans le coin, parce qu'il y a qu'ici que c'est bien. » À Vahour, par exemple, pas loin, il y a un village d'habitations légères, des yourtes, des cabanes en bois. « Je suis vraiment à la recherche d'autonomie. Affective, sociale et matérielle. » Nous nous promenons dans le village, au bord de l'eau, pour faire des photos. Éline est très douce, et mélancolique à la fois. Je veux un lieu calme et tranquille pour la photographier.



13 septembre 2022,  
Beaumont-de-Lomagne, Tarn-et-Garonne.



13 septembre 2022,  
Extérieur de la salle des fêtes de Beaumont-de-Lomagne, Tarn-et-Garonne.

## Journal de bord - extraits

### 6 juillet. Montauban / Verfeil-sur-Seye

J'arrive, depuis Paris, en début d'après-midi, au planning familial, où déjeunent Greta, Chantal et une nouvelle femme victime de violences conjugales. Cette dernière vit au « 115 » mais est reçue à l'accueil de jour. Les bureaux sont plongés dans l'obscurité pour se protéger de la canicule qui devrait plomber le Tarn et Garonne tout le reste de la semaine.

Une heure plus tard, nous partons à bord du Solidar'ici Bus pour Verfeil-sur-Seye, où une journée spéciale est organisée. Je retrouve Alexandra, Doriane, et Éline. Le café de la Halle est encore vide. Des tracts en décorent l'entrée, dont une annonce pour une table ronde : « Préparer les enfants au monde des adultes ». Quelques femmes discutent en buvant le café. La pénurie de logements se fait sentir, mais, ici, on semble s'échanger les appartements avec une facilité déconcertante.

(...)

Mélie Fichan et Adrian Parker, de la compagnie Plan Libre, s'installent. On décide de décaler un peu l'horaire pour commencer la pièce intitulée « 12h12 » : tous les enfants du village ne sont pas revenus de la rivière où ils se rafraichissent.

Éline m'annonce qu'elle n'a finalement pas fait la demande de formation de chargée de production à Toulouse. Une décision qui lui enlève un énorme poids. « J'étais anxieuse, pas prête, je ne me sentais pas légitime ; je n'avais aucune chance, je le sentais bien. Je vais passer l'année qui vient à faire du bénévolat et des stages, et je tenterai ma chance l'année prochaine. En attendant, bonne nouvelle : le café de Varen vient de me proposer de travailler vingt heures par semaine pendant l'été. »

Le spectacle commence. Il y est question de puberté, de recettes de cuisine, de corps, de consentement et surtout de plaisir. Le public est mis à contribution — enfants et adultes dessinent sur des ardoises des pénis et des vulves. Le ton est joyeux, éducatif. Au bout d'une heure, les esprits se fatiguent un peu et l'attention se porte plus vers les pizzas cuites au feu de bois. La population déguste, tout en débriefant sur la mise en scène et la créativité du spectacle.

À 20h, nous quittons Verfeil. Éline n'a pas de fête prévue la semaine prochaine, mais elle se renseigne pour moi. Il y aura peut-être quelque chose avec le 14 juillet, entre copains.

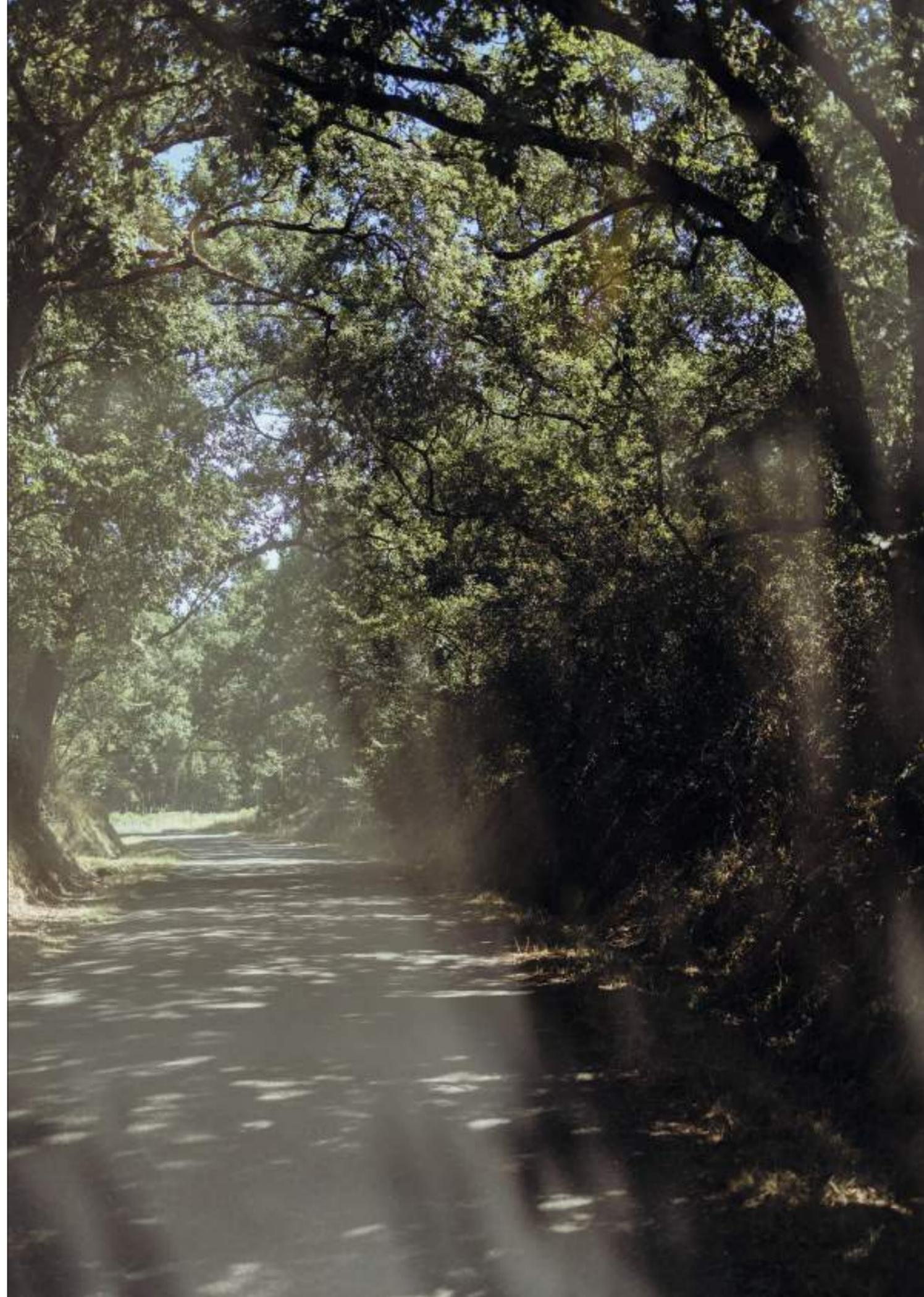


6 juillet 2022, à Verfeil-sur-Seye, Mélie Fichan et Adrian Parker de la compagnie Plan Libre présentent la pièce "12h12"

## Journal de bord - extraits

### 6 juillet. Verfeil-sur-Seye

J'ai pris quelques photos mais le processus est assez lent. C'est un rythme que je connais pourtant, pour l'avoir vécu sur d'autres projets comme celui d'« Omone », les mères coréennes. Mais c'est un rythme que je n'avais pas vécu depuis longtemps. Je réfléchis à l'empreinte carbone d'une photographie, en la rapportant à tous les kilomètres que j'ai parcourus depuis mai. C'est idiot comme pensée, car ces rencontres et ce que me livrent ces femmes est immensément précieux. Je suis toujours étonnée d'une telle intimité, d'une telle franchise. Certes, elles ne me rapportent que leur versant de leur histoire, mais c'est ça que je cherche finalement. Je ne suis pas intéressée par le contre point journalistique *stricto sensu* : leurs mots et leurs visages parlent d'eux-mêmes. Je me dis que j'essaie seulement de justifier ma frustration. Je pense que je suis arrivée à la moitié de mon projet, c'est une étape inévitable de doutes et de lassitude que j'ai déjà connue...



## Journal de bord - extraits

### 14 juillet. Saint-Nicolas-de-la-Grave

Sandra a du monde chez elle. Nous nous retrouvons près de la base de loisir de Saint-Nicolas-de-la-Grave. Le café snack est fermé. Pourtant, c'est la canicule, et c'est un jour férié.

Sandra est née à Montauban, il y a 26 ans, mais elle a surtout vécu à Castelsarrasin où elle a fait toute sa scolarité, même son BTS d'assistante de gestion, après le Bac. Comme elle n'était « pas mauvaise à l'école », elle a continué ses études en management. Une licence qui, d'ailleurs, n'existe plus aujourd'hui. Sandra « n'en a pas gardé grand-chose, même si, bien sûr, toutes les expériences apportent quelque chose et ouvrent l'esprit » (...) « C'est comme pour mon premier travail dans une banque. Je sentais que je n'étais pas du bon côté, et moi, j'ai du mal à me forcer. »

Elle poursuit : « J'avais un ami qui m'avait parlé d'un remplacement au foyer du Barradis : il s'agit d'un lieu de vie pour des personnes adultes avec un handicap psychique et mental, l'étape avant l'hôpital psychiatrique, en gros. J'ai posé ma candidature, plutôt que d'aller travailler à l'usine — il faut bien gagner trois sous, s'acheter une voiture. Ici, sans voiture, c'est compliqué ! J'ai passé une entrevue de vingt minutes, et j'ai été embauchée dès le lendemain en tant qu'agent de service logistique. » Elle rit. « Je sais, c'est large comme titre ! »

(...)

« J'y ai trouvé des personnes vraiment spontanées et vraies. Parmi les personnes « non verbales », j'ai rarement vu autant d'échanges. » Désormais, elle travaille au Foyer Duton, « à la base, en remplacement », et est parallèlement en apprentissage pour un diplôme d'État d'éducatrice spécialisée, avec une licence en sciences de l'éducation.

La jeune femme a des yeux très bleus, porte une longue frange et des tatouages égyptiens sur les bras. Elle semble humble et candide, mais à la vue de son parcours, je me dis que c'est surtout quelqu'un de positif qui a reçu pas mal d'amour, et qui en donne.

« Entre frères et sœurs — on est sept dans la famille —, on s'est tous dit qu'on allait partir un peu plus loin, et puis, finalement, on reste. Il y a la qualité de vie du coin, mais surtout on a été élevés ensemble, on est très proches les uns les autres, on est soudés. » Sandra est venue accompagnée de son conjoint et du fils de celui-ci, âgé de 19 mois. Ils se connaissent depuis le collège mais ne sont ensemble que depuis un an. Quand je leur demande s'il y en a un des deux qui a toujours été secrètement amoureux de l'autre, ils répondent tous les deux en riant : « Oui, moi ! »

Elle pose pour les portraits sur un petit pont, à proximité de sa famille : le petit est agité, Sandra lui manque.



## Journal de bord - extraits

14 septembre. Asques

Laurence m'accueille chez elle. Nous nous étions rencontrées l'été dernier. Petite femme de 52 ans, fine, aux cheveux très courts, elle vit à Asques, une bourgade à 45 minutes en voiture de Montauban.

Son intérieur est extrêmement propre, la maison est grande pour une personne seule, même si elle y vit avec sa chienne. J'entrevois un jardin tout aussi coquet à travers les portes-fenêtres du salon.

Laurence semble avoir beaucoup changé depuis notre première rencontre, elle est à la fois agitée et triste. Très vite, elle m'explique qu'en effet, en juillet dernier, elle s'est séparée de sa compagne qui la trompait. Depuis, elle s'est aussi rendue compte que cette même ex lui avait régulièrement volé de l'argent depuis qu'elles étaient ensemble. Elle m'explique que les gendarmes et les pompiers sont venus chez elle, il y a deux jours parce qu'elle avait appelé SOS Suicide, tandis qu'elle me montre les marques de leur emprise sur ses poignets.

Elle a été emmenée à l'hôpital psychiatrique de Montauban pour y passer la nuit. Depuis, elle reste chez elle, seule. Elle est suivie par le même psychiatre depuis des années, qui ne « diagnostique rien d'autre qu'une grave dépression ».

Je manque de mots, je ne suis pas assez équipée pour faire face à tant de détresse. Je lui expose à nouveau mon projet, mais compte-tenu de l'été qu'elle vient de passer (et au regard sa vie), mes questions relatives à la santé féminine sont pathétiquement hors de propos.

Laurence va mal, mais elle a envie de parler. Elle est née à Madagascar, son père était militaire. Elle a grandi au Sénégal, et dans d'autres pays d'Afrique. Elle vit dans le coin depuis une trentaine d'années. « J'ai vécu beaucoup de souffrances. Je suis très triste, vous savez. »

Toute sa vie, Laurence « n'a eu que du malheur. »  
« Je ne suis jamais tombée sur les bonnes personnes. Que des relations toxiques. »

Être homosexuelle dans le coin n'est pas facile non plus. « Déjà, pour rencontrer quelqu'un, c'est compliqué. Avant, aussi, on me regardait différemment, on me posait des questions vraiment nulles lors de dîners, comme « Tu préfères faire l'homme ou la femme ? Tu fais des plans à trois ? » Mais de toute façon, maintenant, je ne sors plus, je ne vois plus personne. »

Bien sûr, Laurence voudrait partir, refaire sa vie au bord de l'océan Atlantique ; mais à ce souhait, sa mère lui répond : « Et nous ? »

Alors, pour l'instant, Laurence reste à Asques, même si ses voisins et ses amis ne lui parlent plus, suite à une « embrouille avec la nièce de ma voisine qui a colporté des choses fausses à mon égard ». Son récit se perd dans la fumée de ses cigarettes roulées, et dans les sanglots réprimés dans sa gorge. Elle ne part pas, mais elle y pense tout le temps. « Tous mes meubles sont sur Leboncoin. »

La pluie s'arrête. Nous sortons dans le jardin que Laurence a planté et décoré elle-même. Le portrait que je prends d'elle est lumineux, elle se tient tellement droite, le regard très franc. On devine même une esquisse de sourire que je ne peux pas lui demander d'ôter de son visage. Je ne sais pas encore s'il s'agit d'une photo réussie ou ratée. Reflète-t-elle qui elle est, malgré elle — une survivante avec une force de vivre considérable ?

Je conduis dans la campagne inondée de cette fabuleuse lumière d'or, celle du soleil après l'orage. Je repense à des journées similaires où l'on est assommé d'une infinie tristesse. Je fais quelques photos de la route, en essayant de penser rationnellement.







Jean Larive

# *Au milieu coulerait la Drôme*

**V**itale et naturelle, l'eau façonne depuis toujours nos paysages, nos modes de vie et nos activités de productions ou de loisirs. Mais le réchauffement climatique menace les anciens équilibres. Au printemps et à l'été 2022, le temps d'une période exceptionnellement chaude et sèche, j'ai photographié, dans la vallée de la Drôme, les cycles de l'eau et les liens quotidiens, parfois intimes, qui nous lient à elle. J'ai souhaité accompagner au plus près les responsabilités nouvelles qu'imposent sa gestion et sa préservation mais, avant tout, témoigner des sensations intemporelles que procurent son abondance... ou son absence.

Paysage de marais qui, sous le col de Cabardes, constitue le site de naissance de la rivière Drôme.





**D**imanche 8 mai. Après avoir suivi ce matin un groupe de « citoyens-nettoyeurs » de la rivière, je décide d'aller me poser au marais des Nays. En ce début d'après-midi, il n'y a que deux voitures sur le parking. La promesse d'un moment de calme. Je m'engage sur le sentier. Boisé, le marais me fait immédiatement entrer dans une autre dimension, introspective et naturelle. Où ai-je lu que « le temps est la matière même du monde » ? La formule remonte à mes années Lumières, sans doute. Bergson, peut-être ? Elle me ramène à mes perceptions du moment : les babilllements du ruisseau, le croassement d'une mare, le froissement léger des branches, et le chœur infini des oiseaux, ou celui du coucou m'entraînent dans une série d'allers-retours entre mes souvenirs d'enfance et la réalité présente. Une carte du site, sur un chevalet de bois, représente des espaces et des sentiers sans que je parvienne clairement à les lire autour de moi. Ici, une fourche qui n'est pas sur la carte, là, la dénomination d'une espèce végétale que je ne parviens pas à reconnaître. Un peu au hasard, mes pas me conduisent à un poste d'observation.

La structure de bois est percée d'ouvertures à l'ouest, sur le côté qui regarde vers une vaste zone à découvert où s'écoulent les eaux du marais. Un cartel indique que des castors y ont élu domicile. Un couple et leur chien m'ont rejoint, jettent un œil, puis repartent. Et le calme revient. Je reste là un bon moment, dans mon sténopé à ciel ouvert, à contempler la beauté du lieu ; le jaune passé des joncs, le nuancier des verts printaniers – du plus tendre au plus foncé –, le bleu voilé des montagnes au loin, ou celui, plus sombre, de l'orage qui approche. J'imagine, comme souvent, les variations d'intensité et de gris que produiraient ces teintes sur un film noir et blanc. Je ne fais pas de photo, pas encore. J'ai beaucoup rencontré, discuté, planifié, cette semaine. Je crois que je reprends mon souffle. Ou plutôt qu'il me faut ce temps de retour à la nature elle-même. D'imprégnation du territoire. Regarder et regarder encore, pour commencer à voir un peu.

Extrait de mon journal de bord inachevé



Tatouage au bras d'une baigneuse, dans les eaux de la Comane, le 1er août 2022.



Un groupe d'adolescents se tient en retrait de la fête de la Saint-Jean, à Saillans, et observe de loin les festivités en bord de rivière.



Terre et vase craquelées par la sécheresse au fond d'une mare. Un phénomène apparu très précocement sous l'effet conjugué d'une faible hauteur de nappe et de températures élevées en surface.



Une carcasse d'automobile dans le lit asséché d'un ancien affluent du Bez. Crues et sécheresses découvrent régulièrement d'anciens dépôts d'ordures. Ce type de découverte doit être renseignée auprès des mairies concernées.





< Cône de déjection par où transitent les pierres qui formeront, en aval, les galets du lit de la Drôme. En cas de fortes précipitations, ces zones présentent des risques de coulées torrentielles d'eau et de pierres.

Des poissons morts asphyxiés jonchent le lit asséché de la rivière Drôme en amont du seuil de Livron-Loriol.



Jeune baigneuse à la piscine municipale de Die.



Scène de baignade à la piscine municipale de Die où les nageurs sont aussi venus chercher l'eau qu'ils ne trouvaient plus dans la Drôme.



Un campeur-festivalier de l'Open Festival Canoë dialogue au téléphone tout en se déshabillant. Il s'apprête à se baigner dans la rivière Drôme, sous l'emblématique profil de la montagne des Trois Becs.



Malena et Camille prennent un bain de soleil dans les rochers qui bordent la rivière Comane. Ils sont revenus s'installer dans le Diois après avoir beaucoup voyagé.



Alexandre Mora, maraîcher bio à Eurre, passe sous le jet de son asperseur pour observer ses rangées de légumes.



Un pivot, longue rampe d'arrosage pivotante, sur un champ de blé récemment moissonné.





< Une mère et son fils traversent une parcelle de leur jardin potager, en marge du nettoyage de rivière qu'ils viennent d'effectuer à proximité.

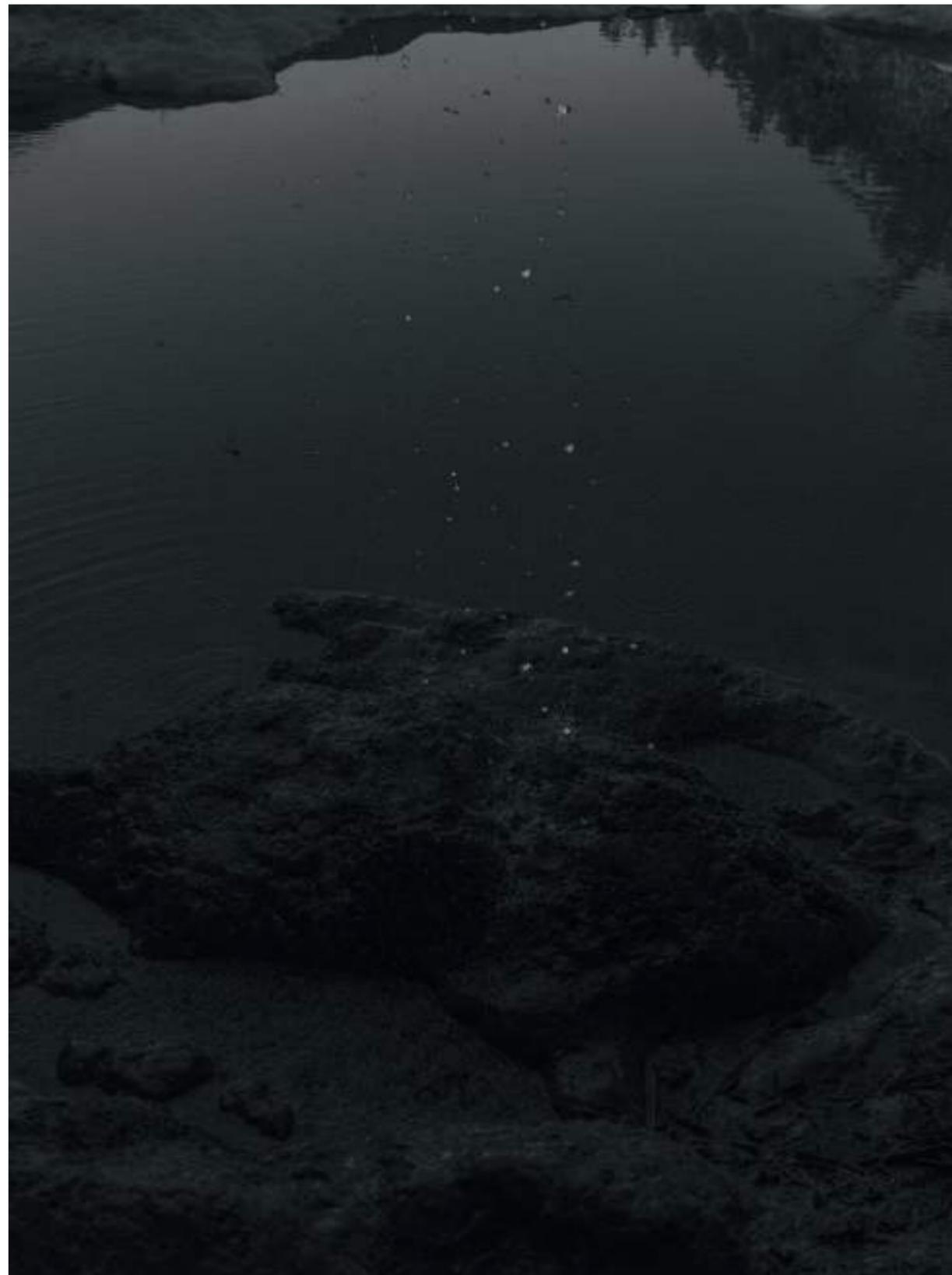
Jean-Louis Landru, sourcier et radiesthésiste, cherche de l'eau souterraine dans un jardin, à l'aide de ses instruments: plan, pendule et règle graduée.



Emmanuelle Mounier, femme-médecin, accompagne au tambour son compagnon Jena pendant qu'il se recouvre le corps de boue. La mue est un rituel de passage, de purification et de renaissance par l'eau.



Jean-Louis Landru, sourcier et radiesthésiste, a tracé au sol un repère pour un futur forage. Selon lui l'eau se trouve là, à 10m50 de profondeur, sous pression et avec un débit de 1 100 litres/heure.



Bientôt tarie, la cascade d'Aigubelle n'est plus qu'un mince filet d'eau.



Jérôme Duval, observateur de cours d'eau du syndicat mixte de la rivière Drôme, effectue des mesures de débit dans la rivière Drôme.



Jérôme Armand, conservateur adjoint de la réserve naturelle des Ramières, lors d'une mission de suivi des espèces de libellules dans le biotope particulier des Freydières, des sources alimentées par la nappe d'accompagnement de la Drôme aux eaux froides et limpides.



Salariés et adhérents-bénévoles de la Fédération de pêche de la Drôme réalisent une pêche électrique d'inventaire afin de déterminer les causes d'une baisse de population de truites fario constatée dans la Gervanne.



Au niveau de l'assec de la rivière Drôme, près de l'une des dernières mares, Lucille Beguin, conservatrice de la Réserve naturelle nationale des Ramières, et Jérôme Armand, son adjoint, veillent au milieu de la nuit sur 27 précieux spécimens d'Aprons, espèces protégées menacées d'extinction. Cette pêche de sauvetage a été co-organisée par l'Office français de la biodiversité, la Fédération de pêche de la Drôme et la Réserve naturelle des Ramières, où les poissons ont été par la suite relâchés.



Fleurs et herbes séchées couvraient ce lieu dès le mois de mars, en rive droite de la rivière Meyrosse.



À la recherche de débris, un nettoyeur bénévole se déplace sur les berges du Bez, principal affluent de la Drôme en haute vallée. >

Livron-sur-Drôme, juillet 2022.  
Traces de pas d'une employée sur le sol poussiéreux d'une marbrerie. Dans cette entreprise familiale, les restrictions d'eau peuvent atteindre 50% certains étés, faisant courir un risque sur la pérennité de l'activité.





IB est un jeune homme du 77 (Seine-et-Marne). Il a 20 ans et a été incarcéré deux ans auparavant pour un délit qu'il nie avoir commis. Il a effectué un an et demi de détention à Nanterre. Puis, il a été placé sous contrôle judiciaire avec port obligatoire du bracelet électronique, le 02 juin 2022. Je le rencontre le lendemain de la fin de sa peine. IB veut écrire pour raconter son calvaire, il a peur des images, et de ce qu'elles véhiculent.



# SORTIE SÈCHE

GUILLAUME BINET

Albert Camus disait : « On juge une société à l'état de ses prisons. » On devrait la juger aussi à l'aune des succès de réinsertion. La loi du 22 juin 1987 précise que le service public pénitentiaire a pour mission de favoriser la réinsertion sociale des personnes qui lui sont confiées par la justice. En 2019, 98 962 personnes sont sorties de prison ; 60 % des libérés récidivaient dans les cinq ans après leur libération.

Je suis allé à la rencontre d'anciens détenus pour comprendre comment, avec qui, et avec quels moyens, la liberté était retrouvée. Comprendre quel est leur parcours au quotidien.

La prison engendre des effets psychosociaux d'autant plus graves que la peine est longue. Ils ont encore été aggravés par la crise sanitaire. « On n'avait plus aucun contact avec l'extérieur, notre linge n'était même plus lavé, la solitude était plus terrible encore. Si une permission nous était accordée, dix heures de sortie étaient suivies par quatorze jours d'isolement, au mitard », m'a confié Karim, en

attente de jugement à la maison d'arrêt de Nanterre. La sortie n'est jamais assez préparée. J'ai rencontré Jean-Louis, sorti après dix-neuf ans d'enfermement avec simplement quelques centaines d'euros cantinés en poche. On sait que les sorties sèches, ainsi qu'on les appelle dans le jargon pénitentiaire – les libérations sans aménagement de peine –, augmentent de façon importante le risque de récidive. Les textes imposent, depuis 2014, un aménagement progressif de la sortie. Mais dans les faits, 80% des détenus subissent encore les sorties sèches.

J'ai voulu comprendre comment on appréhende le retour dans la société. Que deviennent ces hommes et ces femmes après avoir purgé leur peine ? Sont-ils pardonnés ? Ont-ils droit à une véritable seconde chance, comme on aimerait le penser ? Pour le découvrir, j'ai été à la rencontre de détenus ou d'anciens détenus qui ont bien voulu se confier. Certains m'ont parlé de leur avenir, dehors, quand d'autres, sortis depuis longtemps, m'ont expliqué ce qu'ils avaient laissé à l'intérieur.





## ROGER HORAR

### Centre de détention de Salon-de-Provence

---

Roger, qui purge une longue peine, fait partie du groupe de prévention au suicide, créé par la Croix Rouge Française, qui permet simplement d'identifier, auprès de l'administration, les détenus dépressifs. Dans les faits, par manque de moyens, le rôle de ces « veilleurs » est d'abord d'assurer un accompagnement psychologique aux personnes nécessiteuses.



## HICHEM BOUZAANI

### Centre de détention de Salon-de-Provence

---

Hichem était en deuxième année de Lettres Modernes. Pour une attaque à main armée et quelques autres méfaits, il a écopé de onze ans de prison. Incarcéré il y a six ans, il a aujourd'hui 27 ans. Sa première permission de sortie date seulement de novembre dernier.

« Je suis sorti en novembre pour la première fois depuis 6 ans. Le monde avait changé (...) Si mes parents et ma petite amie ne me soutenaient pas, je pense que j'aurais peur de la sortie (...) J'habitais dans les quartiers nord de Marseille. Maintenant, je vais tenter un aménagement de peine, et travailler avec l'association Wake Up Café. »



## **BERNARD BRAVO**

### **Centre de détention de Salon-de-Provence**

---

Bernard Bravo est un littéraire. Lauréat d'un prix de l'Académie Française, il gère la librairie et a accès à un ordinateur. Il distille ainsi aides et conseils juridiques aux autres détenus.

« La sortie s'appréhende dans les deux sens du terme. Elle se prépare, elle est crainte ».





Centre de détention de Salon-de-Provence

A high-angle photograph of a person standing on a dark, jagged rock formation that juts out into the sea. The person is silhouetted against the bright, shimmering water. The ocean is a deep teal color with white foam from the waves crashing against the rocks. The sky is not visible, but the lighting suggests a bright, sunny day. The overall mood is contemplative and serene.

# À l'école de la mer

OLIVIER JOBARD



<< Mohamed Afroul, afghan, est en terminale CGEM, option pêche, au lycée professionnel maritime de Saint-Malo. Il a vécu deux ans dans un bunker abandonné avant d'acheter, en 2021, un petit voilier dans lequel il vit à plein temps, au Port Vauban de Saint-Malo. Il espère devenir patron de pêche.

< Francis Merle, congolais, a immigré en France en 2019. Il est élève boursier et pensionnaire en Bac Pro CGEM (conduite et gestion des entreprises maritimes) option pêche, à Nantes. Il profite des vacances scolaires pour se faire embaucher au port de la Turballe. Sur le chalutier « Jeanne-Hélène », il est payé en fonction de la pêche.

Une nouvelle génération de marins-pêcheurs s'apprête à prendre la mer. Ce n'est plus celle des enfants de pêcheurs, formés dans le savoir familial. Ils sont aujourd'hui rejoints par d'autres jeunes qui se retrouvent en apprentissage au gré des hasards de la vie.

Ensemble, ils devront apprendre à faire corps : devenir marin-pêcheur tient d'une conversion identitaire. Je suis admiratif des travailleurs de la mer, qui sont toujours dans un monde à part. Un monde emblématique d'une tradition de courage ancrée dans la société française, avec une forte dimension symbolique : celle de l'aventure, du risque et du sauvetage inconditionnel en mer.

Je travaille sur les questions migratoires depuis bientôt trente ans. En 2021, je suis allé à Piriac-sur-mer pour documenter les premiers pas en France d'Afghans, les frères et sœurs de mon filleul républicain. L'un d'eux m'a raconté une

histoire qui circulait comme une légende : un Afghan avait choisi de devenir marin-pêcheur. Ça me semblait irréel qu'un jeune venu d'un pays sans mer, qui n'avait connu de la navigation que leur périple clandestin, puisse vouloir devenir marin. J'ai été détrompé lorsque j'ai rencontré Mohamed Afroul, un Afghan de 19 ans en formation à Saint-Malo. Il m'a emmené dans son univers dur et poétique. Mohamed a été fasciné par l'océan, dès son arrivée en France. Il s'est pris à rêver de marine militaire : « Un bateau c'était pour partir loin de mon frère violent. C'était le prestige et la liberté. » Faute de passeport français, il s'est retrouvé en section pêche à Saint-Malo.

Chaque année, la dizaine de lycées maritimes professionnels français accueillent quelques jeunes immigrés en CAP et Bac Pro. Ces grands adolescents n'ont, pour la plupart, aucune expérience maritime.

Francis Merle, originaire du Congo, rêvait d'être vétérinaire. Mais une fois arrivé en France, il a été orienté vers la mer, un secteur qui manque de main d'œuvre dans sa région.

Keyssy Yvart-Gin est l'une des rares enfants de pêcheurs au lycée de Boulogne-sur-Mer. Une taiseuse. Elle a grandi avec les deux valeurs cardinales de la pêche : la ponctualité et le travail. Elle a en mémoire le récit des heures fastes : quand la pêche ramenait vraiment l'argent à sa famille défavorisée. « Je suis tellement bien en mer que, quand je rentre, j'ai le mal de terre, j'ai la tête qui tourne. »

Ces trois jeunes ont ce point commun d'être entrés en lycée maritime avec l'espoir de sortir de leur précarité et d'adoucir un parcours parfois cabossé.

Francis et Mohamed sont confrontés à un double défi : intégrer l'univers marin, dans un pays à l'opposé du leur. Le premier stage de Francis a été une intronisation par l'épreuve physique. Le froid et l'humidité de la nuit, la houle. Le mal de mer. Il souffre mais ne lâche rien. « J'ai réussi à développer de nouvelles qualités pour apprécier le



métier de marin. La mer enseigne une philosophie universelle. »

Mohamed avait dix ans lorsqu'il a été emmené par ses frères pour fuir une sanglante vendetta familiale en Afghanistan. Il a d'abord vécu quatre ans de clandestinité en banlieue parisienne. Une fois régularisé et établi seul à Saint-Malo, Mohamed a squatté un vieux bunker. Au bout de deux ans, il s'est aménagé un petit voilier amarré au port. « La mer est un instinct de liberté, une sensation d'autre chose. »

Keyssy, elle, a vu son grand-père et son père partir en pleine nuit, revenir à des heures indues. Repartir parfois pour des semaines. La vie familiale ne tournait qu'autour du rythme de la mer, jusqu'à ce que les hommes soient contraints d'arrêter. Lors de son premier stage, Keyssy a enfin pu éprouver son endurance. « J'étais pressée de repartir. Pour nous, notre bureau, c'est la mer. C'est comme un rêve, c'est tellement beau, on s'y sent bien. »

Les apprentis sont formés au lycée par d'anciens marins, et en mer, par les patrons des chalutiers. Cette transmission est indispensable pour se dire marin-pêcheur. Si chacun s'appriivoise, c'est l'espoir d'une embauche. La rémunération « à la part » cimente la relation avec le patron, encourage la coopération. Elle est, aujourd'hui encore, et malgré la prise de risque, un facteur clé d'intégration.

« Lorsque je regarde la mer, certes le danger est présent, estime Francis. Tout a un prix. Mais ça me plaît car la mer fait de moi un homme. Elle me permet de me construire un avenir. »



Francis Merle est pensionnaire au lycée maritime Jacques Cassard de Nantes, car sa mère habite à l'autre bout de la France.

Keyssy Yvart-Gin est en première année de CAP Matelot, au lycée professionnel maritime de Boulogne-sur-Mer / Le Portel. Après une scolarité difficile, Keyssy dit avoir trouvé sa voie. Elle est la seule fille de sa classe.

Francis Merle : « J'ai réussi à développer de nouvelles qualités pour apprécier le métier de marin. La mer enseigne une philosophie universelle. »

Mohamed Afroul : « Mon premier stage sur un bateau fileyeur était très dur. Vingt heures de travail par jour. Je me suis dit: mais c'est quoi ce métier, c'est de l'esclavage ! »







< Mohamed Afroul : « Je voulais être loin de mon frère. Un jour, j'ai vu un bateau à la télé et je me suis dit : pourquoi pas. »

*« Lorsque je regarde la mer, certes le danger est présent. Tout à un prix. Mais ça me plait car la mer fait de moi un homme. Elle me permet d'être payé et de me construire un avenir. »*

Francis Merle





< Francis Merle : « J'ai l'impression que le mal de mer est le prix à payer pour mes convictions sur la protection des animaux que j'ai transgressées. »

*« Les qualités pour être un bon marin : être soi-même dans sa totalité, être sage, apprécier l'instant présent comme si on l'avait toujours désiré. Il faut de l'honnêteté, et l'amour du travail bien fait. »*

Francis Merle



*« Quand je regarde la mer, je me dis : putain, t'es un ouf.  
Quand tu as le mal de mer, tu ne penses qu'à débarquer. »*

Francis Merle



*« Lors de mon stage en mer, j'étais pressée de repartir.  
Je comptais les jours avant de repartir en mer.  
Notre bureau, c'est la mer. »*

Keyssy Yvart-Gin



Keyssy Yvart-Gin effectue son stage en mer à bord du fileyeur « Jérémy-Florent II », au large de Boulogne-sur-Mer. Durant un mois, six jours sur sept, elle embarque à minuit et rentre à 15h00.

*« La mer, c'est comme un rêve.  
C'est tellement beau, on s'y sent bien.  
En gros, c'est ma vie. C'est mon monde. »*

Keyssy Yvart-Gin



*« Je suis tellement bien en mer que quand je rentre, j'ai le mal de terre, j'ai la tête qui tourne. »*

Keyssy Yvart-Gin





Échafaudage dans l'église Saint-Nicaise de Rouen, qui permet de consolider une aile de l'édifice sujette à de possibles effondrements.

# Dieu n'habite plus ici



**Retranscription architecturale et sociale  
de la mutation du religieux**

Délabrement, transformation et renaissance  
des églises de France

**Chloé  
Sharrock**



Signes de dégradation et d'usure dans l'église Notre-Dame de Clignancourt à Paris.

L'année 2021 voit, pour la première fois de l'Histoire, le nombre de croyants en France passer en dessous du seuil des 50%, une dynamique portée par l'effritement du catholicisme. Conséquence directe, les édifices religieux sont peu à peu désertés et tombent doucement dans la décrépitude.

Déjà, en 2015, la conférence des évêques de France, présentant l'enjeu, avait organisé un groupe de réflexion intitulé « Les églises, un nouvel enjeu pastoral », thématique remise sur le tapis deux ans plus tard lors d'un colloque à Paris au Collège des Bernardins, l'un des hauts lieux théologiques européens. En vain : les messes continuent de résonner dans des églises de plus en plus vides.

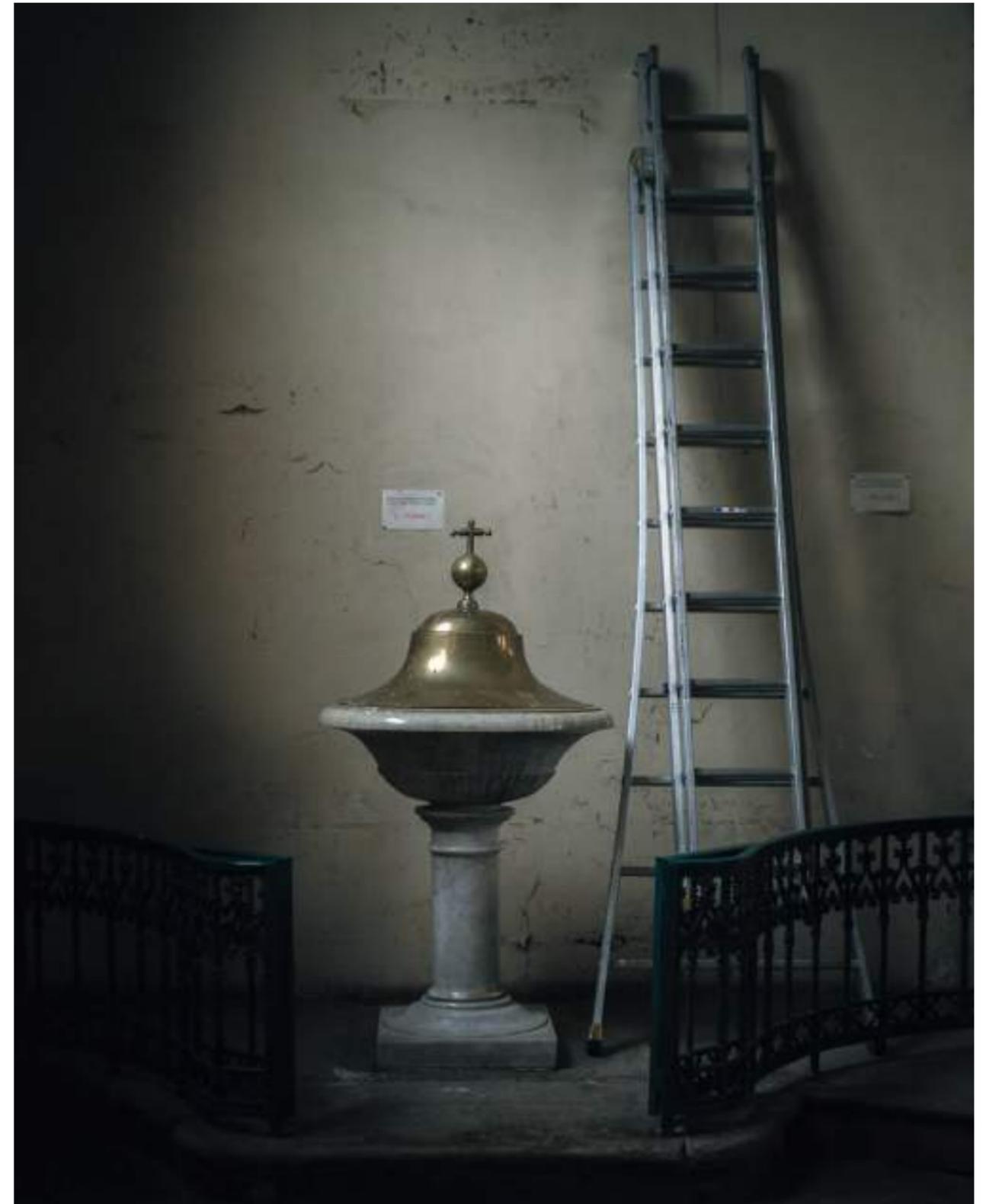
Pour de nombreux chrétiens, la vente d'une église se vit comme un véritable sacrilège, mais certains prêtres poussent leurs fidèles à percevoir ces mutations comme une contribution au développement des territoires, permettant à l'édifice d'exister en dehors du culte eucharistique. Des activités associatives se déroulent ainsi au sein de certaines églises. Un premier pas vers leur sécularisation, tout en conservant des valeurs communes.

Du côté de la loi, l'article 1222 du Code de droit canonique stipule que « si une église ne peut en aucune manière servir au culte divin et s'il n'est pas possible de la réparer, elle peut être réduite par l'évêque diocésain à un usage profane qui ne soit pas inconvenant ». S'il faut donc, pour la toute

→

Une statue, fortement usée, a été enlevée du chœur de la cathédrale Notre-Dame de Rouen lors de l'important chantier de restauration des voûtes des parties hautes qui durera quatorze mois.





Des ouvriers décrochent un tableau du Chemin de Croix de l'église Notre-Dame de l'Assomption de Montville, en vue des travaux de rénovation de l'édifice. La plupart des objets de culte seront entreposés hors de l'édifice le temps des travaux, jusqu'en 2024.



Le tableau du Chemin de Croix, dans l'église Notre-Dame de l'Assomption de Montville, est recouvert d'un drap afin de le protéger lors de son déplacement hors de l'église, le temps des travaux.

première vente, l'accord des autorités religieuses, celui-ci n'est cependant plus nécessaire pour les ventes suivantes, laissant alors place à d'étonnantes transformations parfois bien loin des préceptes catholiques. Boîte de nuit ou bar, habitations privées, centres d'art, les reconversions sont aussi nombreuses que variées. C'est de ce phénomène que j'ai décidé de m'emparer pour la Grande commande de photojournalisme.

Ce projet s'inscrivait dans la continuité parfaite des thèmes qui ont toujours été chers à mes yeux : la religion et son patrimoine. Longuement influencée par mes études en histoire de l'art – dans lesquelles l'étude d'architecture religieuse et celle de tableaux bibliques de grands maîtres était centrale –, mon travail s'est porté sur la question du religieux, en France ou dans le monde durant toute la première partie de ma jeune carrière.

Encore aujourd'hui, je pénètre dans une église comme on entrerait dans un musée, le souffle court et l'œil alerte, à la différence près que, dans une église, Dieu seul sait sur quelles œuvres on peut tomber.

À l'architecture parfois somptueuse se mêlent tableaux et sculptures de toutes les époques et de tous les styles. Et il n'est pas rare qu'une déambulation hasardeuse nous mène par chance devant le tableau inespéré d'un grand maître. Rien qu'à Paris, certaines églises abritent des Delacroix ou des Rembrandt méconnus, devant lesquels fidèles et visiteurs passent sans même les voir.

Ce projet se devait d'être une réflexion sur les mutations religieuses qui opèrent en France, mais aussi – il faut bien l'avouer –, d'être une exploration plus personnelle et égoïste de ces lieux de culte qui m'ont toujours tant fascinée sur le plan esthétique. Athée, j'ai comme seule religion la beauté de l'art créé spécifiquement pour ces édifices.

→



Une messe, à laquelle assiste une quinzaine de personnes, est célébrée dans la cathédrale Notre-Dame de Rouen. Une large bâche sépare les fidèles de la zone en travaux, tandis que l'édifice présente des signes de vétusté.



Un filet, disposé au plafond de la nef de la cathédrale Notre-Dame de Rouen, permet de contenir d'éventuelles chutes de débris, alors que l'édifice est fragilisé par l'usure du temps et divers sinistres passés.

Mais, ironie du sort, au moment de réaliser ce projet, un événement personnel violent me fit perdre foi en la beauté du monde, jusqu'à ne plus trouver le moindre réconfort dans ces déambulations silencieuses, parmi ces toiles somptueuses si joliment décrépées.

Alors que je voulais documenter la perte de foi en France, j'expérimentais moi-même ma propre perte, et je dus tourner le dos à tout ce qui, auparavant, me réconfortait. Les églises me parurent soudainement trop belles, trop silencieuses, trop solennelles, comme une insulte à la réelle violence du monde qui se jouait au dehors. J'ai photographié froidement des églises reconverties qui semblaient avoir perdu de leur âme et de leur superbe, et qui ne faisaient que renforcer alors l'image froide que je me faisais de l'entièreté de mon monde. Mon corps semblait lui-même partager cet avis puisque je fus frappée de fièvre violente lors de deux des plus importantes sessions de reportage prévues pour ce projet.

Alors, après ce projet, ironiquement, voilà que, moi-même, je désertais les églises.



Porte condamnée depuis la reconversion de l'édifice religieux en musée. Le musée Le Secq des Tournelles est situé dans le quartier Vieux Marché-Cathédrale de Rouen, cité connue comme « la ville aux cents clochers ».



L'Autel, un appartement locatif dans une chapelle du XIIIe siècle, appartient à un particulier qui a effectué la reconversion dans les années 2000. Il est proposé pour des cours séjours ou pour des tournages de films, certains historiques, d'autres pornographiques, et comprend un jacuzzi et un sauna dans l'ancienne crypte de la chapelle.



Musée le Secq des Tournelles à Rouen, dans l'ancienne église Saint-Laurent datant du XVe siècle. L'édifice est classé monument historique depuis 1914 et abrite aujourd'hui ce musée dédié à la ferronnerie.



Des caméras de surveillance et des éclairages modernes habitent le musée le Secq des Tournelles, à Rouen.



Un mur de béton dans la nef de l'église Saint-Laurent abritant dorénavant le musée Le Secq des Tournelles, à Rouen. L'espace a été totalement repensé par l'architecte rouennais Lucien Lefort, qui a aussi réalisé d'importantes rénovations (portes et cloisons, reprise en sous-œuvre, refenestrages, balustrades et escaliers, etc).



Entraînement des équipes de rugby de Buzançais et d'Issoudun.

# Pascal Maitre



## LE SPORT malgré tout

L'importance du sport amateur dans la société française est immense. Un Français sur six est licencié dans une fédération sportive. L'économie du sport amateur représente 20 milliards d'euros par an, et plus de trois millions de bénévoles œuvrent dans les clubs et les associations. Sans eux, il n'y aurait pas de sport amateur possible.

Beaucoup pratiquent pour se retrouver entre copains, refaire le monde, se lancer des défis et partager des émotions ; c'est aussi un moyen d'intégration.

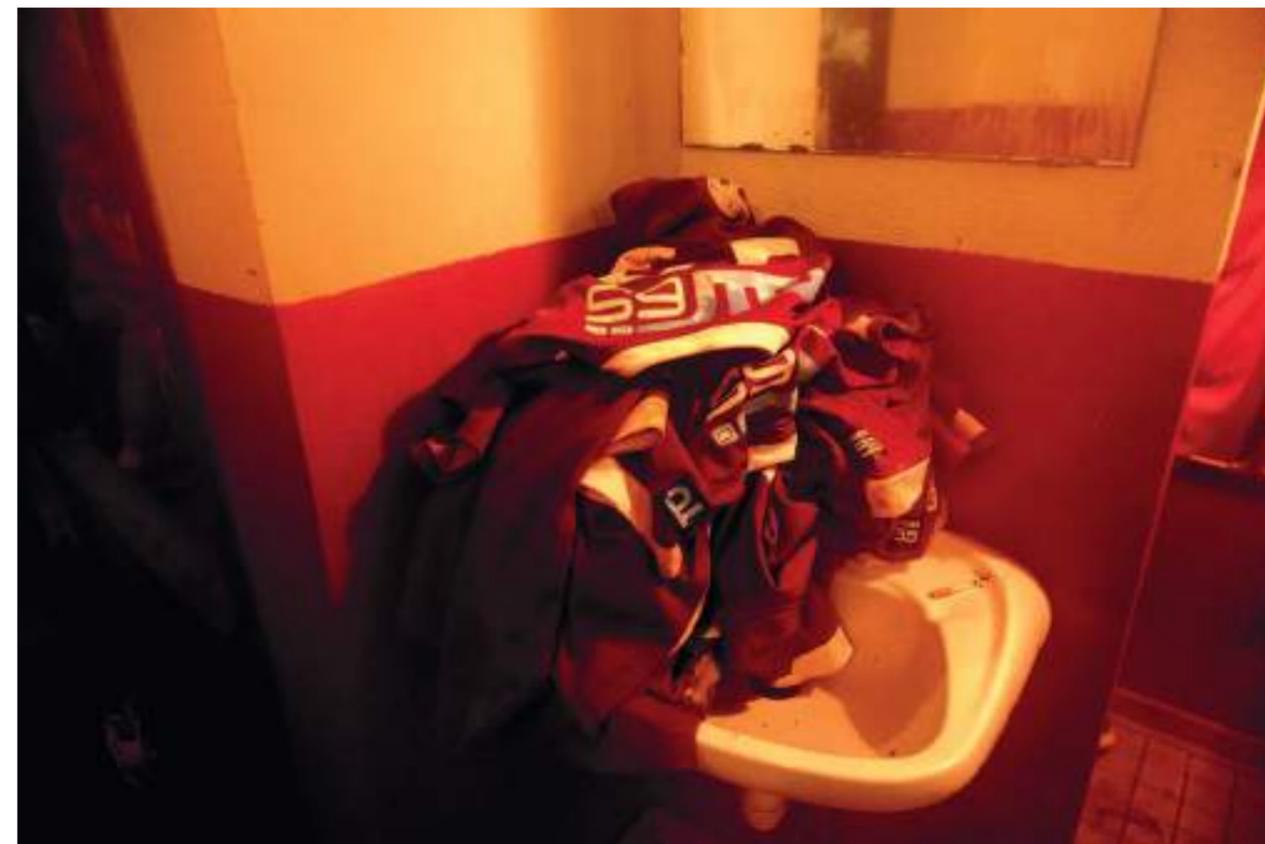
C'est grâce à ces clubs amateurs que vont éclore des Kylian Mbappé, des Antoine Dupont.

J'ai été très heureux et ému d'effectuer ce travail photographique. Me rendre l'hiver à Goudelin, en Bretagne, le soir, dans le froid, pour rencontrer ces footballeurs amateurs qui s'entraînent durement, ou voir, les samedis après-midi, les éducateurs surmotivés s'occuper des enfants qui rient, pleurent, crient, avec les mamans qui les encouragent de tout leur cœur depuis le bord du terrain. Tout cela m'a touché profondément.





L'équipe de rugby de Buzançais joue contre Esvres et gagne 17 à 12.



L'équipe première de  
Castelnau-Magnoac,  
club qui a formé Antoine  
Dupont, le capitaine de  
l'équipe de France de  
rugby, se prépare avant son  
match contre Masseube.



Les joueurs de réserve de  
Castelnau-Magnoac, se  
préparent mentalement  
avant leur match.

Mais ce qui m'a encore plus touché, c'est de retourner à Buzançais, la ville de mon enfance ; de retrouver les vestiaires et le terrain où j'ai commencé l'école de rugby, à l'âge de 12 ans. Le rugby a été une de mes grandes passions. J'y ai joué pendant dix-huit années, dans le club de ma ville.

Ce club, et le rugby, ont été mon école de vie.

J'y ai appris l'effort physique, le courage, la solidarité, les immenses joies, et mes plus grandes rigolades ! Mais, aussi, mes premières grandes peines, lors des enterrements de coéquipiers, partis trop jeunes à cause d'un accident de voiture, ou après un suicide. Le rugby est un monde où l'on croise les hommes les plus fous, sans peur et sans limites.

J'ai aussi passé quatre jours à Castelnau-Magnoac, dans le club de rugby qui a formé Antoine Dupont. Quatre jours formidables, dans un club chaleureux où, le dimanche, les anciens joueurs préparent quatre cents repas d'avant-match pour les spectateurs. J'y ai vu plus de 1 500 personnes assister au match, dans un village de 780 habitants !

Et puis j'ai assisté, après le dur combat sur le terrain, à la réception d'après-match, cette fameuse troisième mi-temps pendant laquelle les joueurs, les amis, les dirigeants et les très belles filles de l'équipe féminine partagent un moment unique de rires, de conversations et de chants, un moment si gai qu'il m'a arraché des larmes.

Dans une période où l'on a tendance à dramatiser, et à jouer sur les peurs des gens, être témoin de toute cette vie pleine de joie et de liberté était réconfortant.

J'ai essayé de faire de mon mieux pour rendre hommage à ce sport amateur qui m'a tant donné !





Toutes les générations assistent au match opposant l'équipe de rugby de Castelnau-Magnoac à celle de Masseube.



L'équipe de rugby de Buzançais gagne contre Esvres 17 à 12.

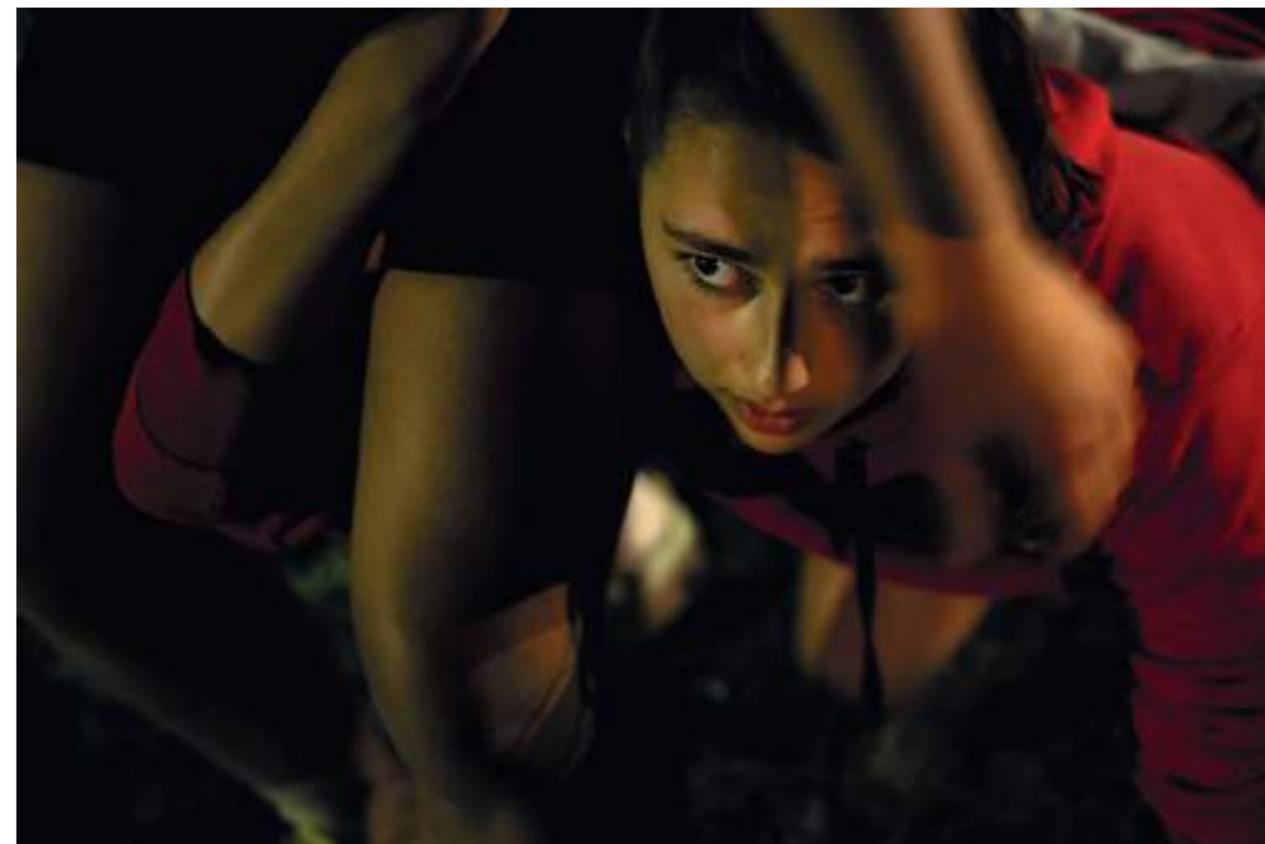




< Castelnau-Magnoac, 780 habitants,  
et 1 500 spectateurs lors du match  
opposant l'équipe locale à Masseube.



L'équipe première  
de rugby de  
Castelnau-Magnoac  
fête sa victoire avec la  
traditionnelle troisième  
mi-temps.



Entraînement du vendredi soir de l'équipe féminine de rugby « Las Pépitas du Piémont Pyrénéen » de Castelnau-Magnoac.



Entraînement des équipes de rugby de Buzançais et d'Issoudun.







# CULTES CONGOLAIS DE FRANCE

KIMBANGUISTES | CATHOLIQUES  
ÉVANGÉLIQUES | NGUNZA

STÉPHANE LAGOUTTE



**Église kimbanguiste,** paroisse de Montreuil. Culte du dimanche avec l'église de Jésus-Christ sur la Terre par son envoyé spécial Simon Kimbangu (E.J.C.S.K). L'église kimbanguiste est une église chrétienne de type prophétique fondée le 6 avril 1921 par Simon Kimbangu à Mbanza Nkamba en RDC. Elle revendique aujourd'hui 32 millions d'adeptes dans le monde, dont quelques milliers en France.

**I**ls sont environ un million d'évangéliques en France et plus de 2 500 de leurs églises parsèment le territoire. Phénomène en croissance, elles ont bénéficié des flux migratoires très croyants de l'Afrique subsaharienne vers l'ancienne puissance coloniale. Chez ces personnes éloignées de leurs racines, la quête de sens et le besoin d'appartenance communautaire sont des éléments souvent nécessaires à l'équilibre individuel. Immergé dans la communauté congolaise de France, j'ai été amené à considérer d'autres formes de cultes qui interrogent la place de l'identité et de la tradition. De l'enseignement aussi. Qu'il relève de l'animisme issu de croyances immémoriales, comme dans la religion Ngunza, ou qu'il soit né durant la période coloniale comme le Kimbanguisme, le culte congolais revêt souvent une forme de résistance face à l'envahisseur. Ses adeptes, en France, ancien pays colonisateur, évoluent dans la multiculturalité. Les dimanches, en banlieue des grandes villes, dans les



interstices de notre urbanité, les hangars en tôle des zones industrielles deviennent des lieux de vie et de partage, des îlots où se jouent les scènes d'une ferveur quotidienne.

Je me suis intéressé à l'évangélisme lors d'un reportage précédent auprès des minorités religieuses à Lahore, au Pakistan. Victimes d'attentats et d'oppression, les pentecôtistes restaient d'autant plus unis. Fin 2021, en Ouganda, j'ai assisté à des messes baptistes – divers mouvements découlent de l'évangélisme, dont le pentecôtisme, le baptisme, le mouvement charismatique –, dans un camp de réfugiés de RDC. La ferveur peut être inquiétante par ce qu'elle porte d'irraisonné. Elle est pourtant aussi une bouée pour ceux qui nagent en pleine mer, loin de leurs familles, loin de leur pays natal. Une façon de se soutenir, parfois, ou tout simplement de se rassurer auprès de ses « semblables ». De trouver un peu de paix. Ces notions, valables dans les situations extrêmes à l'étranger, le sont tout autant dans une France composée aujourd'hui de multiples cultures. Outre le plaisir de retrouver leurs rituels communs en se réunissant, la précarité des conditions de vie des migrants en France est une des raisons du besoin de se lier à une religion.

J'habite à deux pas du quartier de la Goutte d'Or à Paris. Ce travail a été l'occasion de rencontrer ceux que je croise quotidiennement sans les connaître, et de pouvoir ainsi créer des liens entre nos mondes. Un moyen de donner une place à ces cultures exilées.



**Culte Ngunza.** Relevant d'une forme d'animisme antérieure à l'arrivée des chrétiens en Afrique, ce culte invoque notamment l'esprit des ancêtres, et se revendique de la lignée de la prophétesse Mfumu Mvita Kimpa (1684-1706), considérée comme fondatrice de l'unification des Congos et brûlée comme hérétique.





Évangéliques. Journée organisée par les « femmes d'excellence » de l'association des pasteurs congolais de France (APCF) sur le thème : « Femmes, qu'est-ce que Dieu attend de nous, en ce temps de la fin ? » Public pendant un prêche à Sarcelles, dans le Val-d'Oise.

**Culte Ngunza** dans une petite salle du côté de la porte de la Chapelle, dans le 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Certains Ngunza pratiquent le culte en syncretisme avec les évangéliques, ce qui n'est pas le cas de ce petit groupe d'une cinquantaine d'adeptes qui œuvre dans la pure tradition. La séance se décompose en moments d'enseignement spirituel et philosophique, entrecoupés de rites musicaux. Ils prodiguent parfois des soins de guérison ritualisés et pouvant s'apparenter à de l'exorcisme.



**Catholiques.** Cérémonie du dimanche de Pâques avec l'aumônerie catholique congolaise de Paris à l'église Saint-Bernard, dans le 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris.



**Évangéliques.** Journée de prière et d'enseignement. Barbecue devant l'entrée de la salle, dans la zone industrielle de Villetaneuse, en Seine-Saint-Denis. L'ambiance est familiale et joyeuse. Ce sont aussi des moments de convivialité où les gens se retrouvent sur un bout de territoire détourné de sa fonction première.

**Évangéliques.** Séminaire d'édification organisé par l'assemblée chrétienne La Montagne de l'Éternel avec le docteur Omari Kilema (secrétaire général de l'association des pasteurs congolais de France (APCF)) sur le thème de « la bénédiction du Père ».

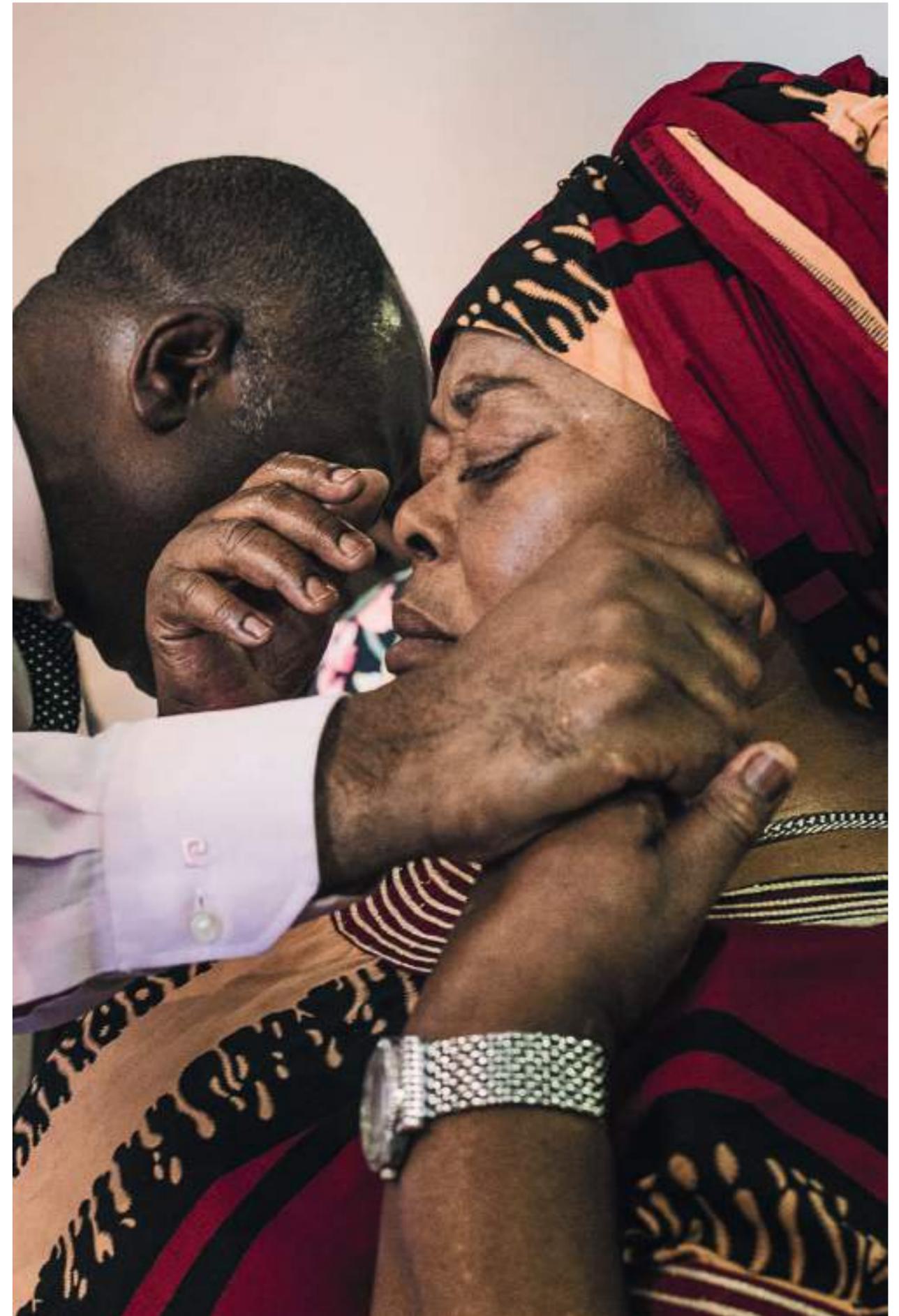
Février 2022

Mes mails et mes tentatives d'appels auprès d'associations évangéliques d'Afrique francophone restent pour l'instant lettres mortes. Alors, par un froid mais lumineux dimanche matin de février, je décide de me rendre à l'improviste à Saint-Denis. J'ai repéré un lieu de culte qui semble être là depuis un moment, et dont la façade de style années 1950 m'intéresse. Je n'ai prévenu personne mais je me dis qu'il faut aussi faire du terrain et tenter le contact direct.

L'immédiateté peut aussi générer de bonnes choses. Je suis bien accueilli, et j'assiste un peu à la messe. Mais je ne pourrai pas faire de photos, car je suis arrivé un peu après le début de l'office. Il aurait fallu prévenir les fidèles en amont. Je prends les contacts, je discute un moment avec les personnes en charge, et je pars en direction de Montreuil. J'y vais un peu au hasard. Une simple adresse trouvée sur Google maps d'un lieu qui est répertorié à la CEAF (Communauté des Églises d'expression Africaine Francophones). Belle surprise visuelle en arrivant, il s'agit d'un grand hangar en bois noirci, coiffé d'un rayon de soleil en contrejour qui irise une file d'une centaine de jeunes en costumes. Ils font la queue pour entrer. L'image est forte, je ne m'attendais pas à une telle affluence. Mais la file est surveillée par des personnes qui prennent les températures, nous sommes encore en période de forte contamination au Covid-19. Elles me disent qu'il n'est pas possible de photographier. J'insiste pour rencontrer un pasteur qui finit par arriver, costume gris satiné, cravate jaune, barbe de trois jours et cheveux teints jaunes qui contrastent avec sa peau noire. Magnifique mélange de Sape et de prêche. Mais, malgré notre bonne entente, les portes restent fermées. Ils ont eu des soucis avec un tournage précédent qui a été très critique envers leurs pratiques. Ils ont, me disent-ils, été trahis et ne peuvent me faire confiance. Frustration du photographe qui croise des images sans pouvoir les faire.

Je prends tout de même quelques contacts en espérant obtenir plus tard l'autorisation de revenir. Qu'à cela ne tienne, sans trop y croire, je tapote mon téléphone et trouve, sur la carte, une autre église à proximité, non référencée cette fois. J'enfourche à nouveau mon scooter et m'y rends. Depuis le début de ce projet, je me dis que je ne peux pas traiter la question évangélique en France dans son ensemble. Le sujet est trop vaste. Pour « angler », j'ai décidé de me focaliser sur les communautés d'Afrique francophone. Et, plus particulièrement, sur les Congolais, après que j'ai réalisé l'année dernière, pour un projet MYOP avec la Commission européenne, un reportage en Ouganda dans un camp de réfugiés venus de RDC qui avaient vécu les pires atrocités. Là-bas, j'avais assisté à des messes baptistes. Je veux comprendre comment les personnes originaires du Congo exilées en France parviennent à gérer leurs traumatismes et à conserver les liens avec leur culture. Coup du hasard, cette église au bout de Montreuil est une église congolaise. À l'origine protestante, elle a été fondée par un prophète en 1921. C'est aujourd'hui une branche évangélique prophétique. J'y passe la journée, de 12h à 18h30. Une descendante du prophète arrive vers 15h. À son approche, une garde de jeunes gens en costume vert et blanc – couleurs d'espoir et de pureté adoptées par l'ensemble des fidèles – se met en ordre, dans un protocole bien huilé, pour lui offrir une haie d'honneur jusqu'au lieu de culte. Au fin fond de Montreuil, avec de grands immeubles en toile de fond, c'est un peu surréaliste. J'ai l'impression d'être transporté dans un film de Jean Rouch. À l'intérieur, la cérémonie bat désormais son plein. Les prêches se succèdent, entrecoupés de chœurs, des salutations musicales accueillent les nouveaux venus – dont moi. L'ambiance est familiale. Les plus jeunes ont des allures de scouts, les fidèles suivent la cérémonie et écoutent les chorales avec ferveur, tandis qu'un groupe de sécurité s'est constitué pour protéger le lieu et les invité.e.s d'honneur, dans un défilé bien orchestré. Je suis chez les Kimbanguistes.

**Évangéliques.** En fin de séminaire, le pasteur pratique un moment de bénédiction et de guérison.



## Carnet de terrain

### Mars 2022

Je poursuis ma recherche de contacts. La Goutte d'Or est un lieu de convergence des communautés d'Afrique en France. On y vient de toute l'Île-de-France, notamment pour faire les courses. Je sais qu'il s'agit aussi d'un lieu de démarchage pour les différentes églises.

Elles affichent aussi aux murs des posters pour annoncer les nombreux prêches de la région parisienne. Si bien qu'un chercheur en avait fait une thèse, il y a quelques années. Je me promène donc régulièrement dans le quartier, depuis janvier, à la recherche de ces fameuses affiches. Il y en a finalement très peu. Et celles qui persistent à s'accrocher aux murs datent de plusieurs mois. C'est assez déroutant. Je les photographie tout de même en me disant que je dois récolter du « matériel ». J'apprendrai plus tard que le Covid a complètement brisé les habitudes de prêche collectif. La « visio » a souvent supplanté les réunions physiques, mais les prêches reprennent néanmoins, lentement. Quoi qu'il en soit, je garde en tête ces « visio-prêches » que j'utiliserai peut-être d'une manière ou d'une autre pour la suite de mon travail. En parallèle, je suis une autre piste. Un ami, fin connaisseur du Congo, m'a parlé de Barbine, une femme qui tient un restaurant, rue de Panama, et qui connaît beaucoup de monde. Après être allé la voir deux fois sans succès – car il y avait trop de clients pour qu'elle prenne le temps de discuter –, elle me donne rendez-vous un mardi à 15h, une heure sensée creuse. Il y a toutefois des clients, mais nous prenons quelques minutes pour parler. Trois pistes se dégagent : appeler sa fille qui habite à Maux, trouver un pasteur qui tient un salon de coiffure dans le quartier, appeler Connivence, « le Bachelor », officiellement roi de la Sape. Un client du restaurant m'amène jusqu'au « coiffeur-pasteur » qu'on ne trouve pas dans sa boutique. Je reviendrai un autre jour. Qu'à cela ne tienne, j'appelle le « Bachelor » qui, justement, est en direction du quartier. Il a fermé boutique à cause du Covid et habite en banlieue, mais il vient régulièrement à Paris, comme ce soir-là. Rendez-vous est donc fixé dans un bar de la rue des Poissonniers. La discussion va bon train avec « le roi de la Sape », nous nous commandons une bière chacun. Comme dans tous les bars africains, elles sont servies en larges bouteilles de 75cl. Coup du hasard, un homme de foi, magnifiquement sapé tout de bleu jusqu'au chapeau, est accoudé au comptoir, dans mon dos. Bachelor va le voir, il nous présente et me dit : « Si tu parviens à convaincre cet homme-là, de grandes portes s'ouvriront à toi ! Il n'y a pas de hasard, le Bachelor porte chance ». J'entame la discussion avec l'homme en question, docteur spécialiste du diabète. Je développe mon projet pendant quelques minutes, puis je m'arrête, en attendant du verdict. Florent marque un temps, me conseille de me renseigner sur les Ngunza, et m'invite à le recontacter si je suis toujours intéressé. Il saisit mon carnet et note une série de mots : NGUNZA - KIKULU – MBONGUI YA – KIMPEVÉ – MU TUMBULA – KINGUNZA – MUNZA YA – MVIMBA... Il m'explique que sa religion date d'avant l'arrivée des colons, et s'apparente plus à une forme de rite animiste. Qu'il y a eu des liens avec les évangéliques, parfois, mais qu'ils ont su s'en détacher. Nous parlons des Kimbanguistes aussi. Comme d'habitude, les choses sont plus complexes que présumées. Le plaisir du terrain tient dans ces surprises qui vous emmènent sur des chemins de traverse. Je ne sais pas encore ce que je ferai de ce contact, mais je suis déjà persuadé qu'il faudra que j'aie vu ce qu'il se passe de ce côté-là.

**Évangéliques** à Montgeron, dans l'Essonne. Des dizaines de fidèles se suivent pour recevoir la bénédiction ou pour participer à une séance de guérison. Il est fréquent d'assister à des pertes de conscience, mais quelqu'un est toujours là pour veiller.





Avril 2022

J'ai pas mal de déconvenues ces derniers temps avec une église évangélique de Montreuil. Ils sont très sympas, mais ne se décident pas à m'autoriser à faire des photos. Suite à un premier rendez-vous avec l'administrateur de l'une de ces églises, nous décidons que je viendrai le samedi suivant pour photographier une réunion de femmes qui prient et s'entraident. Il m'assure qu'elles sont au courant, puisque l'organisatrice est sa femme. À mon arrivée pourtant, celles-ci m'assurent ne pas avoir été informées de ma venue et me refusent toute image. Je prends rendez-vous pour en discuter de nouveau le lendemain matin, car je dois me rendre au culte du dimanche dans cette même église, cette fois avec le mari pasteur. Mais il ne me sera pas possible non plus de faire des images le lendemain, et il me faudra reprendre rendez-vous avec l'ensemble des administrateurs le mardi soir suivant, à 21h30. Je suis un peu dépité. Il est déjà presque midi, et mes dimanches sont comptés, d'autant qu'il y a la campagne présidentielle (j'enchaîne le soir même pour Libération avec les militants de Zemmour pour les résultats du premier tour). Je décide malgré tout d'appeler Florent, l'homme du bar de la Goutte d'Or. Je sais que le culte a lieu de 13h à 16h à proximité de la porte de la Chapelle. Il me dit de venir, qu'il n'y a pas de problème. Un peu comme chez les Kimbanguistes qui m'avaient accueilli avec la plus grande simplicité. Nous sommes pourtant dans un type de rituel moins connu qui, du point de vue occidental, paraît plus obscur. Certains évangéliques m'ont même dit qu'il s'agissait d'une secte, et m'ont recommandé de me méfier de ces pratiquants potentiellement « dangereux ». Pourtant, ici, tout y est simple. On m'accueille, la cérémonie débute directement. On me demande simplement d'enlever mes chaussures et mes bijoux. D'un mot en début de séance, l'un des adeptes me signifie qu'ils n'ont pas attendu le colon pour savoir prier, que leur culte date d'avant la période coloniale. Le rituel se déroule pour partie en congolais, pour partie en français. Mélange de chants, de percussions, de rites de guérison, de réflexions spirituelles, d'enseignements de vie. La thématique du jour semble être celle du « lâcher-prise » qui permet d'accéder à d'autres sphères personnelles, associée à une réflexion sur la nécessaire maîtrise des pulsions. Un lâcher-prise en conscience. Le meneur évoque Bouddha et les vertus de la position du milieu, de l'équilibre entre les deux extrémités. Puis la musique reprend sans prévenir. Je fais des photos, sans trop savoir la place à adopter, car tout a commencé sans préambule. J'aurais aimé savoir où, et comment, je pouvais me déplacer, car, dans les cultes, il me semble important de respecter les rites. Je m'adapte. Ici, ils sont vêtus essentiellement de rouge et de blanc, avec parfois du jaune et du violet selon le niveau de spiritualité de la personne. Il s'avère que mon contact est le maître de la cérémonie. Probablement le plus haut dans la « hiérarchie ». Il est transformé. Des scènes symboliques défilent sous mes yeux, le son me transporte, je me déplace en rythme. J'entre au mieux dans la chorégraphie, je bouge lentement pour tenter de disparaître un peu. Certain.e.s se laissent emporter par de légères transes. Je suis assez ému par ce que je vois. Une fois le rite achevé, chacun remet son habit civil devant moi, très naturellement, tout en me donnant les informations qui me manquaient jusque-là. On m'offre un début d'explication sur les origines du culte, tandis que je leur glisse quelques mots sur la raison de ma présence. Nous partageons ensuite du jus de gingembre et des beignets. J'apprends que je suis dans une branche très traditionnelle des Ngunza, qui compte très peu d'adeptes en France, contrairement à celle au Congo. D'autres branches semblent relever davantage d'une forme de syncrétisme avec le culte évangélique. Il faudra que je poursuive la piste. Aujourd'hui, ce dont je suis certain, c'est que je reviendrai.



< **Évangéliques** à Sarcelles, dans le Val-d'Oise. Séance de guérison par les prêtresses, à la fin du culte. Journée des « femmes d'excellence ».

**Catholiques.** De jeunes garçons se préparent dans la sacristie de l'église Saint-Bernard à Paris, avant la messe du dimanche de Pâques.

## Carnet de terrain

### Avril 2022

Je suis retourné au salon du pasteur-coiffeur de la Goutte d'Or. Des clients en costumes, d'autres en treillis, dont l'un avec de grosses chaînes dorées autour du cou. La sape s'invite dans le décor de la petite boutique chargée d'icônes. Des photos encadrées de mon hôte, en tenue religieuse, ornent les murs. Un pan entier est couvert de disques de gospels. Pour la deuxième fois, nous discutons de mon projet. Il ne veut toujours pas que je fasse de photos dans la boutique.

Malgré l'ambiance qui rappelle partout son activité religieuse, il m'explique que ses activités sont séparées, tout en concédant qu'ici, les gens viennent aussi pour parler au pasteur. Je repars ce jour-là avec de nouveaux contacts, dont celui du président de l'association des pasteurs congolais en France (APCF) qui ne me rappellera finalement que trois semaines plus tard. Nous sommes à deux jours des célébrations de Pâques, et j'espère pouvoir faire des images à cette occasion. Ma démarche intéresse le président, et nous nous voyons deux jours plus tard à Sarcelles dans un hangar qui regroupe plusieurs églises. Ce samedi, il y a une journée organisée par et pour les « femmes d'excellence » de l'association.

En arrivant sur place, je prends conscience d'une réalité de ces églises. Nous sommes dans une zone industrielle, et je me dirige instinctivement vers la première porte d'où sort de la musique. On m'explique alors que la totalité du bâtiment en tôle est constituée d'églises. Avec des salles de tailles variables. Certaines sont louées à la journée, d'autres semblent appartenir à certains cultes qui louent aussi leurs espaces à d'autres. J'y retrouve l'Église Christ le Rocher et l'Église de Dieu du 7e jour, entre autres. J'ai une heure de retard mais mon contact en a deux. Il a toutefois prévenu l'assemblée de ma présence, et je suis accueilli. Nous sommes en plein prêche, dans une salle louée par l'une des prophétesses. Je comprends qu'il y a un coin avec quelques personnalités, et un public épars. Lorsque mon hôte arrive avec sa femme, ils sont salués en grande pompe. Je mesure alors l'importance de leur statut au sein du groupe. C'est une très bonne nouvelle, car chacun dans l'assistance peut observer qu'ils me connaissent, l'assurance pour moi de travailler librement ce jour-là. En effet, je peux aller et venir, silencieusement, pendant les prêches et les chants. Je partage même le repas. À la fin de la journée, tandis qu'une séance de guérison s'ouvre sur un passage de transe, je suis parfaitement intégré et accepté, tel un observateur invisible de la scène qui se joue devant moi.

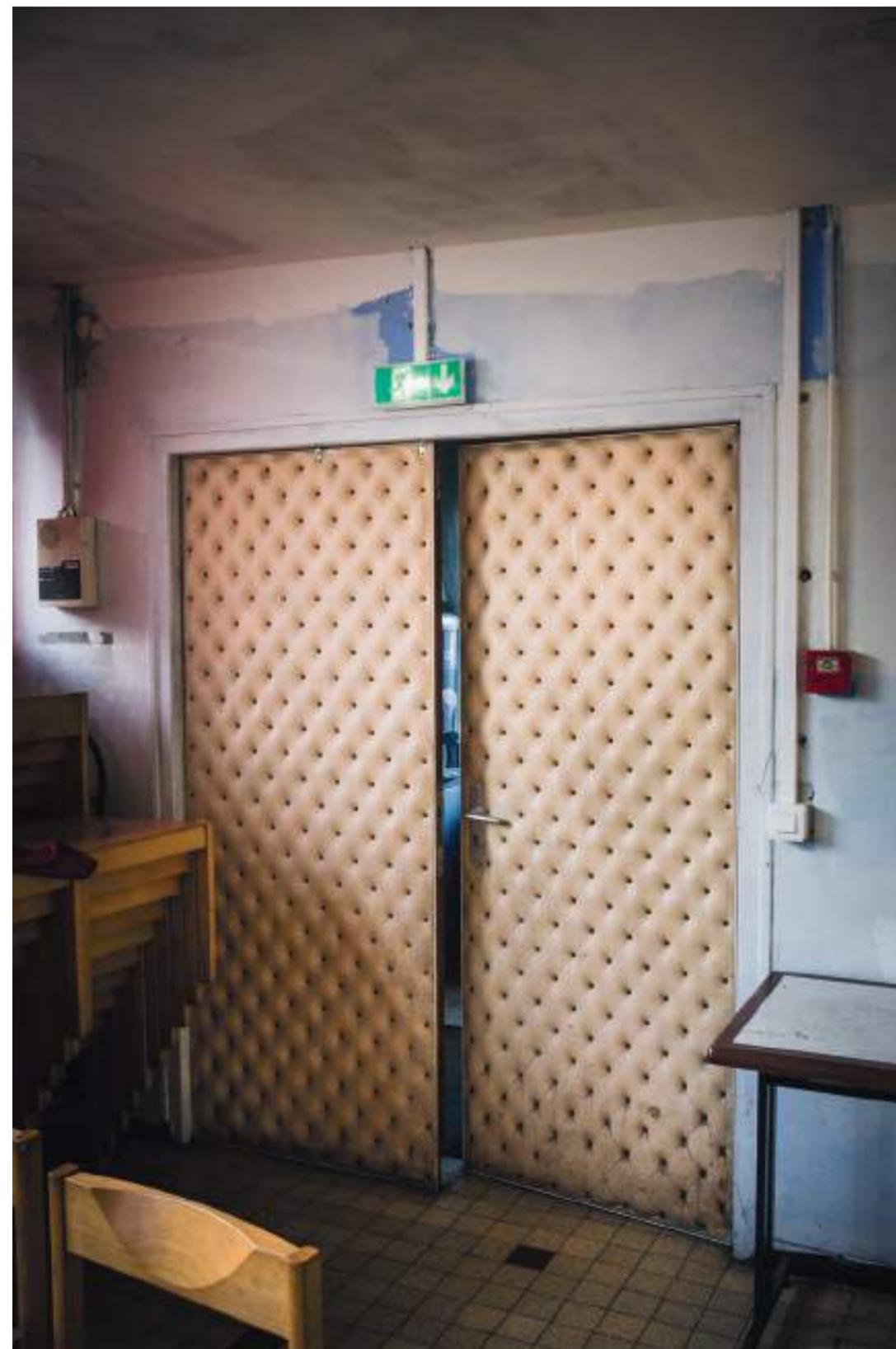
### Février 2024

Mon journal de bord s'est interrompu en avril 2022, mais le travail a continué. Cette première rencontre avec l'APCF m'a permis d'assister à plusieurs prêches et séances d'enseignements dans diverses villes. Les portes me sont restées ouvertes. J'ai pu aussi côtoyer les catholiques congolais de l'église Saint-Bernard qui, aujourd'hui encore, m'envoient les annonces de leurs prières dominicales. La dernière, datée du 4 février 2024, disait ceci : « Chers frères et sœurs, venons nombreux rendre grâce à Dieu, Lui guérit nos blessures ». Sur un boubou porté lors de la messe de Pâques en 2022, on pouvait lire : « Oui, il est bon, il est doux pour des frères et des sœurs de vivre ensemble et d'être unis ! Psaume 132 :1. » Je suis aussi retourné voir le petit groupe Ngunza qui m'a toujours surpris par la puissance et la qualité des messages spirituels. Les évangéliques, eux, m'ont étonné par leur capacité à mettre de la vie dans ce que certains qualifient de « non-lieux », ces hangars des zones industrielles qui, chaque fin de semaine, s'emplissent d'une riche activité communautaire. Les baptistes congolais des camps de réfugiés en Ouganda continuent aussi de m'écrire, comme une échappatoire à leurs vies de souffrance. Chacun cherche sa place, par l'introspection, chez l'autre ou dans les rites. Comment se perdre peut-il permettre de se retrouver, que ce soit dans les rites, ou dans le don à l'autre ? Illusion ou réalité ? Je m'interroge sur ces quêtes, au cœur des passions des hommes, et plus communément sur notre besoin d'essayer de sortir de notre condition. Sortir de soi-même pour devenir soi. Et finalement considérer que l'altérité nous forge plutôt que nous fragilise, que l'échappée peut aussi être une forme d'ancrage.





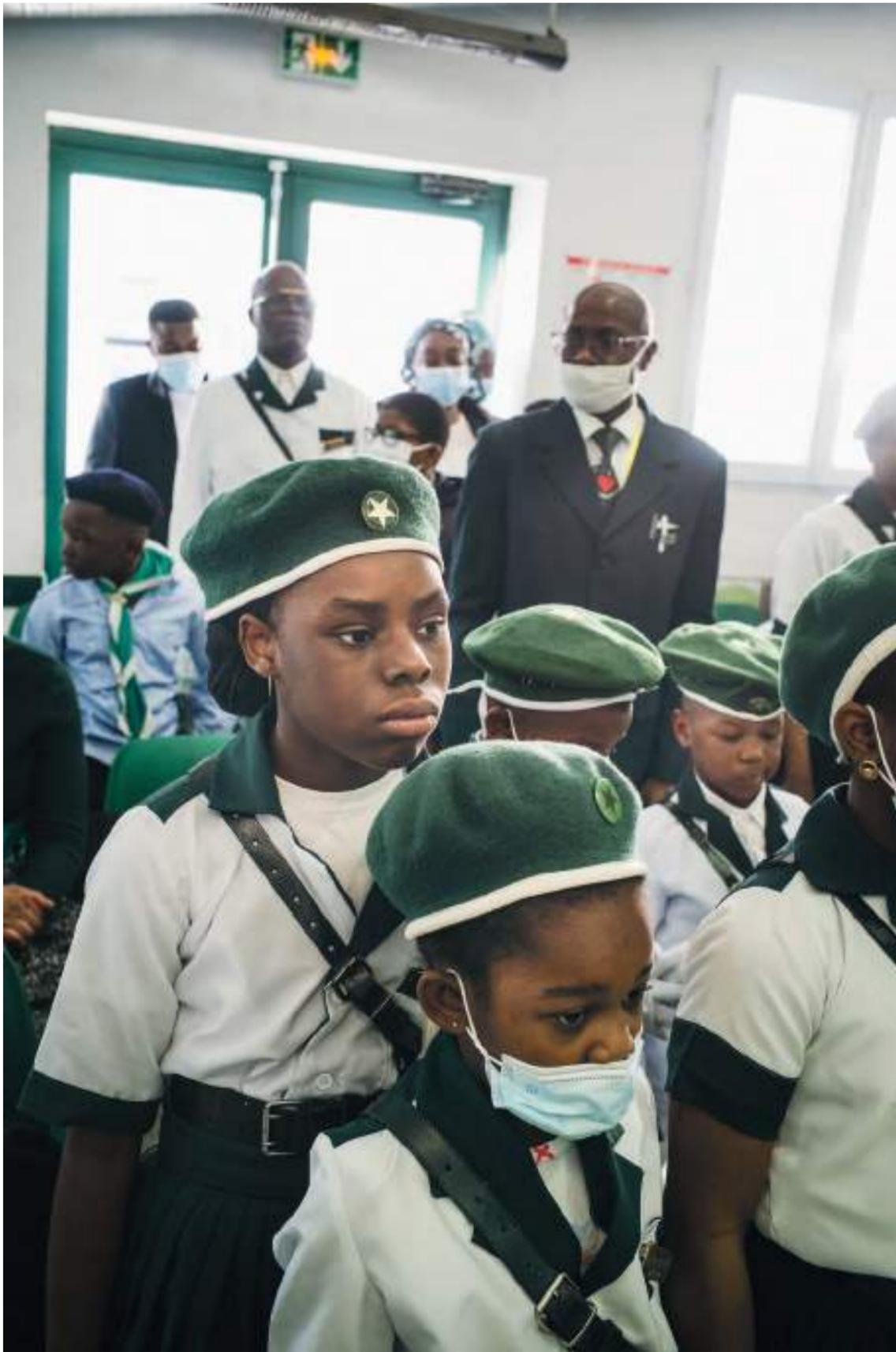
**Évangéliques.** À la fin de la journée, la prophétesse Odette Bouekou quitte le lieu de culte loué à l'occasion de la journée organisée par les « femmes d'excellence » de l'APCF, dans une zone industrielle de Sarcelles, dans le Val-d'Oise. Certains hangars sont entièrement dédiés à des églises.



**Évangéliques.** Entrée calfeutrée de la salle de l'assemblée chrétienne La Montagne de l'Éternel à Montgeron, dans l'Essonne.



**Évangéliques.** Public lors de la journée spéciale « Enfant de serviteur, choix de Dieu, appel de Dieu ? » organisée par le couple pastoral Martin et Elodie Tamukiuri. Au programme, prédication, louanges et adoration.



**Église kimbanguiste.** La musique cadencée de la fanfare s'élève et remplit la salle entre chaque discours et rite protocolaire, dans une ambiance très ordonnée, hiérarchisée, et parfois militaire.



**Culte Ngunza.** Moments de grande intensité lors de l'invocation des esprits et de la guérison.

FRANCE KEYSER

# Au service de la République



**E**n 2010, je me lançais dans un premier documentaire photographique sur la vie quotidienne des musulmans en France. À l'époque, cette initiative apparaissait à la fois audacieuse et inédite : les images qui nous parvenaient alors versaient davantage dans le registre du sensationnel, en mettant en scène les conflits, les tensions et les problèmes liés à la visibilité des musulmans dans l'espace public. À contre-courant de ces reportages publiés dans la presse, je décidais d'aller à la rencontre de la majorité musulmane silencieuse, vivant sa religiosité de manière discrète et apaisée, en bonne intelligence avec ses voisins et ses collègues de travail. C'est dans ce cadre que j'ai réalisé la série photographique sur les militaires français de confession musulmane (armées de terre, air et mer), avec l'autorisation du ministère

→



de la Défense. Au service de la nation, engagés sur les différents théâtres d'opérations extérieures (Afghanistan, Balkans, Mali, etc.), ces militaires français de confession musulmane entretenaient aussi une vie spirituelle et religieuse, étroitement encadrée par l'aumônerie militaire aux armées. Ils vivaient généralement leur engagement militaire en parfaite harmonie avec leur engagement spirituel, y compris sur les terrains d'interventions situés en « terres musulmanes ». Loin de toute forme de schizophrénie identitaire, ces militaires français revendiquaient une véritable fraternité d'armes avec leurs camarades – qu'ils soient des hommes ou des femmes –, et affirmaient leur « don de soi », au service de la France.

En 2022, en dépit des crispations communautaires et des tensions identitaires amplifiées par la crise sanitaire, de nombreux fonctionnaires français de confession musulmane continuent à revendiquer leur volonté de « servir » la République et, par extension, la société française. Dans leurs activités professionnelles quotidiennes, mais aussi en dehors de leurs heures de travail, ils souhaitent s'engager pour le « bien public » et « l'intérêt général ». Pompiers, policiers, soignants, chauffeurs de bus, éducateurs, enseignants, ou encore agents titulaires dans les collectivités locales, ils entendent rapprocher leur ethos du service public (neutralité dans le traitement des administrés, sans distinction de race, de sexe, ou de religion) de leur ethos religieux. Ils veulent concilier leur francité et leur islamité, leur citoyenneté et leur religiosité, sans avoir à choisir entre l'une ou l'autre.

De ce point de vue, la crise sanitaire a représenté, pour ces fonctionnaires français, une véritable épreuve, à la fois personnelle et citoyenne. Outre les regards suspicieux qu'ils continuaient à subir en raison des tensions identitaires qui divisent la France, ils ont dû faire face à la détresse et à la souffrance des autres : la mort, la maladie et les multiples situations de précarité sociale et économique suite à la perte d'un emploi ou à la baisse drastique de revenus. Dans leurs missions professionnelles, comme dans leurs engagements spirituels, ces fonctionnaires ont été amenés à développer de nombreuses initiatives de solidarité en faveur des victimes directes ou indirectes de la crise sanitaire.

C'est ce double engagement, professionnel et spirituel, que j'ai souhaité souligner dans ce documentaire. Mes photos mettent en avant des fonctionnaires français de confession musulmane au service des autres, dans leur vie publique et dans la sphère privée, sans voyeurisme ni angélisme. Ce projet s'inscrit dans la continuité de mon travail photographique de fond qui élabore au fil des ans un portrait vivant de cette majorité musulmane silencieuse au service de la République, au sein de la société française.

Dans un contexte sociopolitique de repli identitaire, donner une image réaliste des musulmans dans la France post-Covid est essentielle pour réduire les tensions. J'ai souhaité dépassionner le débat et contribuer à la construction d'une histoire et d'une mémoire communes.



Sihem ben Kraeim, 40 ans, élue sans étiquette à la mairie de Carros, est en charge de la lutte contre les discriminations, de la cohésion sociale, du soutien aux femmes battues, et du logement.



Sihem ben Kraeim



Nassurdine Haidiri



Nassurdine Haidiri s'occupe de la communication et de la promotion économique de la métropole Aix-Marseille-Provence.



Abdelaziz di Spigno est inspecteur aux services vétérinaires au port et à l'aéroport de Marseille.



Abdelaziz di Spigno



Abdoulaye Kanté, 45 ans, est brigadier chef à Montigny-lès-Cormeilles, dans les Hauts-de-Seine.



Abdoulaye Kanté



Patrick Pizette

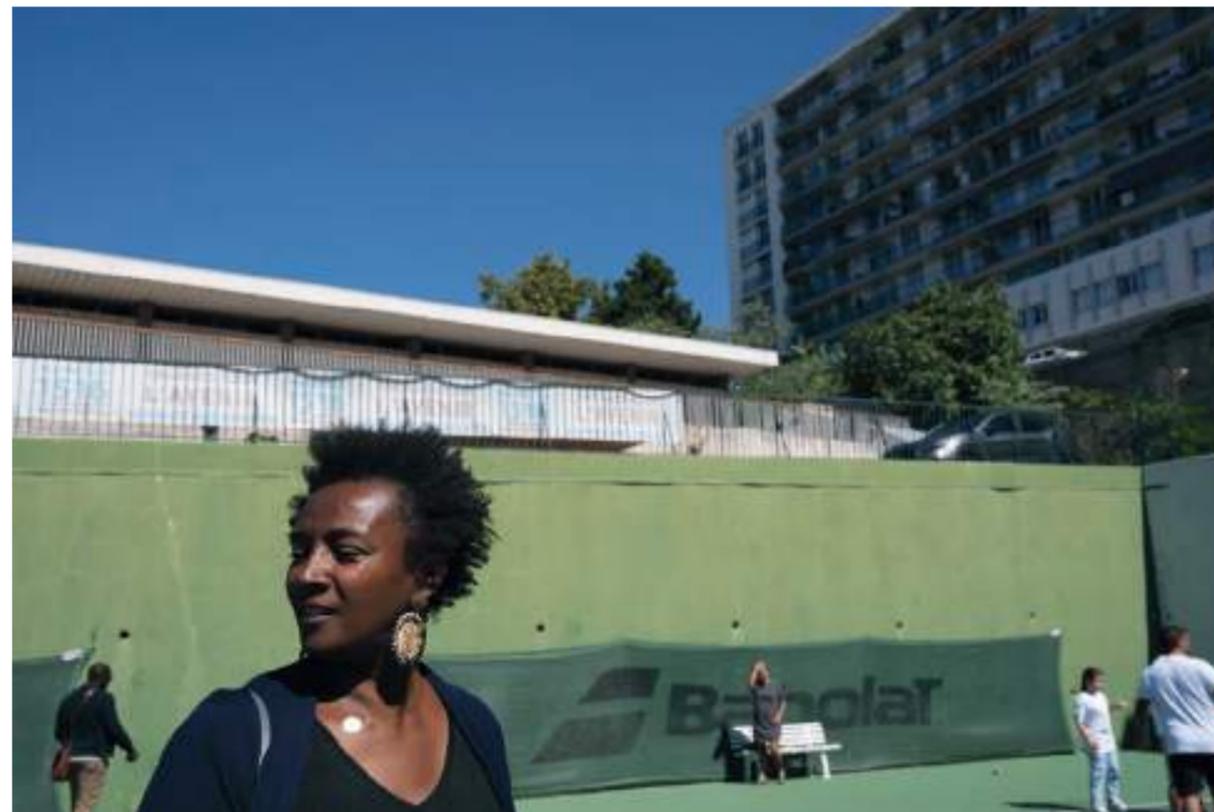


Patrick Pizette, 43 ans, est chercheur au ministère de l'Industrie et enseignant-chercheur à l'École des mines de Douai. Il est spécialiste du recyclage de carburant nucléaire dans le domaine civil.



Chahida Soihili participe à la récolte de déchets organisée par l'association « un déchet par jour », sur la plage de Corbières, dans le quartier de l'Estaque à Marseille, le 17 septembre 2022.

Chahida Soihili



Chahida Soihili rencontre des jeunes joueurs de tennis du club du chemin de la Madrague à Marseille. Elle est élue à la mairie du 15e et 16e arrondissement de Marseille.



Zohra Khellas



Zohra Khellas, 51 ans, est éducatrice territoriale des activités physiques et sportives (ETAPS) à la mairie de Vaulx-en-Velin.

ED ALCOCK

**ZONES**

**À**

**RISQUE**

*« La centrale nucléaire nous inquiète-t-elle ? Non. De toute façon, si elle explose, il n'y aura plus personne à des kilomètres à la ronde. »*

Fathia et Thierry Bernadini

*Neuvy-sur-Loire, près de la centrale de Belleville*



Les crises combinées du Covid-19 et de l'Ukraine ont placé la transition écologique et la souveraineté énergétique au cœur des préoccupations françaises. Le nucléaire, critiqué pour les risques qu'il fait encourir aux populations, est aujourd'hui brandi par ses défenseurs comme l'arme absolue pour lutter contre le dérèglement climatique, et pour renforcer l'indépendance énergétique du pays.

Pour la première fois depuis des décennies, le président français Emmanuel Macron a annoncé son ambition de relancer le programme de construction des réacteurs, dans la lignée du général De Gaulle qui, après la Seconde Guerre mondiale, avait fait de l'atome la cheville ouvrière de l'indépendance énergétique et militaire du pays. Le premier choc pétrolier, en 1973, a incité le président Georges Pompidou à accélérer son développement, en lançant un plan titanesque de 58 réacteurs. Après la fermeture en 2020 de Fessenheim, « la doyenne des centrales », la France – pays le plus nucléarisé au monde – comptait 56 réacteurs en service, répartis sur 18 sites.

**Vivre à proximité d'une centrale nucléaire représente un risque substantiel.**

Les attaques répétées de la Russie sur la plus grande centrale nucléaire d'Europe, en Ukraine, soulève avec force la question de la sécurité déployée pour protéger les sites et les populations des alentours.

En mars 2011, la catastrophe nucléaire de Fukushima a également rappelé les effets dévastateurs de l'atome, et son impact sanitaire sur les populations locales. Face au danger des rejets radioactifs, les autorités japonaises ont procédé au déplacement contraint de plus de 200 000 personnes.

En France, la zone d'évacuation est théoriquement de cinq kilomètres, ce qui représente un premier palier de sécurité. Depuis la catastrophe nipponne, le plan particulier d'intervention (PPI), un dispositif de protection des populations, des biens et de l'environnement, a été étendu à vingt kilomètres autour des installations. Il concerne désormais plus de deux millions de personnes réparties sur l'ensemble du territoire. Alors que 100% des Français dépendent du nucléaire dans leur vie quotidienne, pour se chauffer, pour s'éclairer ou pour recharger leur smartphone, quelques 3,5 % d'entre eux se situent en première ligne en cas d'accident nucléaire.

Dans le cadre de ce projet, j'ai choisi de me concentrer sur le rayon de cinq kilomètres autour des centrales, surnommé zone à risque.

Abstraction faite des contraintes techniques, le choix des emplacements des centrales en France a été dicté par des impératifs politiques. À quelques exceptions près, les installations ont été construites dans de petites communes agricoles souffrant de déclin industriel, dans le but de juguler la désertification rurale.

Dans les territoires nucléaires, les impôts locaux payés par EDF ont permis aux élus de réaliser des investissements massifs au profit des populations locales, et d'installer de nombreuses infrastructures publiques. Ainsi, des patinoires et des piscines ont été construites à Dampierre, à Belleville-sur-Loire ou à Paluel. Les municipalités mettent à disposition des habitants bibliothèques, cinémas, théâtres ou festivals. La richesse de ces communes, et leur position géographique en plein déserts ruraux, ont même valu au village de Saint-Paul-Trois-Châteaux, à proximité de la centrale du Tricastin, le surnom de « Koweït sur Rhône ».

Pendant six mois, j'ai concentré mon regard sur ceux qui vivent entre risque et richesse, dans cinq territoires différents : Belleville-sur-Loire, où la richesse autour de la centrale contraste avec le déclin de la région ; Tricastin, la zone à risque où la densité de population est la plus élevée de France ; Blayais, où un accident nucléaire a été évité de justesse suite à une inondation causée par la tempête de 1999 ; Penly, où la première paire de nouveaux EPR doit être construite dans la Manche ; et Fessenheim, où les deux plus anciens réacteurs du parc nucléaire français ont été fermés. Ici, nous avons choisi d'omettre ce dernier site, où le combustible nucléaire a été retiré, pour mieux nous concentrer sur les zones actives.

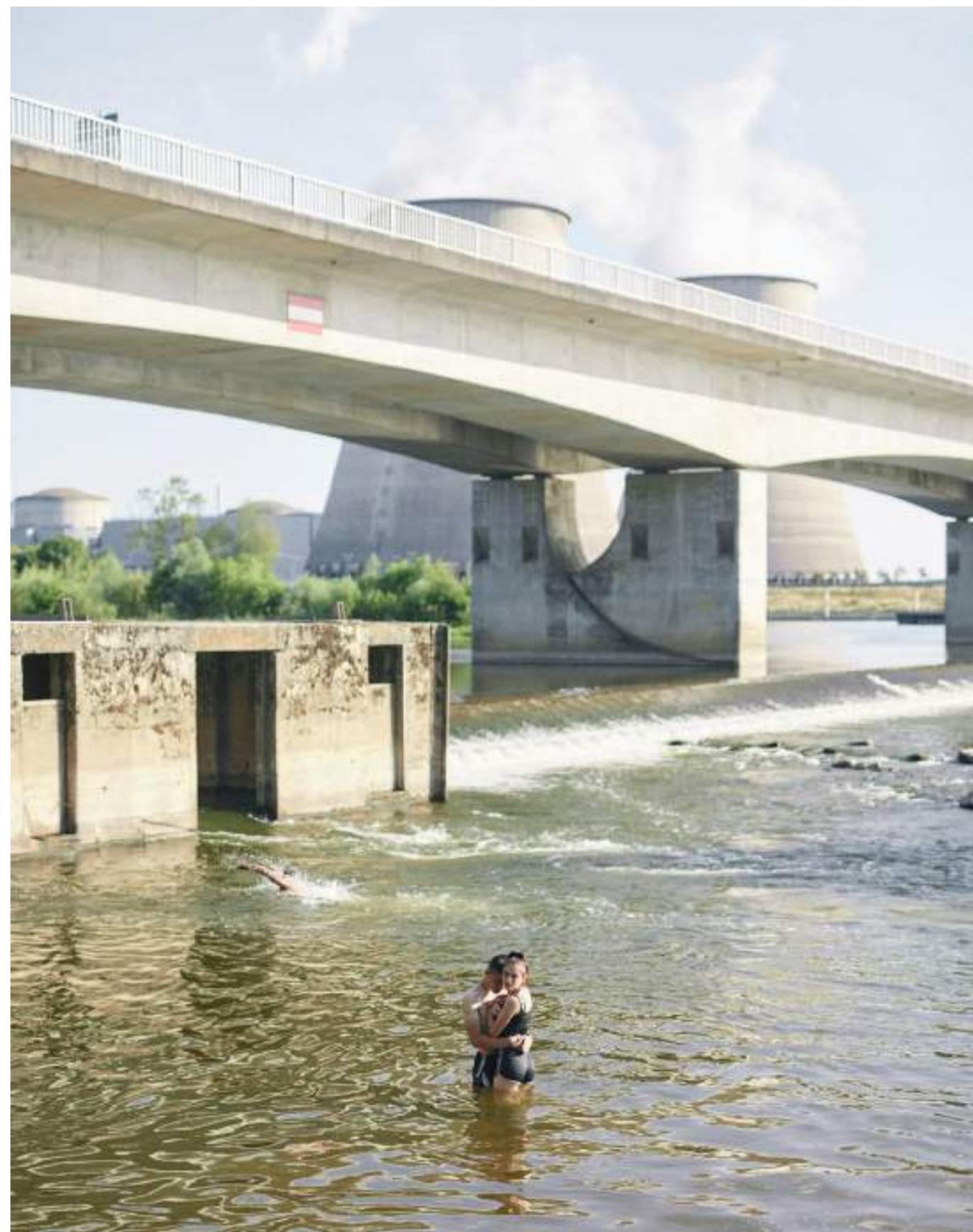
Dans ces pages, des portraits d'habitants, accompagnés de citations extraites de plus d'une centaine d'entretiens, mettent en lumière les motivations des populations à vivre à proximité des centrales nucléaires, mais aussi leurs craintes face au vieillissement des installations, leurs connaissances des conduites à tenir en cas d'accident, et la façon dont la manne nucléaire a transformé des villages jusque-là en déclin.

*Lors de la catastrophe de Tchernobyl en 1986, j'avais 12 ans. Au Royaume-Uni, où j'ai grandi, mes amis et moi avons été « renvoyés » de l'école et avons passé les vingt-quatre heures suivantes cloîtrés chez nous, fenêtres fermées. En France, où l'énergie nucléaire a un statut quasi religieux, on a dit à la population que le nuage radioactif s'était arrêté aux frontières de l'hexagone. C'est cette différence d'appréciation qui a motivé mon désir de passer six mois avec ceux qui, en France, vivent à l'ombre des tours de refroidissement des 56 réacteurs nucléaires du pays.*



# #1 BELLEVILLE-SUR-LOIRE

Un jeune couple enlacé dans la Loire, en face de la centrale nucléaire de Belleville. La centrale utilise l'eau du fleuve pour refroidir les deux réacteurs de la centrale, et rejette l'eau en aval, sous forme de vapeur. En cas de canicule, les niveaux bas ou les températures élevées de l'eau peuvent entraîner des restrictions sur le fonctionnement de la centrale.



#1



Vue de la centrale nucléaire de Belleville, depuis la rive opposée de la Loire, dans le village moins aisé de Neuvy-sur-Loire.

Bien qu'il soit plus proche de la centrale nucléaire, le village de Neuvy-sur-Loire ne bénéficie pas des taxes foncières perçues par le village voisin de Belleville-sur-Loire, sur la rive opposée de la Loire.





*« Il n'y a pas beaucoup d'habitants ici, mais la centrale rend beaucoup de choses possibles. »*

Olivier Martin

Olivier Martin est champion de France de handiboxe et membre du Boxing Club Bellevillois. Il habite à environ un kilomètre de la centrale nucléaire.



Des vaches broutent dans un champ, à proximité de la centrale nucléaire de Belleville-sur-Loire.

Christian Gaudin est le dernier agriculteur de la commune de Belleville-sur-Loire, dans le centre de la France. Certains de ses champs se trouvent à quelques mètres à peine de la centrale nucléaire. Les autres agriculteurs ont vendu leurs terrains à EDF, qui ambitionne de nouveaux projets encore inconnus du public.



*« Je suis le dernier des Mohicans de Belleville. »*

Christian Gaudin



## #2 TRICASTIN

La foudre frappe les tours de refroidissement du complexe nucléaire du Tricastin, dans le sud-est de la France. Le complexe comprend une centrale nucléaire et une usine d'enrichissement de l'uranium. Le quartier de Bollène-Ecluse (au premier plan) n'est qu'à quelques centaines de mètres de la centrale.





*« Le village a drôlement changé depuis l'arrivée de la centrale. On est devenu très riche, mais du coup, nous n'avons pas le droit de cracher dans la soupe : il ne faut surtout pas critiquer le nucléaire. »*

Christiane et Tahar Sellal

Christiane Sellal était enseignante, et Tahar Sellal, ingénieur pétrolier. Le couple a pris sa retraite à Saint-Paul-Trois-Châteaux, la ville d'enfance de Christiane. Leur maison se situe à environ trois kilomètres et demi de la centrale nucléaire.

## #2



Les tours de refroidissement de l'usine d'enrichissement de l'uranium côtoient le restaurant « Pourquoi Pas ? ». L'usine est nichée à côté de la centrale nucléaire du Tricastin, au bord du canal de Donzère-Mondragon, à quelques centaines de mètres du quartier de Bollène-Ecluse. Associées, les deux usines forment le plus grand site nucléaire d'Europe.

L'électricité et la lumière sont les thèmes de la fête foraine de Saint-Paul-Trois-Châteaux, le village qui abrite la centrale nucléaire du Tricastin.





*« C'était nul de grandir ici. Je ne sais même pas à quoi sert une centrale nucléaire. »*

Jessica Fernandez



Jessica Fernandez, 18 ans, a grandi à Bollène-Ecluse, en face de la centrale nucléaire du Tricastin.

Des enfants s'entraînent au stade Abdou Séné, dans leur club de football de Bollène-Ecluse.



## #3 BLAYAIS

La centrale nucléaire du Blayais est entourée de marais. On y accède par une route, construite par EDF, qui la relie au village le plus proche, Braud-et-Saint-Louis. Pendant la tempête de décembre 1999, des inondations ont coupé la centrale, et toute la zone autour, du reste du monde, empêchant les secours d'accéder au site, ou de se porter au chevet des habitants.





*« Quand on se chie dessus, on change de couche : heureusement, les ingénieurs d'EDF ont tiré les leçons de la tempête de 1999 et de l'inondation de la centrale nucléaire qui en a résulté. »*

Jean Grelier

Jean Grelier et sa famille vivent dans une ferme située à 300 mètres de la centrale nucléaire du Blayais (sud-ouest de la France). Lors de la tempête de décembre 1999, au cours de laquelle la Gironde a débordée dans toute la région, ils sont restés bloqués pendant près de 24 heures, regardant, terrifiés, d'énormes nuages de vapeur s'échapper de la centrale nucléaire envahie par les eaux.

# #3



La brume s'élève au-dessus des marais qui entourent la centrale nucléaire du Blayais, sur les rives de la Gironde, à environ cinquante kilomètres au nord de Bordeaux. En décembre 1999, lors d'une violente tempête, la rivière est sortie de son lit et la centrale a été inondée, mettant hors service une partie des pompes de refroidissement, mais heureusement pas toutes. Un accident nucléaire a été évité de justesse.



*« Mais comment suis-je censé livrer mes cadeaux, s'il n'y a pas de cheminées à descendre ? »*

Patrick Veresse

Patrick Veresse, est un employé retraité d'EDF à la centrale nucléaire du Blayais. Il est également le Père Noël du village voisin de Braud-et-Saint-Louis. Il pose devant la centrale, dans les marais qui l'entourent.

# #3

*« Avant la construction de la centrale nucléaire, la misère régnait ici. Seuls 2 % de la population disposaient de toilettes. Sans la centrale, il n'y aurait rien ici. Les gens n'aiment pas que je dise ça, mais c'est vrai. »*

Jean-Michel Rigal

Jean-Michel Rigal est le maire de Braud-et-Saint-Louis, le village et la commune qui accueillent la centrale nucléaire du Blayais. Il est photographié en train de regarder les plans de la centrale, dans les bureaux de la mairie.





## #4 PENLY

Vue de la centrale nucléaire de Penly, en bord de Manche, et du village de Saint-Martin-en-Campagne à la tombée de la nuit.



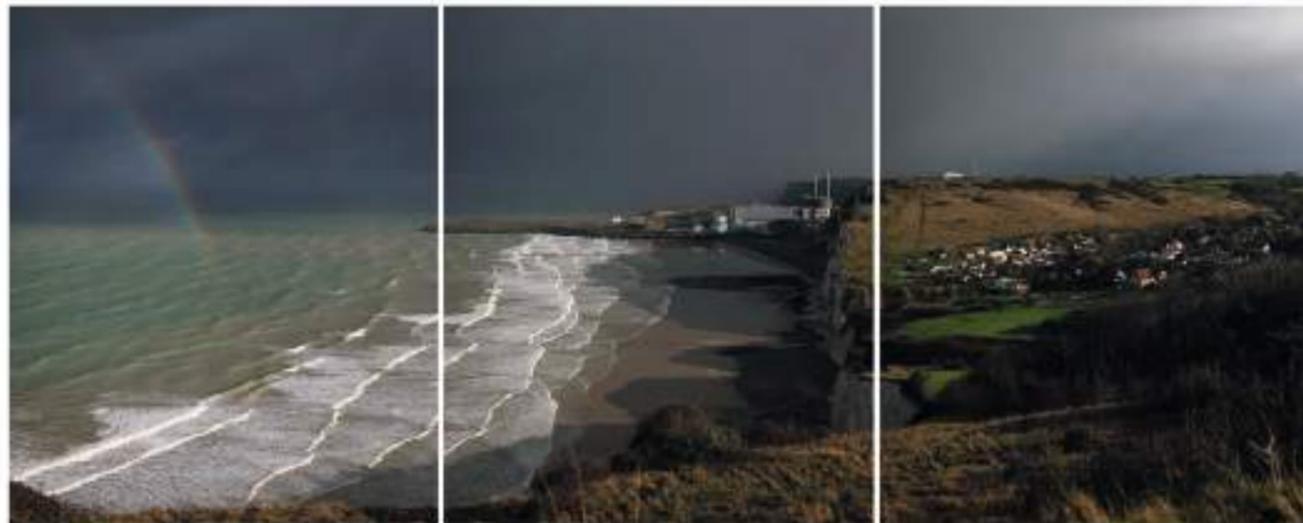


*« Ici, les questions sont vite étouffées. Là où il y a une industrie nucléaire, le nucléaire n'existe pas. Il est caché derrière la falaise et personne n'en parle. »*

Christiane Lamiraud

Christiane Lamiraud vit dans le village balnéaire de Saint-Martin-en-Campagne, dans le nord de la France, en Normandie. Sa maison se situe à environ 700 mètres de la centrale nucléaire de Penly. Malgré sa proximité (en arrière-plan sur la photo), elle nage tous les jours dans la Manche.

**#4**



*« Je me suis installé ici parce que c'est un endroit paisible et qu'il y règne une atmosphère de vacances. Maintenant, les travaux de construction sont partout, afin de préparer le chantier des nouveaux réacteurs. Pour la première fois, je me suis demandé si je devais partir... »*

Jérôme Baca

Jérôme Baca, 44 ans, habitant de la commune de Petit-Caux depuis 2003.





*« J'étais contre les deux premiers réacteurs, en 1975, parce qu'ils allaient tout détruire. J'avais raison, ils ont tout détruit. »*

Pierre Meule

Pierre Meule, 82 ans, est pêcheur à la retraite. Il habite le village de Saint-Martin-en-Campagne, à environ deux kilomètres de la centrale.

**A** force de s'approcher des humains, on finit par les détester, c'est ce qui ressort de mon expérience personnelle de plus de vingt-cinq ans de reportages. Cet adage, dont je ne connais pas l'origine, et que j'ai dû tout simplement inventer, ne s'applique absolument pas à Amandine, Isabelle, et Matthew.

J'ai commencé à photographier Isabelle il y a dix ans. Elle était dans une grande précarité, avec une forte dépendance à l'alcool. Elle vivait avec sa fille Amandine, adolescente de 15 ans. Introvertie et bonne élève, Amandine était profondément résolue à ne pas accepter le sort que la société lui réservait, celui d'une jeune fille pauvre, en marge de la société. « J'ai détesté ce photographe qui voulait montrer mon quotidien que je m'efforçais

à cacher. » Ces mots d'Amandine m'ont bouleversé, et ont fini de me convaincre de l'importance de la photographie comme témoin privilégié de la vie des « petites gens » dont je me sens si proche.

Après une enfance heureuse et modeste en province, j'ai découvert la photographie par l'ouvrage du célèbre photographe Henry Cartier-Bresson, « Images à la sauvette », que j'avais déniché dans le grenier de mon grand-père. Je me suis alors mis à rêver de grandes histoires, de grands voyages, de grands magazines, et de reconnaissance.

Je pense la photographie comme un acte très personnel. C'est extrêmement compliqué d'avoir quelque chose à dire, et ce médium me permet de ne pas m'égarer. On raconte

uniquement ce que l'on est, ce que l'on ressent, ce qui nous touche au plus profond de nous-même, mais aussi ce qui est là, devant nous.

Isabelle et Amandine n'ont jamais rien attendu d'autre de moi que de l'amitié, de la confiance. Pour elles, la photographie n'est que secondaire. En cela, elles m'ont appris sa juste place. Je n'ai jamais eu de stratégie de photographe pour me rapprocher du « sujet ». Au bout du compte, je crois qu'elles m'observent toutes les deux autant que je les observe.

Et puis est arrivé Matthew, qui me surnomme « Tonton clic clac », ce petit bonhomme qu'Amandine élève seule, avec sa force, sa détermination, et son amour. « Jamais

il n'essayera de cacher son quotidien ! », promet sa maman.

Cela fait dix ans que je les photographie, dix ans que j'essaie de me mettre à leur hauteur pour raconter le quotidien complexe d'une famille précaire, comme il en existe tant d'autres en France.

Grâce au Secours Catholique et à Amnesty International dans un premier temps, puis avec l'aide de la bourse de la BnF, j'ai pu documenter ces dix années.

Dans dix ans, Matthew aura exactement l'âge qu'avait sa maman lors de notre première rencontre. Je vais encore rester un peu là, à observer, à photographier, et à apprendre.

# Isabelle, Amandine et Matthew

Ulrich Lebeuf







## 2013

2013.  
Isabelle élève seule sa fille de 16 ans, depuis que ses fils Sébastien et Jérôme, des jumeaux, ont été placés en institution. Amandine est bonne élève, mais son comportement pêche un peu : « problèmes de discipline », peut-on lire sur son carnet de correspondance.

2013.  
La fin d'une après midi de juillet. Isabelle ramasse sept épis de blés pour me les offrir, il paraît que ça porte bonheur. La scène m'évoque un tableau, elle en dit beaucoup sur les relations entre la mère et la fille.



## 2018

2018.  
Berteaucourt-les-Dames est une petite commune du département de la Somme. Un village de 1160 habitants, avec un sentier qui mène à une maison isolée. C'est là que vit Isabelle, 55 ans, depuis toujours. Son père a abandonné le foyer à sa naissance, sa mère y est morte, son mari aussi. Tous ses enfants y ont été élevés : Sébastien et Jérôme, aujourd'hui âgés de 37 ans, Ludovic, mort à l'âge de sept mois, et Amandine, 21 ans, qui rêve d'une vie meilleure.

# Lettre d'Amandine Mercier

## 2018

Il y a cinq ans maintenant, Ulrich Lebeuf entrain dans notre vie de misère. Fallait pas s'attacher à lui, il avait peut-être l'air sympa, mais ça restait qu'un photographe qui allait gagner de l'argent grâce à notre misère, je l'ai haï ! Comme j'haïssais la Terre entière de m'avoir fait naître dans cette misère, de m'avoir retiré la présence d'un père, de m'avoir donné une mère qui buvait jusqu'à l'ivresse et de n'avoir personne pour m'écouter ni me comprendre... J'étais qu'une gamine de 16 ans qui voyait sa mère ivre affichée sur de jolies photos... Une gamine qui voyait sa misère exposée alors qu'elle se battait corps et âme pour que personne n'en sache rien, qui bossait dur à l'école pour contredire son destin ! Je bossais dur car je voulais avoir mon bac, je voulais faire de grandes études et je voulais pouvoir voyager, élever mes enfants avec les chances que je n'avais pas eues... Je me battais contre ma condition et contre ceux qui voulaient nous conditionner maman et moi, et pourtant une partie de moi savait bien que pour lutter contre cette situation il fallait l'accepter et la mettre en lumière.

Pour lutter contre la pauvreté, fallait se lever chaque matin avec la rage de la vaincre et de s'en sortir ! Il ne fallait pas faire comme si de rien n'était, ni fermer les yeux...

C'est d'ailleurs ce qu'Ulrich a fait en la photographiant, en la sublimant, en l'illuminant, mais surtout en la vivant avec nous, en devenant un ami, une oreille attentive pour maman, pour moi. Ma misère, il l'a rendue belle !

Et c'est ce qu'il a fait à nouveau, en revenant cinq ans plus tard, avec la même envie de comprendre ce qu'était notre vie sans jamais nous blâmer d'être pauvres ni s'apitoyer sur notre sort. C'est ce qu'il a fait en revenant pour voir ce qu'on était devenues...

Où en sont la gamine de 16 ans et sa maman ivre cinq ans plus tard ?

Cinq ans plus tard, j'ai eu mon bac avec mention, je me suis rendue quelques temps sur les bancs de la fac, j'ai quitté ma maman, j'ai voyagé quelques fois et j'ai échoué aussi. J'ai quitté la fac et le Nord de la France, j'ai décidé de travailler quelques temps pour m'en sortir, obtenir mon permis. Et retourner à l'école ? Quand ça ira mieux !

Je veux étudier encore, et me battre encore, pour faire ce que j'aime : aider, écouter et conseiller. Je veux sortir de ma condition déplorable pour vivre comme je l'ai toujours voulu, et aider ma maman pour qu'elle ait la vie qu'elle mérite d'avoir, pour la faire voyager...

Cinq ans plus tard, ma petite maman vit toujours dans sa petite maison, au fin fond de sa petite campagne entourée de ses chers animaux. Aujourd'hui c'est à mon tour de l'aider, autant que je le peux, à sortir de sa misère. Elle mène son combat contre l'alcool et la pauvreté avec brio et se bat comme jamais auparavant !

Ma petite maman ivre a bien changé et la quitter m'a fait comprendre à quel point ça avait été dur pour elle de répondre à mes désirs avec si peu de moyens... C'est elle qui vivait avec ma misère sur les épaules et me débrouiller seule m'a fait comprendre à quel point c'était dur d'être adulte !

Cinq ans plus tard, les « oublié(e)s de nos campagnes » se battent toujours pour ne pas le rester ! Ça n'a pas été simple, il a fallu tomber et se relever, mais une bonne raison pour lutter plus fort encore est venue au monde il y a quelques mois... Matthew, mon fils adoré, qui ne vivra pas ce que j'ai dû vivre, car je me battraï corps et âme pour que nous sortions tous les deux de cette situation, en retournant sur les bancs de l'école, car non, ce n'est pas parce qu'on est né pauvre qu'on est condamné à le rester !

Je le prouverai, comme bien d'autres avant moi l'ont fait, pour que mon enfant n'ait pas à vivre avec la boule dans le ventre que j'ai eue durant dix-huit ans ! Et surtout pour que je n'ai pas à vivre avec la boule au ventre qu'a transportée ma maman durant des années...

La misère n'est pas toujours une fatalité, c'est parfois une bénédiction ! Ma misère m'a béni car je sais que, grâce à elle, j'apprendrai à mon enfant, comme ma mère me les a apprises, des valeurs qui se perdent : l'humilité, l'humanité et la compassion.



2018.

Isabelle porte plusieurs tatouages qu'elle a réalisés elle-même : le prénom de ses deux fils, dont l'un est barré, et une fleur représentant Jean-Claude, le papa d'Amandine.

Comme une transmission familiale, par mimétisme peut-être, Amandine, ce jour-là, se rend chez un ami tatoueur, qui, pour la naissance de Matthew, lui grave le prénom de son fils au-dessus du cœur.

L'homme est saoul, il s'y reprendra à plusieurs reprises.



« J'en ai marre de cette vie de merde »

Isabelle

Dans la région d'Amiens, aux débuts des années 1980, les usines ont commencé à fermer, les unes après les autres. Des fermetures violentes qui ont laissé sur le carreau des centaines d'ouvriers et leurs familles. Devant eux, un avenir des plus sombres.

Berteaucourt-Les-Dames est une petite commune de 1160 habitants dans le département de la Somme. C'est là qu'habitaient Isabelle, 51 ans, et sa fille Amandine, 16 ans, quand je les ai rencontrées en 2013, dans leur maison isolée, au bout d'un sentier. Je faisais un reportage sur la précarité en milieu rural, je suis resté avec elles pendant presque deux mois.

Au cours de mes reportages dans différentes parties du monde, j'ai été confronté à la misère, à la souffrance et à la mort. Je ne savais pas qu'en France, à seulement deux heures de Paris, des hommes, des femmes, et des enfants pouvaient vivre dans une telle précarité. Ce fut un choc pour moi.

J'ai été bouleversé par Isabelle qui a vécu une vie de souffrance, mais qui, malgré son alcoolisme, demeurait, aux yeux de sa fille, « la plus belle des mamans », un message gravé sur la médaille que lui a offert Amandine.

J'ai connu Amandine quand elle avait 16 ans. Elle aussi m'a bouleversé. L'adolescente passait son temps à cacher son quotidien de misère à ses camarades de classe. Elle qui avait tant envie de sortir de sa condition.

J'avais, à l'époque, intitulé ce travail « la vallée des oubliés ».

Dix ans ont passé depuis notre première rencontre. Je n'ai jamais cessé de leur rendre visite, et de documenter leur quotidien. Depuis, Amandine a eu un petit garçon, Matthew, aujourd'hui âgé de 4 ans, qu'elle élève seule dans une HLM de

Gien, dans le Loiret. Sa mère a, elle aussi, quitté la campagne samarienne, et loge désormais dans le même immeuble que sa fille et son petit-fils, à l'étage du dessous. Amandine a entrepris des études de Lettres modernes. Quand elle ne suit pas ses cours par correspondance, elle fait du « portage » de repas chez les personnes âgées. Elle s'accroche à ses études pour prouver à son fils – et à elle-même – qu'une vie meilleure leur est possible. Aujourd'hui, tout va bien pour la mère et la fille... jusqu'au 10 de chaque mois.

Isabelle est toujours, pour Amandine, « la meilleure maman du monde ». Mais Isabelle, à plus de cinquante ans, est fatiguée. Elle arrête parfois l'alcool, mais replonge souvent. Entourée de ses chiens, elle ne vit qu'avec ses seuls minima sociaux. Isabelle, Amandine et moi sommes devenus amis. Cette complicité entre nous, fruit d'années de partage, m'a permis d'entrer pleinement dans cette nouvelle page de leur histoire. Grâce à la Bourse de la BnF, j'ai pu passer du temps avec elles et Matthew, dans leur vie désormais citadine. À travers ce reportage, je dessine les contours de leur situation sociale actuelle, dans un contexte post-Covid qui a gravement touché les milieux défavorisés en France.

J'y dépeint la vie d'Amandine, partagée entre l'éducation de son fils et son travail auprès des personnes âgées. Une vie dans un nouveau territoire, urbain celui-ci, où les tentations consuméristes sont nombreuses, où il est aussi plus simple d'accéder aux soins et aux aides sociales. Je raconte enfin, en pointillé, les relations, parfois tendues, entre la mère et la fille, et ces bouteilles d'alcool, qui ne sont jamais très loin d'Isabelle.

Nous sommes aujourd'hui à la moitié du chemin. Accompagné des textes d'Amandine, je raconterai leurs dix prochaines années, jusqu'à ce que Matthew ait l'âge de sa mère au moment de notre première rencontre.

2022



Isabelle chez elle, dans son nouvel appartement, avec ses trois chiens. Elle a quitté Berteaucourt-les-Dames pour retrouver sa fille Amandine et son petit-fils Matthew à Gien, et vivre juste au-dessus d'eux.





< Amandine vit dans l'appartement sous celui de sa mère. La communication est parfois compliquée entre les deux femmes.

Isabelle a eu un accident, le 7 décembre 2021. Elle est tombée devant la porte d'entrée, bien trop saoule. Elle était alors avec Matthew qu'elle venait d'aller chercher à l'école. L'opération a été longue. Elle a été hospitalisée plusieurs mois. Depuis, elle n'a pas touché à une goutte d'alcool. Elle avait auparavant tenté quatre cures pour se sevrer, mais avait toujours replongé. Elle a maintenant plusieurs broches dans la jambe et se plaint constamment de douleurs. Elle a beaucoup de difficultés à descendre l'escalier de son appartement.

« J'ai beaucoup de rancœur envers ma mère, j'ai encore du mal à pardonner, mais je sais que je dois pardonner. Mes parents étaient alcooliques tous les deux. Avec tout l'argent passé dans l'alcool, il n'y avait rien à bouffer, juste des patates, midi et soir. »

Amandine

Isabelle est un peu plus coquette lors de ma présence. Elle n'aime pas son image en photographie.

Devant leur maison, Matthew joue sur la voiture de sa mère. Le véhicule n'a pas pu passer le contrôle technique, car Amandine n'a pas les moyens de faire les réparations nécessaires.

>

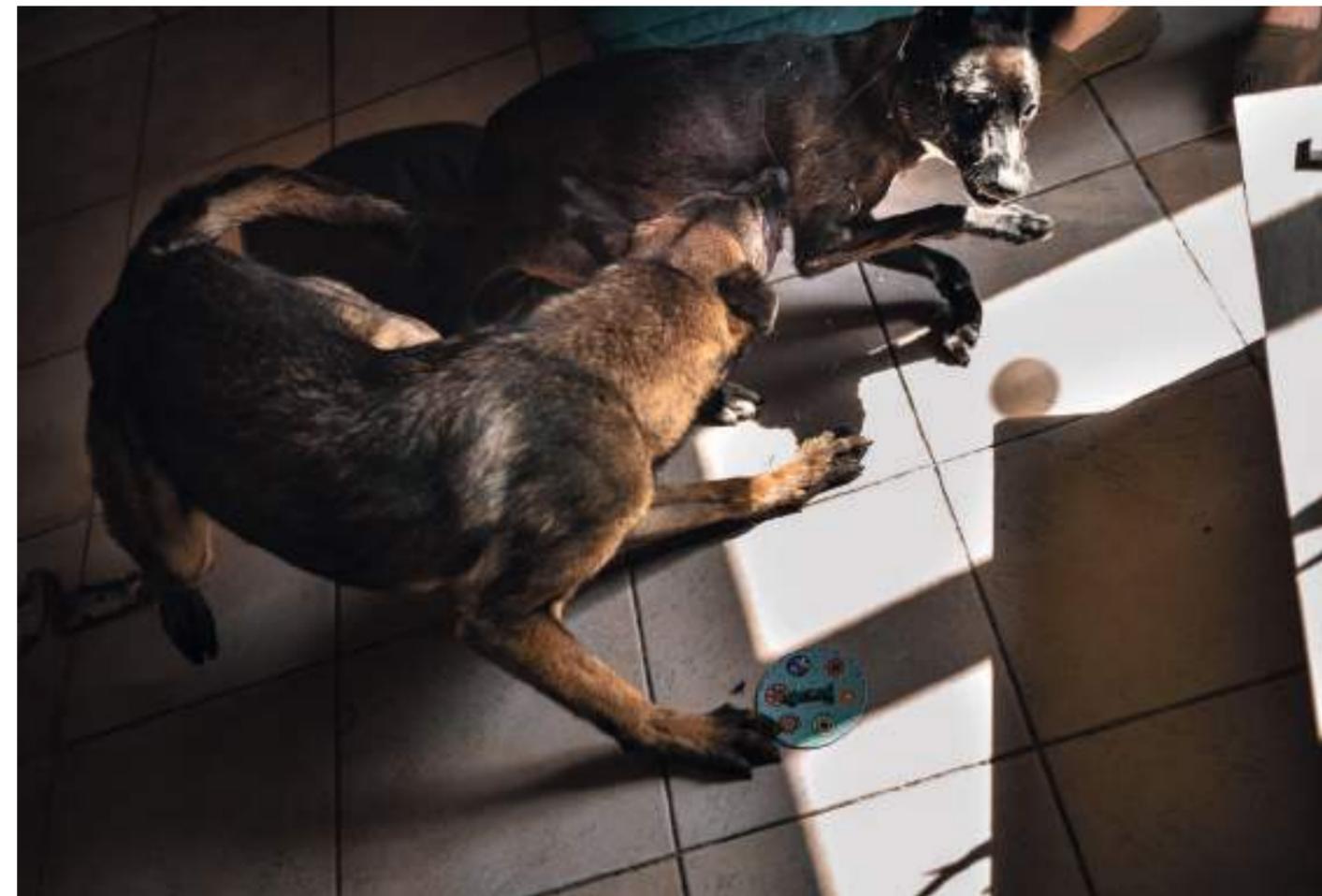






Matthew dort chaque nuit avec sa mère. Amandine lui raconte des histoires pour enfants adaptées de la Bible, tandis qu'il joue sur le téléphone de sa mère.

Florent, le père de Matthew, ramène son fils à sa mère après avoir passé quelques heures avec lui. Matthew est surexcité, il ne veut pas que son père parte. Amandine reste impassible sur son portable.



Dans le salon de l'appartement d'Amandine, Tequila et Kira se bagarrent.

Philippe, le protestant évangélique, sermonne Matthew à l'occasion d'un déjeuner chez lui.



# Lettre d'Amandine Mercier

## 2022

### Le temps passe et nous fortifie

**L**es années passent et une nouvelle fois, Ulrich Lebeuf, vient photographier et sublimer cette misère dont on se sort avec un peu de volonté et beaucoup de foi. Durant sa dernière visite, j'étais une jeune maman de vingt ans, seule avec un petit être au creux des bras dont je devais prendre soin, sur qui je devais veiller. Pleine de rêves et d'envies, mais seule, si seule...

Comment y parvenir ? Comment nous permettre de déjouer les pronostics ? De sortir de la misère ?

Bien sûr, maman serait auprès de moi, dans ma ville, à 300 kilomètres de sa campagne qui rendait la solitude si pesante et l'évolution si difficile... Mais comment cette maman si pessimiste pourrait nous aider à ne pas connaître la misère ? Comment cette maman qui ne croyait en rien pourrait m'aider à croire en moi ? Elle ne le pouvait pas, c'était trop dur, trop abstrait, trop loin pour elle... J'ai mis du temps à l'accepter, mais moi, je devais m'aider et l'élever seule, c'était à moi d'aider ma maman. Telle était ma destinée, car on m'avait donné suffisamment de force dans le ventre et d'amour dans le cœur pour mettre les premières pierres à l'édifice ! J'ai donc pris mon courage à deux mains pendant qu'une nouvelle fois, maman s'enivrait pour oublier que c'était dur, que les épreuves faisaient partie de la vie, et que l'on n'y pouvait rien... Je me suis aidée, et le Ciel m'a aidée en retour... Comme je le devais, j'ai passé mon permis

et ai travaillé dur. Partout où une porte s'ouvrait, j'entrais, mais là n'étais pas ma voie pour sortir de la misère... Je n'étais pas faite pour l'usine, pour les contrats saisonniers ni pour les mauvais traitements subis par les salariés... Alors j'ai écouté mon cœur et repris mes études, comme je le désirais. J'ai cessé de m'inquiéter pour maman : je n'avais plus la force. Je devais bâtir ma vie si je voulais lui être bénéfique un jour, je devais trouver et suivre ma propre voie. Mais c'était si dur, en étant si seule, de se battre constamment... Comment avais-je tenu bon jusque-là ? Par quel miracle ? Je sentais que je n'étais pas née pour subir la vie, que j'étais différente de ma famille, poussée vers d'autres chemins... Mon père était mort depuis longtemps et ma mère avait placé sa misère au sommet de son existence, comme une fatalité... Qui donc veillait sur moi avec tant d'ardeur ? Qui avait décidé de me sauver, de prendre soin de moi pour m'empêcher de sombrer ? À qui m'adressais-je lorsque je m'effondrais en pleurant que c'était trop dur, que je n'avais rien à foutre là et que je ne voulais pas vivre ?

Je m'adressais à Dieu, il me fallait l'admettre, envers et contre tous. Mes œillères devaient tomber pour que ma progression soit réelle, pour que ma mère s'en sorte sans moi... Je devais admettre et accepter ma foi pour me sentir bien dans ce monde.

Alors, petit à petit, j'ai laissé Dieu agir sur ma vie, sans m'y opposer. Après m'être excusée pour tous mes péchés, pour la colère que je lui vouais de m'avoir privée d'un père et faite grandir dans une misère qui me dégoûtait tant... Je lui ai donné ma vie, entièrement. Je lui ai fait confiance, aveuglément. Que je le veuille ou non, Dieu veillait depuis bien longtemps à mon bien être, en m'offrant épreuves et bénédictions. Il avait entendu ma misère, compris ma détresse, m'avait envoyé des êtres sur Terre pour m'aider dans les tempêtes et m'avait sauvée de nombreuses fois... Il m'avait parfois éprouvée pour me rendre plus forte et m'offrir des leçons. C'est au Seigneur que je devais me confier, à Lui que je devais plaire. C'est Lui qui devait me guider, en Lui que je devais croire, pour que tout devienne limpide. Alors pour comprendre j'ai lu La Parole, pour obtenir, j'ai prié, pour m'apaiser, j'ai accepté l'Esprit Saint dans mon cœur. Ainsi, ma vie s'est éclairée. J'ai accepté tout ce qui m'arrivait, car mon cœur savait que c'était là la clef du bonheur... Durant ces prémices dans ma foi, le Seigneur m'a éprouvée souvent, je devais me montrer forte et confiante face aux épreuves qui s'abattaient encore sur moi... Les problèmes financiers et désillusions amoureuses. La perte d'un être cher et la maladie de ma mère... Mes forces décuplées, je restais combative et positive, je savais que la tempête passerait. Je savais que Dieu était bon et m'exaucerait, en son temps. J'ai prié, continuellement, et rapidement, tout est rentré dans l'ordre... Je me suis battue, le Seigneur dans le cœur et il m'a offert une seconde famille, une famille spirituelle qui m'aide et croit en moi. Une seconde famille qui m'aide à combattre et accepter mes démons, et me montre la voie que je dois suivre... Une seconde famille qui est suffisamment forte pour aider maman aussi à devenir meilleure...

Le Seigneur, je l'ai accepté et Il m'a transformée. Désormais je dois suivre mes aspirations pour l'honorer, pour reprendre confiance en moi... Il a pris pitié de ma misère il y a bien longtemps déjà et m'aide à m'en sortir, pour que mon fils ne la connaisse pas.

Pour qu'à mon tour, un jour, je puisse en aider d'autres à croire que tout est possible, avec un peu de volonté et beaucoup de foi !





À l'occasion d'une balade en fin de journée avec les chiens, Matthew, après une longue colère, parvient à joindre son père, en visio. L'enfant se calme, s'assoit, et lui parle doucement. Je repense à cette photo, faite dix ans plus tôt, d'Amandine et d'Isabelle dans un champ de blé. L'histoire se répète parfois.

Chez Amandine, un livre pour enfants offert par le pasteur évangélique de Gien à l'attention de Matthew.



« J'ai toujours cru en Dieu, mais je ne voulais pas le voir, pas l'entendre. Je ne pense qu'au décès de mon père quand j'avais 11 ans : Dieu l'a remplacé quelque part »

Amandine

Isabelle est sceptique envers l'église protestante évangélique. Elle se recueille dans cette église de Gien où s'est déroulée la messe pour l'enterrement de son petit-fils, l'enfant de son fils, Jérôme, décédé à l'âge d'un mois.

Soir de bal, à Gien, à l'occasion du comice agricole, la fête des agriculteurs de la région. Une rare occasion de pouvoir sortir et faire la fête gratuitement. La mère et la fille vont danser quelques instants, jusqu'à ce qu'une douleur à la jambe interrompe Isabelle.







Matthew passe beaucoup de temps à jouer avec les chiens. Ici, avec Tequila qui avait disparu depuis plus de huit mois. Amandine est persuadée que ses prières pour la retrouver ont été exaucées.

Amandine enchaîne deux emplois à temps partiel, dans la même journée. Elle commence par du portage de repas, une tournée de 120 kms pour un revenu de 890 euros nets par mois. « Mon contrat se termine en juillet, je suis triste, j'aime mon métier, et je me suis attachée à certaines personnes. »



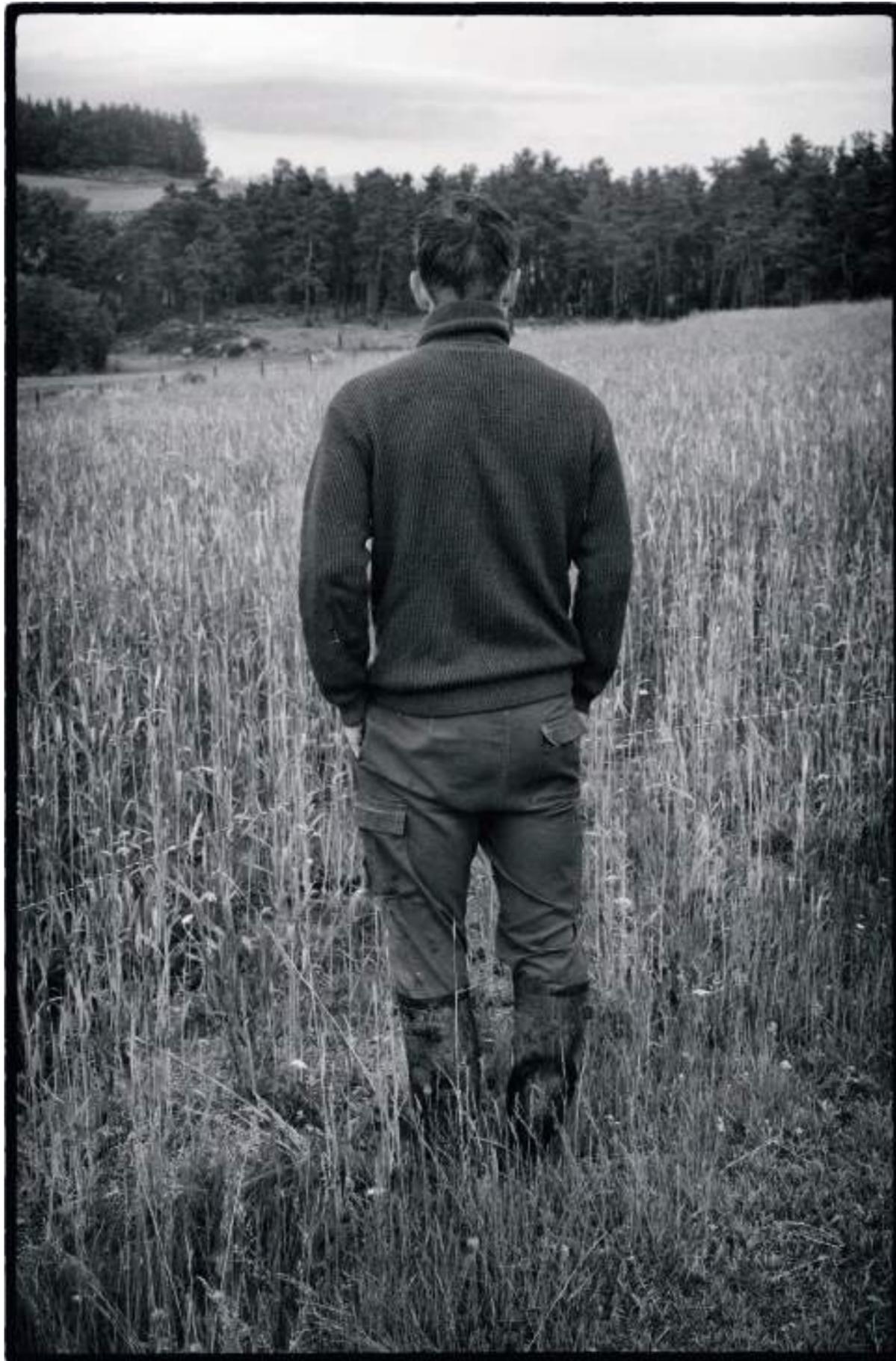
« Les journées sont dures, mais je dois faire ça pour Matthew, et il y a ma mère aussi... »

Amandine

Puis, l'après-midi, elle fait le ménage à la crèche de Gien, pour 400 euros nets par mois.

Journée de grosse chaleur. Amandine, qui n'a pas les moyens de partir en vacances, amène Matthew se baigner dans la Loire. En fond, la ville de Gien.





Pierre Claux, exploitant agricole



# Après une si longue absence

ALAIN KELER

Une errance photographique  
sur des lieux de mon enfance

L' Auvergne est la région qui m'a vu naître et dans laquelle j'ai vécu jusqu'à l'âge de onze ans.

La montée sur Paris fut assez traumatisante pour ma mère et moi. La lumière et l'odeur si particulière de l'air disparurent pour celles de Paris. Le calme provincial fut remplacé par l'agitation de la capitale. L'école lumineuse de Clermont-Ferrand laissa la place à des salles sombres où trônaient des poêles d'une autre époque.

Enfant, j'ai des souvenirs de balades, le dimanche, dans la 203 noire de mon père dont j'ai toujours gardé en mémoire l'immatriculation, « 371 AK 63 ». Nous habitions impasse Pasteur, à Chamalières. Il y avait le Puy de Dôme à une quinzaine de kilomètres, avec son sommet arrondi qui semblait porter le poids des années. Il neigeait souvent en hiver et cela rendait la montagne

encore plus belle dans mes yeux d'enfant.

En été, mes parents allaient avec des amis au thé dansant d'un hôtel avenue de Royat. Il y avait aussi tous ces lacs merveilleux où nous allions pique-niquer : le lac Pavin, le lac d'Aydat, le lac Chambon. Le Mont-Dore, La Bourboule, Saint-Nectaire étaient d'autres lieux du dimanche qui me paraissaient très éloignés. Chaque déplacement était ressenti comme un voyage lointain.

L' Auvergne, dans la zone libre, fut aussi la région de refuge de mes parents et de mes grands-parents pendant la Seconde Guerre mondiale. Mes grands-parents, chassés par l'antisémitisme et la pauvreté en Pologne, sont venus en France chercher un refuge. Refuge éphémère, puisque la déportation les rattrapa. Pour eux, un voyage sans retour. Pour moi, une histoire de vie, et de mort. Une histoire d'une certaine France, celle de mon enfance.



Paysage autour de La Crouzille, près  
de Montaignut-en-Combraille, dans le  
département du Puy-de-Dôme



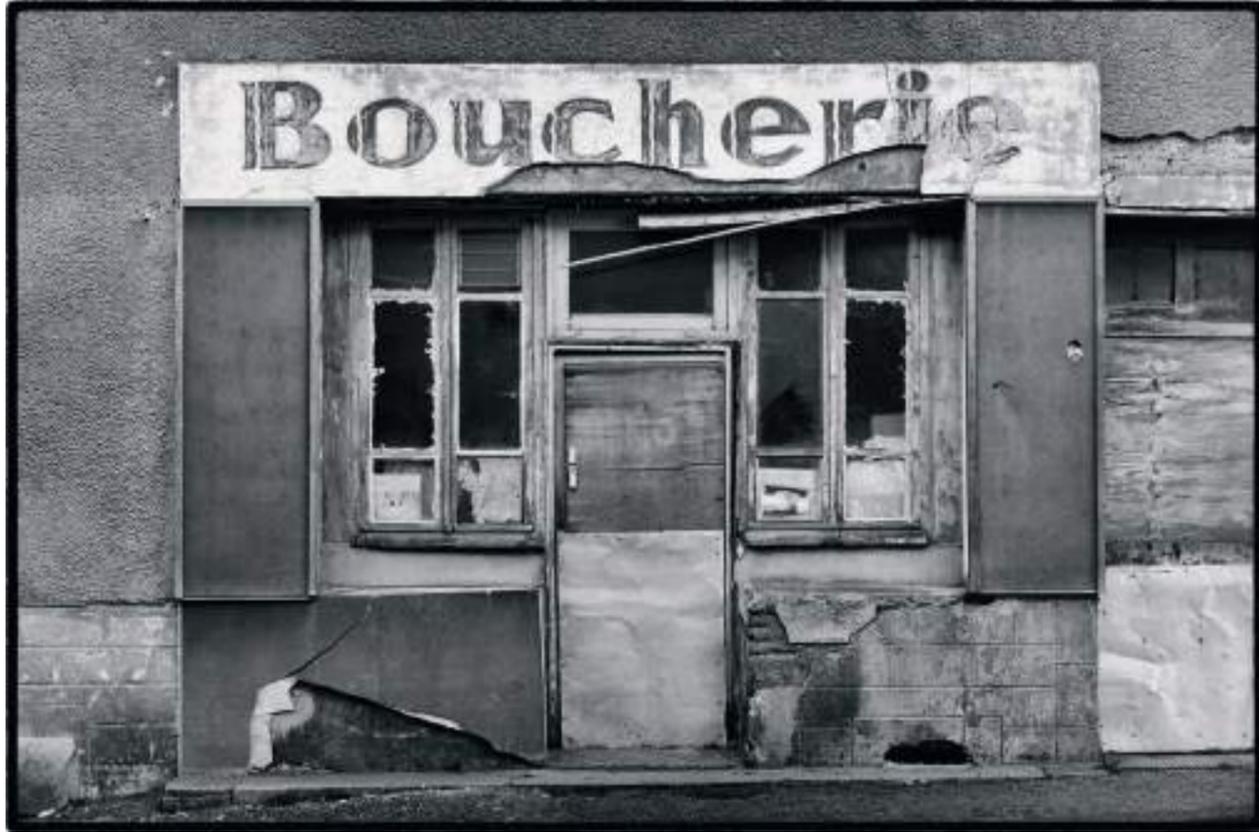
Paysage le long de la D999  
près de Saint-Genès-la-Tourette,  
Puy de Dôme



Commentry



Commentry



Montaigut-en-Combrailles



Saint-Georges-Lagricol

Néris-les-Bains, place de la République



Café chez Charly à Escurolles





22A-0403-FRA-382



22A-0403-FRA-383



22A-0403-FRA-313



22B-0403-FRA-325



22B-0403-FRA-342



22B-0403-FRA-322



Ferme de Pascal Peynet, Ars-les-Favets, Puy-de-Dôme



Pierre Claux, exploitant agricole, et Anaïs Caillot, technico-commerciale

Philippe Cartier agriculteur, Dore-l'Église, Puy-de-Dôme





Puy de Barbier



21.6.0306-FRA-287



22.6.0306-FRA-288



23.6.0306-FRA-286



25.6.0306-FRA-290



23.6.0306-FRA-295



Fête des fromages de traditions, Pailherols, Cantal



Allanche,  
Fête de l'estive,  
Groupe folklorique de Murat



Allanche,  
Fête de l'estive,  
Groupe folklorique de Murat



Fête de l'estive, Pradiers,  
Montée à l'estive et arrêt-buffet avec animation musicale  
par le groupe folklorique « les troubadours des bruyères »

Soirée pour le 14 juillet 2022  
à Montaignet-sur-l'Andelot





Passage du Tour de France.  
Sainte-Sigolène, Haute Loire.



Allanche,  
Fête de l'estive,  
Montée à l'estive



Chêne centenaire, Ars-les-Favets,  
Puy-de-Dôme



221-0402-FRA-380



221-0402-FRA-404



221-0402-FRA-440

Procession pour la fête de l'Ascension, à Orcival





Soirée pour le 14 juillet 2022  
Monteignet-sur-l'Andelot



Montmazot



St. Genès en touriste Août 1954

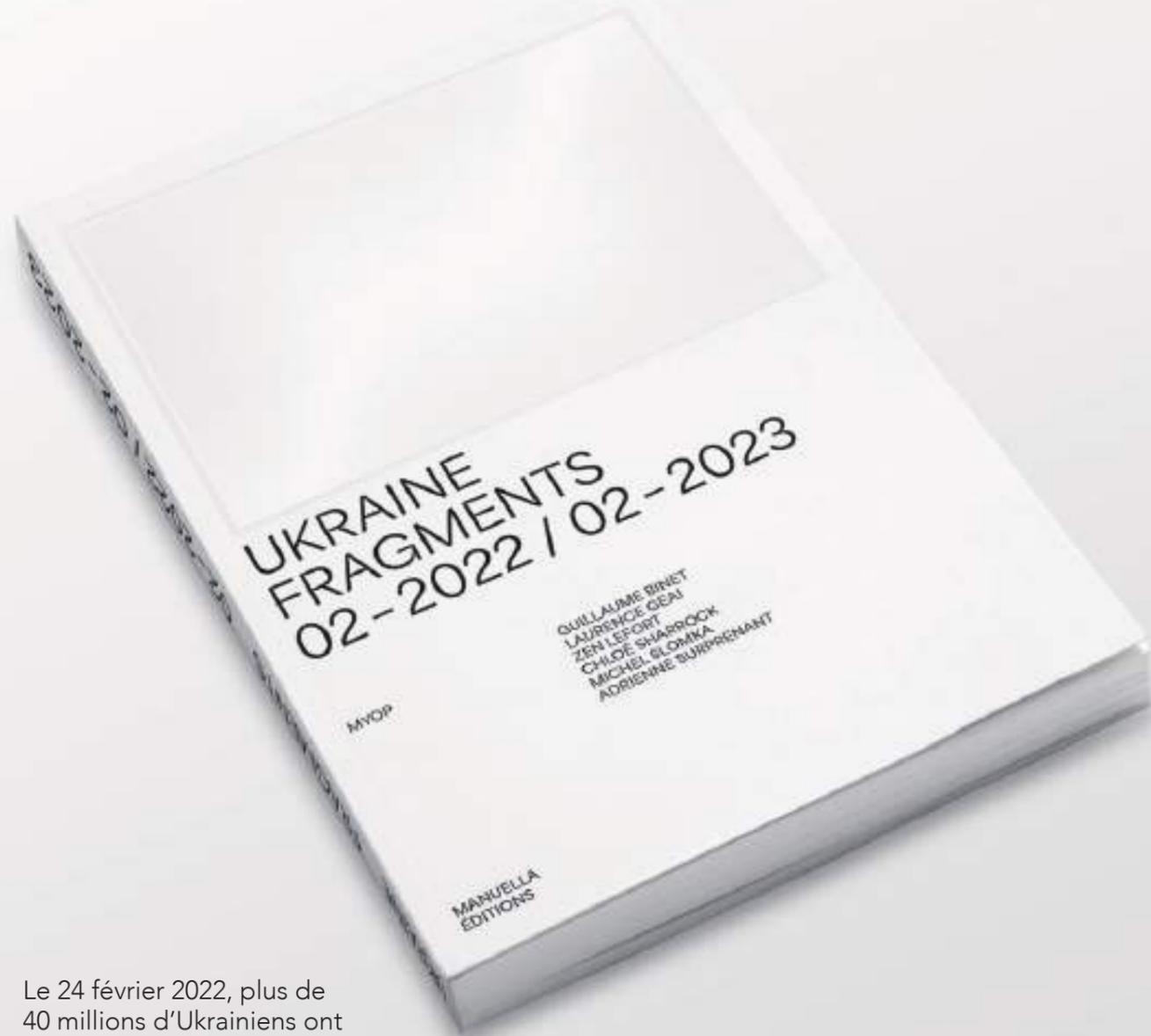


Marchena Août 1955



Un premier mai dans  
le journal la Montagne  
c'est moi à droite, année 50

L'AGENCE MYOP,  
MANUELLA  
ÉDITIONS ET  
ABM STUDIO  
PRÉSENTENT



Le 24 février 2022, plus de 40 millions d'Ukrainiens ont basculé dans une réalité que nous ne pouvons appréhender qu'à travers les reportages et les témoignages. Les portraits, les situations, les paysages rassemblés dans ce journal photographique sont autant de fragments qui composent le récit pudique et bouleversant d'une année de guerre.

Photographies de  
Guillaume Binet,  
Laurence Geai,  
Zen Lefort,  
Chloé Sharrock,  
Michel Slomka,  
Adrienne Surprenant,  
pour l'agence MYOP

300 photographies  
couleur,  
304 pages, broché,  
format 21 x 29,7 cm  
35 €

## Agence MYOP

15, rue de l'Équeduc, 75010 Paris

### Responsable éditorial

Antoine Kimmerlin

### Contact

01 42 33 82 35  
bureau@myop.fr

[www.myop.fr](http://www.myop.fr)

Instagram : [agencemyop](https://www.instagram.com/agencemyop)

facebook.com/myop.agence

## WHAT'S UP

### Comité éditorial

Olivier Laban-Mattei, Ed Alcock

### Ont participé à ce numéro

Ed Alcock, Guillaume Binet, Agnès Dherbeys,  
Laurence Geai, Pierre Hybre, Olivier Jobard,  
Alain Keler, France Keyser, Olivier Laban-Mattei,  
Stéphane Lagoutte, Jean Larive, Ulrich Lebeuf,  
Zen Lefort, Pascal Maître, Olivier Monge,  
Chloé Sharrock,

### Conception, édition et mise en page

Olivier Laban-Mattei

### Relecture

Capucine Basselet, Antoine Kimmerlin,

Olivier Laban-Mattei

### Couverture

Guerillagrafik

What's Up est édité par l'association *Myop in situ*



© MYOP 2024, tous droits réservés  
Reproduction interdite

ISBN 979-10-97503-22-2

Édition réalisée avec le soutien  
de la Fondation SwissLife

Ce recueil rassemble seize reportages réalisés par les photographes de l'agence MYOP dans le cadre de la Grande Commande Photojournalisme financée par le ministère de la Culture et pilotée par la BnF.

Éloge de la lenteur

Les sentinelles de la terre

Olivier Laban-Mattei

Plastics Vallée

Pierre Hybre

Data center

Olivier Monge

Partout et nulle part

Zen Lefort

Le deuil impossible

Laurence Geai

Les femmes du coin

Agnès Dherbeys

Au milieu coulerait  
la Drôme

Jean Larive

Sortie sèche

Guillaume Binet

À l'école de la mer

Olivier Jobard

Dieu n'habite plus ici

Chloé Sharrock

Le sport malgré tout

Pascal Maitre

Cultes congolais  
de France

Stéphane Lagoutte

Au service de la  
République

France Keyser

Zones à risque

Ed Alcock

Isabelle, Amandine  
et Matthew

Ulrich Lebeuf

Après une si longue  
absence

Alain Keler

